

MONTREAL, JANVIER 1957

20¢

Notre roman d'amour :

*Le mystère des  
"Trois-Chênes"*

par VALENTINE

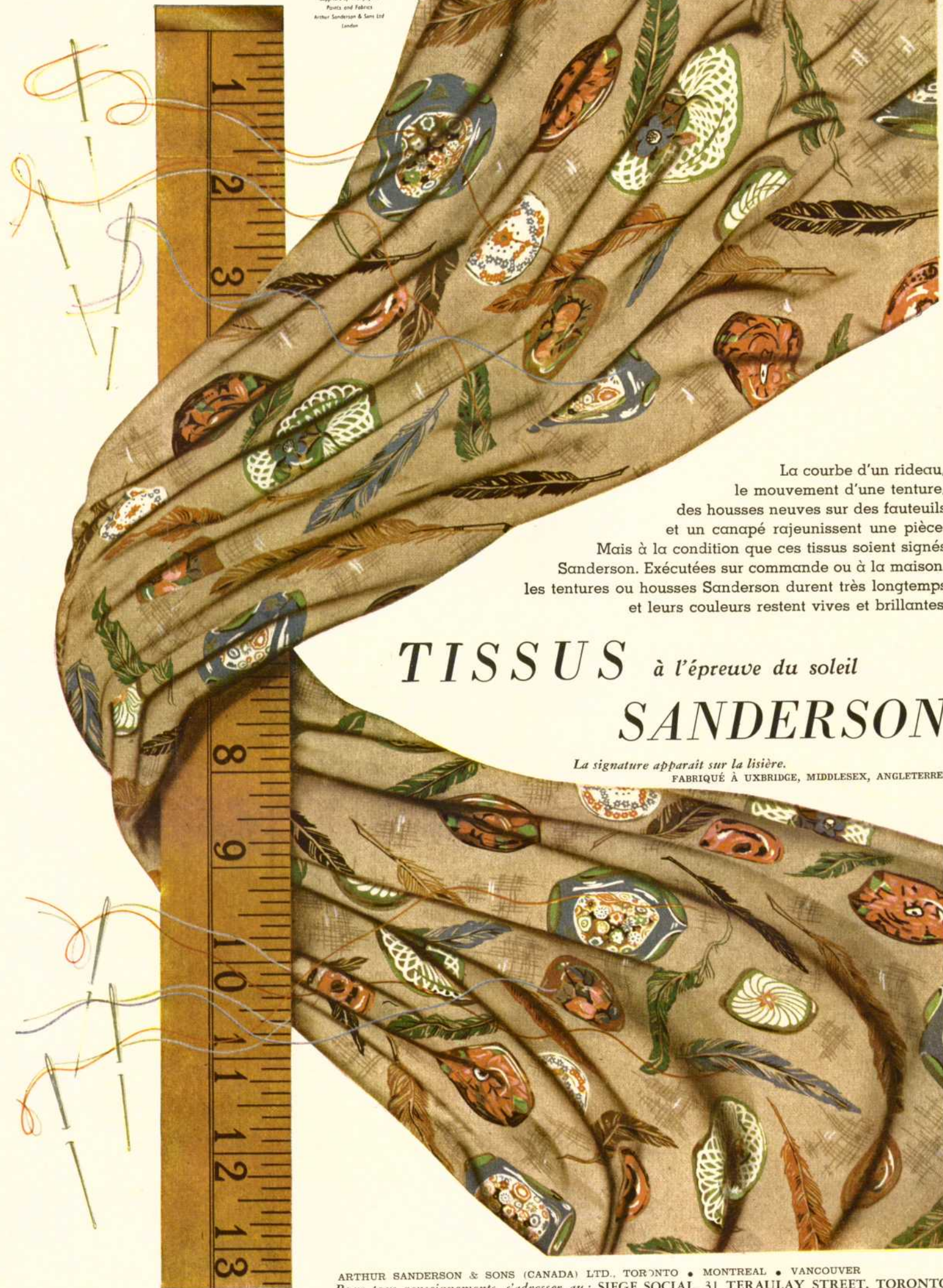
PER  
R-334  
EX-2

REVUE *Populaire*





By Appointment to H.M. The Queen  
Suppliers of Wallpapers  
Furts and Fabrics  
Arthur Sanderson & Sons Ltd  
London



La courbe d'un rideau,  
le mouvement d'une tenture,  
des housses neuves sur des fauteuils  
et un canapé rajeunissent une pièce.  
Mais à la condition que ces tissus soient signés  
Sanderson. Exécutées sur commande ou à la maison,  
les tentures ou housses Sanderson durent très longtemps  
et leurs couleurs restent vives et brillantes.

# TISSUS à l'épreuve du soleil SANDERSON

La signature apparaît sur la lisière.

FABRIQUÉ À UXBRIDGE, MIDDLESEX, ANGLETERRE.

ARTHUR SANDERSON & SONS (CANADA) LTD., TORONTO • MONTREAL • VANCOUVER  
Pour tous renseignements, s'adresser au : SIEGE SOCIAL, 31 TERAULAY STREET, TORONTO.

## RÔTIES ET CAFÉ...

seront prêts avant que  
vous ayez lu les manchettes!



**Café odorant, rôties croustillantes - automatiquement -  
lorsque la cafetière et le grille-pain G-E sont à l'oeuvre!**

Réglez votre montre à arrêt! en moins de 4 minutes vos rôties et votre café seront prêts... à la perfection. Deux tasses de café parfait, infusé à votre goût (ou 9 tasses, si vous le désirez, en moins de 15 minutes). Tout est fait automatiquement par le régulateur d'infusion... la lumière indicatrice... le régulateur garde-chaueur... le régulateur réchaud (sans passer de nouveau le café).

Et comment aimez-vous vos rôties?—couleur miel ou brun cannelle? Réglez la couleur sur le cadran et le grille-pain automatique G-E vous donnera exactement ce que vous désirez. En l'espace de secondes, vos rôties remonteront parfaitement à point.

Voyez ce superbe duo indispensable pour le petit déjeuner en vente chez votre marchand local! Automatiquement... vous les désirerez tous les deux!



**CAFETIÈRE et GRILLE-PAIN  
AUTOMATIQUES  
GENERAL ELECTRIC**



## Attention ! voici l'hiver !

Si vous attrapez un rhume . . . et que vous soyez pris de fièvre . . . appelez le médecin sans tarder et mettez-vous au lit.

La fièvre, c'est le signal de complications possibles . . . sous forme, soit de pneumonie ou d'influenza, soit d'infections de la gorge, des oreilles ou des sinus.

**Le traitement immédiat** de ces affections et de toute autre semblable et propre à la saison d'hiver, pourra donner lieu à un rétablissement rapide et empêcher une maladie longue et compliquée.

**Pour prévenir un rhume**, tenez-vous éloigné autant que possible des personnes qui en sont atteintes; prenez beaucoup de sommeil et de repos; veillez à ce que votre nourriture soit bien équilibrée; évitez les refroidissements, l'humidité ou le surcroît de fatigue; essayez d'éviter l'exposition aux courants d'air.

Si vous désirez d'autres renseignements utiles au sujet des affections de l'hiver, demandez la brochure de la Metropolitan, intitulée "Maladie des Voies Respiratoires".

COPYRIGHT CANADA, 1957—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

**Metropolitan Life  
Insurance Company**  
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York  
Direction Générale au Canada:  
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company  
Direction Générale au Canada  
(Dept. H. W.) Ottawa 4, Canada

Veillez m'envoyer un exemplaire  
gratuit de votre brochure intitulée  
"Maladie des Voies Respiratoires" 17 - Z.

Nom .....  
Rue .....  
Ville ..... Prov. ....



LA REVUE

# Populaire

50e ANNEE No 1

MONTREAL, JANVIER 1957

## SOMMAIRE

Trois hôteses . . . trois recettes, <i>par Lucette Robert</i> .....	5
Une journée avec Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, <i>par Claudine Chonez</i> .....	6
J'ai reçu le monde entier, <i>par Elsa Maxwell</i> .....	7
Ce dont on parle, <i>par Lucette Robert</i> .....	8-9
Dernière revue de Modes de la saison 24 heures à Bordeaux, <i>par Yves-Guy Bergès</i> .....	10-11
Existe-t-il une clé des mariages heureux ? <i>par Werner H. Hirsig</i> .....	12
	13

### DEUX ROMANS D'AMOUR :

#### Le mystère des "Trois-Chênes"

*par Valentine* ..... 15

#### Le Fantôme du Bonheur

*par Anne des Baux* ..... 18

### LA REVUE POPULAIRE

offre à ses lecteurs, lectrices  
annonceurs et dépositaires,  
ses vœux les plus sincères  
de

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE.

Il nous plaît de rappeler ici à nos lecteurs et lectrices, anciens et nouveaux, qu'avec 1957 "La Revue Populaire" entre dans la 50e année de son existence, ayant été fondée, en 1908, par M. Ferdinand Poirier, père et grand-père du président et du vice-président actuels de notre maison, — une maison essentiellement canadienne-française et qui est toujours restée aux mains de la même famille depuis 1888.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Éditeurs de Magazines  
du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

GEORGES POIRIER      GEORGES POIRIER, fils  
Président                      Vice-président

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

Chef du tirage ..... Odilon Riendeau  
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier  
Ce dont on parle ..... Mme Lucette Robert  
Correspondante à Hollywood .... Mme Louise Gilbert-Sauvage  
Cuisine ..... Mme Brault-Massicotte

### ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada		Etats-Unis	
1 an .....	\$1.50	1 an .....	\$2.00
2 ans .....	2.50	2 ans .....	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,  
Ministère des Postes, Ottawa.



Mme JOSEPH-EDOUARD PERRAULT, O.B.E.  
(Photo Nakash)

**I.** M<sup>ME</sup> JOSEPH-EDOUARD PERRAULT, O.B.E., est née à Winnipeg du mariage de J.-Auguste Richard, industriel et philanthrope, et d'Albertine Rivard, soeur de l'honorable Adjudant Rivard, juge de la Cour d'Appel et écrivain distingué. Elle fit ses études chez les Dames du Sacré-Coeur, à Montréal, et les compléta en Europe pendant trois ans. Elle vécut surtout à Arthabaska et à Québec, pendant son mariage avec l'honorable J.-E. Perrault, ancien ministre de la Voirie et des Mines, décédé en 1948. Elle vit à Montréal depuis 1941 et s'occupe d'oeuvres de charité et d'assistance publique avec le même zèle qu'elle apporta aux oeuvres de guerre et qui lui valut une décoration de l'Ordre de l'Empire Britannique, en 1946. Mme Perrault s'intéresse également aux arts et aux lettres; en 1942, elle fut coprésidente du Comité de souscription de l'Exposition des Chefs-d'oeuvre de la peinture (au profit de la marine marchande alliée) et qui réunissait les tableaux de musées et de collections privées gardés aux Etats-Unis pendant la guerre. Officiellement ouverte par S. M. la Reine Juliana (alors princesse) de Hollande, l'exposition dura quatre mois au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Mme Perrault doit compléter, cette année, son tour du monde par l'Australie et le Japon. Vous venez de voir à la télévision, *Place aux Dames*, une minime partie de sa collection de huit cents autographes d'hommes illustres. Depuis 1950, elle est Chevalier de l'Ordre du Tastevin, lors d'une cérémonie au Château du Clos-Vougeot, en Bourgogne.

#### Soufflé aux pruneaux

Une tasse de pruneaux dénoyautés, cuits et hâchés très fins

Ajouter une demi-tasse de sucre

Incorporez quatre (4) blancs d'oeufs battus en neige

Cuire 25 minutes dans un four très doux, commençant à 300° et allant à 350°.

# Trois hôtesse... Trois recettes

par Lucette Robert

Aucune hôtesse n'ose enfreindre, à Noël, la tradition culinaire de l'oie ou de la dinde, de la bûche ou du plum-pudding. Mais cette fête est terminée et l'on songe déjà aux menus du Nouvel An et du jour des Rois. On consulte fiévreusement ses livres de recettes, à moins d'être une femme d'ordre et de tenir en classeur la liste des invités avec le menu qu'on leur a offert pour éviter de répéter celui-ci trop souvent. Trois hôtesse canadiennes-françaises, dont la réputation a dépassé nos frontières, ont bien voulu me donner une de leurs recettes jalousement gardées jusqu'ici.

**2.** BIEN qu'ils n'aient pas d'enfants, le général Edouard de B. Panet et Mme Panet (née Frémont, de Québec) ont toujours la maison remplie de neveux et nièces au temps des Fêtes. La salle à manger aux meubles sombres et aux rideaux clairs montre fièrement sa galerie d'ancêtres où l'on remarque un arrière-grand-père du général, le juge Philippe Panet, et son grand-père, l'honorable Jean-Antoine Panet, président de la Chambre. Le général Panet, C.M.G., D.S.O., E.D., I.I.D., est Chairman de l'Association canadienne des Paraplégiques, vice-président honoraire du Musée des Beaux-Arts de Montréal, directeur de l'Institut de Réhabilitation. Madame E. de B. Panet s'occupe de nombreuses oeuvres dont la plus importante, dans son programme, est l'Institut national canadien des Aveugles. Elle aime recevoir et le fait à la perfection. Je n'ai pas osé lui arracher le secret de sa bisque de homards, ni sa façon d'ap-



Mme GUSTAVE LANCTÔT



Mme EDOUARD DE B. PANET (Portrait d'Agnès Lefort)

prêter le gibier que lui rapporte son mari, grand amateur de chasse, mais elle m'a donné deux recettes pour nos lecteurs. La première est très simple et donne à la table la note « rouge et verte » qui rappelle la décoration des Fêtes. Il s'agit simplement de tomates farcies d'une purée de brocoli. Creusez, salez-les et retournez-les pour qu'elles puissent égoutter. Remplissez ensuite d'une purée de brocoli et mettez au four pour attendrir les tomates. Pour l'apéritif qui précède le dîner, Madame Panet nous donne la recette suivante :

#### Biscuits au fromage (Rice Crispies)

3 tasses de Crisp Rice Cereal (oven popped)

¾ tasse de farine à gâteau tamisée une fois ou ⅔ tasse de farine à pain tamisée

1 pincée de paprika

2 tasses de fromage canadien fort râpé

4 cuillerées à soupe de beurre

[ Lire la suite page 16 ]

**3.** M<sup>ADAME</sup> GUSTAVE LANCTÔT, épouse de l'ancien archiviste du Canada, a poussé l'art de la cuisine et de la décoration de table jusqu'au génie. Elle passe — et avec raison — pour la meilleure hôtesse d'Ottawa, et donne un soin infini à la composition d'un menu, au choix des convives, comme à la garniture (toujours renouvelée) de sa table. Elle nous raconte, ici, une décoration de Noël « en papier » avant de nous donner une recette. « Pendant la guerre, nous avions invité pour les Fêtes (qui l'étaient fort peu, hélas!) quelques ménages français, polonais, brésiliens, espagnols, à un dîner-buffet. Sur la longue table de la salle à manger, j'avais épinglé, sur le drap silence, des feuilles de cellophane bleu nuit parsemées d'étoiles argentées de différentes grandeurs; pour cacher les raccords du papier et border la table, des guirlandes de feuilles argentées, deux candélabres d'argent aux longs cierges de cire ivoire et seulement des plats, compotiers et légumiers d'argent pour le service. Sur les trois tables volantes dressées pour six personnes, des napperons de dentelle de papier argenté, des bougeoirs et rince-doigts d'argent (dans lesquels j'avais mis des roses jaunes épanouies à tiges coupées très court). Devant un miroir, était placé un petit sapin décoré lui aussi d'étoiles, de boules et de minuscules lanternes vénitienes argentées, et au pied de l'arbre, les cadeaux enveloppés de papier argent aux faveurs bleues. Cette décoration ne coûtait pratiquement rien que les roses... offertes par mon mari ». Sans compter le temps et le talent de Madame Lanctôt, naturellement.

#### Le Gâteau à la Pistache

Ingrédients : 10 oeufs, ⅓ de livre de sucre, ⅓ de livre de pistaches, 5 c. à table de chapelure très fine et très fraîche.

Préparation : Séparez les blancs des jaunes et travaillez ces derniers avec le [ Lire la suite page 16 ]

Le 4 janvier prochain, la compagnie Madeleine Renaud — Jean-Louis Barrault inaugurerà une série de spectacles au théâtre Saint-Denis, à Montréal. Au programme : "Baptiste", "Le chien du jardinier", "Le Misanthrope" de Molière, "Christophe Colomb" de Claudel et "Intermezzo" de Giraudoux.

## UNE JOURNÉE avec Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud

par Claudine Chonez



IX heures du matin sonnent aux horloges du Trocadéro. Jean-Louis Barrault vient, Madeleine Renaud à son côté, d'achever un frugal petit déjeuner : biscottes et Nescafé décaféiné. « Je suis déjà assez nerveuse comme ça ; si je prenais du vrai café... J'ai été frappé par l'histoire que raconte Byrd, parlant des mois où il vécut seul au Pôle Sud, enfermé dans une cabane sous la neige. Obligé de lutter contre l'asphyxie, à cause de la fumée dégagée par le poêle, il s'aperçut que la stimulation du thé était néfaste, dans de telles conditions ; et il eut le courage de le supprimer. Le stimulant du café, c'est merveilleux ; mais je crains, conclut-il en riant, la dépression subéquente ! »

Son rire est méritoire, ce matin. Il a les yeux battus, et son teint un peu jaune fait ressortir le feu sombre du regard. « C'est le foie... une crise terrible... Ça m'embête ; je n'aime pas avoir les traits tirés comme ça », ajoute-t-il avec une gentille coquetterie.

Madeline Renaud porte un joli déshabillé. Lui aussi, il possède des robes de chambre en soie, pour les photographes et les matinées de vacances ; mais quand le travail l'attend, il semble qu'il ne soit jamais si à l'aise que dans un chandail largement ouvert sur son cou maigre d'adolescent.

Avec ses boucles emmêlées, ses joues hâves et son regard qui devient plus perçant à mesure que le jour chasse brouillards et rêves, il semble le portrait de l'étudiant-famélique-et-génial, tout comme jadis dans son grenier des Augustins où il se lavait à la pompe et mangeait sur de vieux praticables.

Il détonne presque dans ce vaste living-room de grands bourgeois épris d'art, où les murs clairs, l'épaisse moquette, les fauteuils capitonnés, l'harmonie des couleurs, les vases et les hautes plantes, tout dit ordre et beauté, luxe, calme et volupté, c'est-à-dire le parfait raffinement d'une main de femme. Sur un chevalet, il y a une aquarelle, aux murs, de belles reproductions de Picasso, et partout des livres, qui disent les goûts d'un intellectuel nullement limité au monde du théâtre.

Et encore des fleurs, des fleurs. Devant ces roses ou ces brassées de lilas, Jean-Louis Barrault se souvient-il parfois du temps où (il avait 15 ans) il vendait des fleurs aux Halles, et réussissait d'ailleurs fort bien auprès des clients grâce à ses dons innés de comédien ?

Jean-Louis caresse son caniche noir d'une main souple, profitant de ses dernières minutes de flânerie avant une journée épuisante comme celle d'hier, comme celle de demain.

— « C'est pas un chien, c'est une femme-chien. Et elle s'appelle Amie ; c'est le plus beau nom qu'on puisse lui donner, n'est-ce pas ? » Il me montre la pièce voisine, une petite boîte vide, toute tapissée de rouge comme les couloirs de Marigny ; on dirait un morceau de théâtre transporté à domicile. S'il y avait des meubles, un seul tableau ou un livre, Jean-Louis serait distrait de son travail. Or, il faut ce matin comme tant d'autres, qu'il sache par coeur, après une heure et demie, une centaine de vers de Racine. Il répète, il « bourdonne » indéfiniment, tout seul, se promenant de long en large, mais évitant d'apprendre mécaniquement ; penser fortement au sens l'aide à enregistrer le son. (Et je me demande, cette fois, s'il se souvient qu'au Lycée Chaptal il emportait tous les prix, sauf celui de récitation).

Tandis que le futur Antiochus commence à réciter d'un air absent (l'intonation viendra beaucoup plus tard) : « Je me suis tu cinq ans, Madame, et vais encore me taire plus longtemps », Madeleine s'est retirée avec la douceur silencieuse qui marque tous ses mouvements. Dans quelques jours, il lui demandera de rester pour qu'elle le critique.

Hier, le programme était un peu différent ; on avait rendez-vous à la radio à 9 heures pour un enregistre-

ment avec Mauriac ; il a fallu se lever tôt, bien qu'on se soit couché à deux heures. Et demain André Obey doit apporter les trois choeurs « d'Agamemnon » de « l'Ousric » qu'il adapte pour Marigny. Au lieu de scander les alexandrins raciniens, on travaillera un peu la métrique grecque transposée en français.

Deux fois par semaine environ, toute la troupe se réunit à Marigny, derrière le théâtre, dans le couloir circulaire dénommé à cause de ses tentures pourpres « la roseraie ». Tout le monde, en collant ou en maillot, exécute pendant vingt minutes les mouvements montrés par Beauchamp qui est gymnaste autant qu'acteur. Ensuite, Jean-Louis prend sa place pour la leçon de mimique, parfois remplacée par une demi-heure de danse rythmique.

\* \* \*

Il adore exercer son corps nerveux et précis, agile à quarante-cinq ans, comme il l'était à vingt. Jean-Louis a toujours cru aux vertus de la respiration contrôlée et des mouvements rythmés, à cette vieille sagesse parfaitement physique héritée de l'Orient ; et j'ai été presque déçue lorsqu'il m'a confessé qu'il ne savait pas s'asseoir dans la position du lotus fermé... Je le voyais encore, avant-guerre, allongé sur le sol chez Robert Desnos, nous initiant aux mystères du souffle retenu...

Cette discipline physique est sans doute responsable de l'équilibre finalement victorieux, chez cet intuitif trop sensible né sous le signe de la Vierge, dirigé par Mercure vers l'imagination la plus souple et la plus versatile, quelque peu saturnien et bilieux de surcroît... Elle explique (cela, et sûrement aussi la présence de Madeleine Renaud) pourquoi ce romantique aux boucles rebelles, au visage aigu et tourmenté, sait sourire avec tant de douceur ; pourquoi une sorte d'angoisse essentielle, sur son visage, est presque toujours masquée par l'expression ouverte, curieuse, volontairement dirigée vers l'action, et vers les autres. Un graphologue déduirait sans doute un très grand « self-control » de son écriture claire et régulière, où chaque caractère est élégant et détaché ; sans doute verrait-il aussi la générosité dans la position des points sur les i très éloignés du corps de la lettre.

Il ne vieillit pas, sinon par quelques sillons creusés un peu plus profonds sur son visage. Le contour anguleux, taillé au couteau (ou plutôt au fin canif) n'a pas un pli ; l'oeil brillant est celui d'un aiglon. Jean-Louis demeure l'éternel adolescent romantique, et pour ceux qui ne connaissent pas son rire franc et sa simplicité, l'incarnation d'Hamlet ou de Raskolnikoff.

\* \* \*

Il est une heure de l'après-midi, ou un peu plus. Le voici de retour après un « saut » au théâtre. Madeleine Renaud, fée du foyer qui sait tout faire, des confitures aux marivaudages de théâtre et aux scènes de passion, l'attend près de la table très simplement dressée, en compagnie de son fils Jean-Pierre Granval, qui joue presque chaque pièce aux côtés de l'un ou de l'autre. Jean-Pierre a le visage aussi rond que Jean-Louis l'a maigre et long. Il est plein de bonhomie, de spontanéité, d'esprit. Il doit être très drôle à la scène, et plein de fantaisie dans la vie. J'ai l'impression que tous trois doivent piquer de temps en temps un fou rire d'écolier.

Le déjeuner frugal commence par un grand verre de jus de fruit. « J'ai un « mixer-surprise » explique Jean-Louis « dans lequel je prépare des litres de mon cocktail préféré : carottes, céleris, pommes, une orange et un peu de citron ». Le « cocktail » est suivi d'une grillade, d'une salade, et d'une superbe tarte aux pommes. Jamais de civets ou de lourdes sauces. Mais pour finir un peu de café « par vice ».

« Je crois aux vertus du jus de fruit, du régime largement végétarien, de la désintoxication sous toutes ses formes. Quand j'ai le temps, — mais ça ne sera pas le cas encore aujourd'hui, — je file au Bois pour trois quarts-d'heure avec Amie. J'ai découvert un petit

tour où on n'a pas à traverser de routes. Je marche en faisant des exercices respiratoires, vous savez, en se bouchant le nez ? — et comme ça, je capte (l'allusion aux yogis est faite en souriant) le souffle pur, la prana du Bois ».

Pour le moment, il est à peine deux heures et Barrault doit repartir, avec Granval, vers le théâtre Marigny.

Madeline Renaud s'apprête à passer un manteau sur sa robe de lainage toute simple mais dont le bleu franc va si bien à ses cheveux blonds. « Et puis non, j'ai encore cinq minutes. Il faut que j'aille faire des courses, acheter des jouets, des bonbons... C'est que, c'est après-demain Noël et j'ai des tas d'enfants autour de moi, des tas ! »

— « Vous allez souvent au Théâtre ? »

— « Si je ne joue pas moi-même, je ne vais aux répétitions que lorsqu'elles sont très avancées. Je ne veux pas déranger le travail. C'est toujours Jean-Louis qui dirige, seul. Je donne seulement un petit avis, de temps en temps... »

— « Oui, interrompit Jean-Louis, mais qu'est-ce qu'on ferait, sans elle ! (en dehors même de ses rôles). Elle s'occupe de tout le côté moral ; elle est le chef de l'équipe, c'est-à-dire sa conseillère, sa présidente, son assistante sociale, l'amie de tous ceux de la troupe, un par un. Dès qu'il y a le moindre pépin personnel, hop ! c'est à elle qu'on s'adresse ».

Là-dessus, il bondit vers la porte, entraîne Granval à vive allure. Cinq étages plus bas, la Chevrolet attend ; en trente secondes on a démarré.

— Aujourd'hui, ça commence par une lecture de pièce. Après, deux répétitions. Ce soir, on joue. Une vie de mineur, avec deux heures de lumière par jour, quelquefois !

Mais il adore ça. Ce fils d'un pharmacien du Vésinet qui étudia l'agriculture, fut comptable, fleuriste et pion, a rêvé du théâtre dès l'âge le plus tendre. Le travail ne coûte pas, à qui vit son rêve d'enfance. « On brasse tout le temps, comme on fait du pain ! » déclare Jean-Louis d'un air gourmand. Il a voulu être avec Madeleine Renaud ce que les Pitoeff ont été de leur temps. Il y a réussi. [ Lire la suite page 40 ]





Deux des plus célèbres turfistes de France : Mme SUZANNE VOLTERRA et le prince ALI KHAN. Leurs écuries de chevaux de courses sont aussi connues en Amérique qu'en Europe.

## J'AI REÇU LE MONDE ENTIER

*La Haute Société américaine se gâte. — Elle a passé des salons aux bistros. — J'avoue mon admiration pour l'Aga Khan et mon faible pour son fils Ali, Prince Charmant qui aime trop les femmes.*

*par Elsa Maxwell*

(exclusivité La Revue Populaire)

CE QUE l'on appelle, faute d'un terme plus exact, la Haute Société, est morte aujourd'hui en Amérique. Elle a trahi les devoirs que lui imposaient sa richesse, sa situation, ses loisirs.

Pour un philanthrope, de la classe de Rockefeller, il y a aux Etats-Unis cinquante familles dont le sens social n'est pas en rapport avec leurs immenses fortunes. Je connais la réponse habituelle : les innombrables millions donnés par les Rockefeller sont une manifestation de ce complexe de culpabilité qu'ils tiennent du vieux John D. Cela prouve, de toutes façons, que la conscience ne leur fait pas défaut, ce qui n'est pas le cas d'un certain nombre de fades nullités que la loi m'interdit de nommer, car, malheureusement, la preuve n'est pas admise dans les procès en diffamation.

J'ai observé de près trois générations de la Haute Société en Amérique et en Europe, et chacune est inférieure à la précédente.

Il fut un temps où, en Amérique, les rubriques mondaines étaient principalement consacrées aux mariages et aux fêtes de charité. Aujourd'hui, les gros titres des journaux nous entretiennent de divorces, de scandales, de querelles d'ivrognes. On est écoeuré du manque de dignité dont fait preuve une jeunesse qui a cependant bénéficié d'une bonne éducation, et les jeunes filles qui boivent jusqu'à en perdre connaissance me paraissent aussi malades mentalement que spirituellement. Il y a bien des années, John D. Rockefeller avait chargé Ivy Lee, un spécialiste des « public relations », de veiller à ce que sa famille ne fût jamais mentionnée dans les journaux. De nos jours, ceux qui débutent dans la vie mondaine ont recours à des trucs grossiers, inventés par des professionnels de la réclame et qu'ils paient pour voir leurs noms figurer dans les rubriques d'échos. Les héritiers des plus grosses fortunes du pays se voient poursuivis pour des délits allant de l'attentat aux moeurs au vagabondage spécial, et les avocats les plus influents ne parviennent pas toujours à leur éviter la prison.

Ces jeunes constituent la seconde génération de ce que Maury Paul, un vieux rédacteur mondain, aujourd'hui disparu, a appelé il y a une vingtaine d'années, la « Haute Société des Bistrotts ». Il a dû inventer cette expression pour expliquer la nouvelle source de ses informations, car Paul et ses confrères eussent rapidement perdu leur emploi s'ils s'étaient obstinés à recueillir leurs renseignements dans les soirées mondaines données chez des particuliers. L'art de recevoir agréablement n'était plus qu'un souvenir du passé, les maîtresses de maison ne prenaient plus la peine de réunir leurs amis chez elles et les invités recherchaient dans la boisson un entrain que leur apathie naturelle leur refusait. Il était évidemment plus commode de recevoir dans des bistrotts dénommés pompeusement cabarets dansants et de se décharger de tous les détails ennuyeux sur d'anciens trafiquants d'alcool promu au rang d'arbitres de la nouvelle Haute Société des Bistrotts.

ALI KHAN s'est épris de deux actrices américaines : RITA HAYWORTH, qu'il épousa et dont il eut une fille (YASMINA), et GENE TIERNEY, un gros béguin sans conséquence et dont le papa AGA KHAN ne voulait pas.

Bien que, grâce au ciel, le sens de la famille soit encore très vivant parmi les couples modestes et les classes moyennes des Etats-Unis, cette qualité est menacée chez certaines familles plus fortunées par les divorces et l'abandon auxquels les enfants se trouvent condamnés.

L'un des côtés les plus respectables de la société européenne d'aujourd'hui est la solidité des attaches familiales. Les foyers y sont plus rarement détruits par le divorce, ce qui s'explique en partie par le fait que l'aristocratie du continent est en majorité catholique. La proportion des séparations est également bien moindre chez les protestants et les israélites d'Europe que chez leurs coreligionnaires d'Amérique. Et cependant l'on a toujours dit que l'infidélité est moins répandue aux Etats-Unis qu'ailleurs. Dans la haute société européenne, beaucoup d'hommes ont des maîtresses, et je ne me risquerai pas à faire une estimation du nombre des femmes qui ont eu des aventures extra-conjugales. Mais si les serments du mariage sont souvent trahis, les foyers n'en restent pas moins intacts par égard pour les enfants.

L'une des grandes familles de la société mondiale éprouvées par le moderne fléau du divorce est celle de l'Aga Khan.

C'est une joie pour moi d'être amenée à parler de l'Aga Khan et de son fils Ali. Bien des personnages m'ont honorée de leur amitié ; de tous, l'Aga est le plus remarquable. L'Occident connaît surtout l'homme fabuleusement riche qui, à certaines occasions, reçoit en grande pompe de ses coreligionnaires son poids en pierres précieuses. Mais l'on ignore généralement que l'Aga consacre ce tribut au bien de son peuple, à des oeuvres éducatives et charitables, et qu'il a joué plus longtemps que n'importe quel homme d'Etat de son temps un rôle international des plus importants.

Pendant un demi-siècle, l'Aga a été le premier porte-parole du monde musulman auprès de l'Occident, et réciproquement, il a été l'avocat le plus ardent de l'Occident auprès de ses coreligionnaires. En 1924, l'Inde le désigna comme candidat au prix Nobel de la Paix, en reconnaissance de l'habileté diplomatique qu'il avait déployée pour mettre un terme au sanglant conflit helléno-turc. Il a été le promoteur d'une opération sans précédent, consistant à échanger les ressortissants de chacune de des deux nations, qui, au nombre de plusieurs centaines de milliers, vivaient en ennemis dans le pays qui n'était pas le leur. Cette immense opération de rapatriement a supprimé une cause séculaire de conflagration dans cette « poudrière » des Balkans.

Si l'on considère que pendant soixante-dix ans il a été un potentat oriental, l'Aga est d'un esprit étonnamment libéral. Depuis l'âge de huit ans, c'est-à-dire depuis 1885, il est le chef spirituel de quinze millions de musulmans de la secte ismaïlienne, qui le vénèrent comme le descendant direct de Fatimah, la fille du prophète Mahomet. L'aspect le plus surprenant de la personnalité de l'Aga est son goût des choses de l'esprit. Il a toujours été un mécène éclairé tant en Europe qu'en Asie, et en 1910, il a fondé aux Indes l'université d'Aligarh qui est aujourd'hui un remarquable centre de culture musulmane.

Conformément aux règles du journalisme, je dois déclarer que dans les lignes qui vont suivre, je vais résolument faire de la propagande pour le prince Ali Khan.

[ Lire la suite page 44 ]



JEAN-LOUIS BARRAULT, dans sa pantomime *Baptiste*.MADELEINE MAROIS, réalisatrice du programme féminin *Place aux Dames* à C.B.F.T. (Photo Annette & Basil Zarov)

DENYS MATTE, peintre de Québec, boursier de la Province de Québec. (Photo Orssagh)

# Ce dont on parle

par Lucette Robert

... Je vous souhaite une Bonne et Heureuse année, en me demandant comme vous tous ce que sera demain. Devant « La nuit de la Saint-Sylvestre » de Jean-Paul Riopelle, j'ai cherché le sens de ce tableau abstrait qui nous amène au 31 décembre. J'y ai trouvé un espace d'un blanc voilé : limbes mystérieux au bord d'une toile striée de couleurs violentes. Voilà peut-être notre Nuit de la Saint-Sylvestre, comme un arrêt d'espoir, un seuil immaculé, avant qu'une année nouvelle recommence ponctuée de cris d'évadés, de bruits d'armes, de pleurs d'enfants. Que peut-on souhaiter de plus, dans un monde en révolte, que vivre dans la quiétude du nôtre et garder — sans déshonneur — une paix précieuse? ... Les paroles que Jean-Louis Barrault écrivait dans « Arts », à son retour d'une tournée en Amérique du Sud, l'été dernier, s'appliquent à son deuxième voyage parmi nous : « Nous sommes un peu considérés comme les gérants de la culture française, et non comme ses propriétaires : gérants d'un domaine qui appartient au monde entier. Nous avons des comptes à rendre au monde! » La troupe Barrault-Renaud nous a laissé, il y a trois ans, dans l'enchantement et l'impression très vive de la perfection. Elle revient avec un répertoire de six pièces, une pantomime et un lever de rideau : *Le chien du jardinier* de Lope de Vega (adapté par Georges Neveu), *Le Misanthrope* de Molière, *Intermezzo* de Giraudoux, *Volpone*, classique du théâtre anglais de Ben Johnson (adapté par Jules Romains), *Christophe Colomb* de Claudel et Darius Milhaud (dont j'avais montré les décors et costumes de Max Ingrand, lors de sa création à Bordeaux, il y a deux ans) et *Les nuits de la colère* d'Armand Salacrou suivi de *Feu, la Mère de Madame* de Feydeau. Quel programme! dans lequel il entre du drame, de la gaieté, de la pure fantaisie et un grand souffle d'Histoire avec le Colomb de Claudel qui a inspiré à Barrault la mise-en-scène la plus audacieuse de notre époque. Les spectacles se donneront du 4 au 23 janvier avec matinées les 6, 7, 13 et 20 janvier ... « Conscient des buts qu'il s'est fixés, il y a cinq ans au moment de sa fondation, et pour promouvoir la formation de dramaturges canadiens et l'établissement d'un répertoire dramatique canadien, le Théâtre du Nouveau-Monde lance, cette année, un concours d'oeuvres théâtrales », nous écrivait son secrétaire général, M. Jean-Louis Roux, ajoutant que les sept jurés font partie des associations suivantes : le Cercle de la Critique, la Société des Écrivains canadiens, la Société des Auteurs dramatiques, l'Académie canadienne-française, la Société Radio-Canada, le Conservatoire de Musique et d'Art dramatique de la Province de Québec et la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. La pièce, primée par le jury, sera créée par le TNM à Québec, le 4 mai 1957, et à Montréal, le 7 mai 1957 ... Au moment où le théâtre français subit sa pire crise, malgré le mécénat de l'Etat (sur 45 scènes, 4 seulement ont fait de l'argent), nous sommes fiers du succès de ce qui pourrait être notre scène nationale, le Théâtre du Nouveau-Monde ... *Le malade imaginaire* fut une représentation digne de la Comédie-Française, comme le soulignait Claude Dauphin, et nous ne savons qu'applaudir son jugement. La mise-en-scène de Jean Gascon (avec tout l'intérêt centré sur cet unique fauteuil au milieu du décor) les divertissements réglés avec minutie, les décors et costumes ravissants de Robert Prévost, la musique de Clermont Pépin (qui accompagnait l'action sans la dominer) et le jeu remarquable de la troupe où je ne puis résister à nommer Hoffmann, Huguette Oigny, Jean-Louis Roux, Diane Giguère et la petite Louise Pichette. Pas de théâtre au Canada? Mais il vit comme au temps de Molière, sur des scènes de fortune, en dépit des taxes et des dépenses astronomiques qu'il entraîne; car il y aura toujours des « purs » pour sacrifier leurs recettes et donner des heures maigrement payées pour le bonheur d'incarner un vrai rôle. *Un chapeau de paille d'Italie* de

Labiche sera le prochain spectacle du T.N.M. le 19 janvier ... La maison Mulder & Zoon d'Amsterdam, Hollande, vient d'éditer *Huit Contes de Tante Lucille*, inspirés de légendes de la Mauricie, dont la traduction française est sortie pour les Fêtes. Les livres de cet auteur sont traduits en plusieurs langues et mis sur le marché international; quant à son programme radiophonique, « Tante Lucille » (de 9 h. 30 à 10 h. a.m. le samedi) il garde sa popularité depuis bientôt neuf ans et Radio-Canada reçoit, chaque semaine, le témoignage de centaines d'auditeurs des Provinces Maritimes, de l'Ouest canadien et même des États-Unis. Lors de son voyage de noces à Stratford-en-Ontario, l'été dernier (avec notre confrère, Gérald Danis, du « Petit Journal ») Tante Lucille a été acclamée par des petites lectrices de langue anglaise avec qui elle s'est fait photographier lançant *Il était une fois* ou *Once upon a time* ... On a souvent accolé au nom de Madeleine Marois l'épithète, « la plus jeune », car la brillante réalisatrice de *Place aux Dames* n'a que 25 ans et travaille depuis dix ans déjà. Native de Gracefield, aux environs d'Ottawa, elle termina ses études à quinze ans au couvent de Notre-Dame du Sacré-Coeur (RR. SS. Grises) et entra au journal « Le Droit », munie d'un diplôme commercial. A partir de ce moment, elle conduisit sa carrière avec ardeur et méthode : leçons d'italien, d'espagnol et d'allemand (qu'elle utilisa au Ministère de la Citoyenneté qui fut sa deuxième étape) et leçons de musique et de chant avec Mme Adine Tremblay (Ottawa) Mme Ena Bergna-Ligné et Mlle Boucher (Montréal) avant de se faire entendre à *Tour de Chant*. Elle ouvrit le premier Bureau de la Citoyenneté à Montréal et y resta deux ans pour l'entraînement d'un officier de liaison, avant d'entrer à Radio-Canada. Elle fut, tour à tour *script-girl* aux programmes d'enfants (Pépinot, Tic-Tac-Toc, etc.) et émissions spécialisées (joutes de sports, défilés, cérémonies publiques) avant de travailler, pendant trois ans, avec le réalisateur Jean-Paul Fugère au programme populaire entre tous, *Les Plouffe*. Et voilà comment on arrive à la réalisation; non pas par chance, comme tant de gens l'affirment avec candeur ou malice, mais avec diverses connaissances. Celles de Madeleine Marois vont des arts à la tenue de maison et à la cuisine où ses talents remarquables furent signalés (et photographiés) dans *Maclean's*. Elle fit partie du chœur *Palestrina* d'Ottawa avant d'être la secrétaire des Jeunesses Musicales pour qui elle organisa une série d'émissions dans des petits postes de la province. Elle a le courage de diviser un programme d'intérêt féminin en petites tranches de trois et cinq minutes (la plus longue ne dépasse pas dix minutes) ce qui ne simplifie pas sa tâche. Elle adore les voyages et après ceux qui l'ont conduite aux Antilles, au Mexique et à Cuba, elle rêve de celui qu'elle fera en France l'été prochain ... Le dernier argot de Paris est la traduction de *rock 'n roll* par *roule et balance*. Espérons qu'il sera tombé dans l'oubli avant que l'Académie n'arrive à la lettre « r ». Quant à l'apôtre de cette danse hystérique, Elvis Presley, la revue du « Beù qui rit » (où l'on rit comme des beù...s) l'a baptisé *le gigoteux* : ça se résume à cela ... Je ne peux parler de jeunes sans dire toute mon admiration au champion de tennis, Robert Bédard de Sherbrooke, que j'ai vu jouer l'été dernier (avec Henri Rochon et Don Fontana) contre l'équipe française de la coupe Davies et remporter la victoire contre le meilleur joueur de France, Paul Rémy, avant de vaincre aussi Pierre Darmon, en simple, et Robert Haillet, en double. A cette joute Franco-Canadienne du Mount-Royal Tennis Club, il a prouvé qu'il avait l'étoffe d'un champion international. Ce que nous lui souhaitons pour 1957 ... Depuis Minou Drouet (poétesse de 9 ans) et Françoise Sagan (romancière à 18 ans) les éditeurs américains ont publié cinq ou six romans qui n'avaient de jeune que l'âge de l'auteur. Perversion sexuelle, meurtres, homosexualité, sont les sujets favoris de cette adolescence. Peut-on reprocher, après cela, à Claire France d'avoir écrit un gentil roman d'amour à vingt ans? Sous le nom de Claire Morin, cette jeune fille signait des poèmes en prose

dans le journal « Le Soleil » et son livre *Les enfants qui s'aiment* (Beauchemin) est plus un exercice de style qu'une étude profonde d'un premier amour. Lorsqu'elle aura appris à connaître des êtres de chair et de sang, lorsqu'elle les placera dans la vie ardente et dure de chaque jour, Claire France nous donnera un véritable roman, car son talent littéraire est certain. La maison Flammarion de Paris en fera une édition française en février • • • Tous les amateurs de bon et de beau cinéma trouveront un guide éclairé en Madeleine Joubert dans « Ciné-Orientations » attaché à la F.C.D.C. • • • Le Théâtre-Club, qui se tient à un niveau supérieur depuis sa fondation par Monique Lepage et Jacques Letourneau, annonce un Prix de \$3,000 pour une pièce canadienne inédite et s'engage à la monter quel qu'en soit le nombre de comédiens et de décors exigé. Cette troupe présentera au début de janvier *Quand la moisson sera courbée* de Roger Sinclair avec une distribution entièrement féminine: Monique Lepage, Ginette Letondal, Mariette Duval, Francine Montpetit, Michèle Rossignol et Antoinette Giroux. A la fin du mois, le Théâtre-Club jouera *Les Trois Mousquetaires* qu'on répète depuis deux mois et sur laquelle s'escriment réellement nos « trois » qui sont « quatre »: d'Artagnan (Georges Carrère), Athos (Gilles Pelletier), Aramis (Marcel Sabourin) et Porthos (Lionel Ville-neuve). Ginette Letondal sera la reine Anne d'Autriche, Monique Lepage l'inquiétante Milady de Winter et Monique Miller, la tendre Constance Bonnacieu. Egalement de la distribution: Jacques Letourneau (Rochefort), Pierre Boucher (cardinal de Richelieu), Paul Berval (M. Bonnacieu), Gérard Poirier (duc de Buckingham) et Jean de Gives (Louis XIII) • • • Jouer un double personnage doit être passionnant, surtout lorsqu'on chante sous le nom d'Alain Denis pour payer la couleur et les toiles d'un autre « moi » qui s'appelle Denys Matte. Ce jeune artiste de Québec vient de recevoir trois récompenses éclatantes pour sa peinture: une bourse de la Société Royale, un des grands Prix de la Province de Québec (septembre 1956) et choisi (avec cinq autres peintres) pour les éliminatoires nationales du prix international Guggenheim. Né à Québec en 1930, il était encore au Séminaire de Joliette quand il remporta le Prix Jean Lallemand au Salon de L'A.C.J.C., au Gesù. Il vient de recevoir son diplôme de l'École des Beaux-Arts de Québec mais a participé, étudiant, à de nombreuses expositions et reçu un grand prix chaque année d'étude; fut boursier de l'Académie des Arts de Toronto et obtint un des cinq prix (section gravure) accordé par la Préville Construction Ltée, lors de l'Exposition des Arts Plastiques de la Province, tenue à Préville. Denys Matte est représenté au Musée de la Province et dans plusieurs collections particulières. Avant son départ pour Paris où il doit étudier à l'Académie Julian et à l'École du Louvre, il tint une exposition de ses peintures à la Galerie Agnès Lefort. J'ai été étonnée de l'évolution rapide de son talent entre sa première exposition à Montréal (à l'Anjou) et celle-ci; de sa conception nouvelle d'un tableau et de la chaleur qui s'en dégage • • • Andrée Champagne est la comédienne dont on parle le plus cette saison. Elle a remporté, à dix-sept ans, le rôle si brigué de « Donalda » dans *Les Belles Histoires des Pays d'en Haut*, après quelques programmes radiophoniques (avec la classe de Madame Jean-Louis Audet) et une apparition au Théâtre d'été de Sainte-Adèle. Elle y jouait Bianca dans *La Mégère apprivoisée* et s'attira des éloges... même des critiques de langue anglaise, d'ordinaire si chatouilleux sur l'interprétation des personnages shakespeariens. Claude-Henri Grignon voulait que son héroïne fût jolie et elle est mieux que cela: ravissante avec un soupçon d'exotisme dans la forme saillante des pommettes et les yeux pers. Connaisant le triste sort qui lui est réservé avec *Séraphin*, nous nous attendrissions sur celui de ses amours avec « Alexis ». Ajoutons que la caméra rend justice à ce visage plein de fraîcheur et que la jeune artiste joue avec un naturel remarquable pour une débutante. Née à Saint-Hyacinthe où elle fit ses études chez les SS. de la Présentation, Andrée Champagne étudia le piano avec Paul Loyonnet et obtint son Lauréat de musique à l'Université de Montréal. Ses autres talents: le chant et les sports • • • Les membres de l'Association des couturiers canadiens présenteront leur collection de printemps à Montréal, le 5 février pro-

[ Lire la suite page 45 ]



Débutantes présentées au Gouverneur-général lors du Bal des Petits Souliers de la Ligue de la Jeunesse féminine. De gauche à droite, au premier plan: MLES MARTHE ARGYRAKIS, LISE RENAUD, FRANCINE VALIQUETTE, NICOLE PELLETIER; au deuxième plan: MLES MARIELLE DEMERS, RENAUDE FOUCHER, CHRISTIANE ELIE, JACQUELINE CLERMONT, COLETTE DEMERS, DIANE PARANT, LOUISE ARCHAMBAULT, NICOLE THIBODEAU. — Au centre: Le Malade imaginaire. — Ci-contre: TANTE LUCILLE et de jeunes auditeurs.



Deux tissus canadiens : une dentelle du genre Chantilly, d'acétate et nylon (tissée par Nalpac) et un lamé de nylon or ont été employés pour cette robe de style Empire. DuPont Cie du Canada.



Une très belle soie de Bianchini, dont les roses estompées de tons bleu, mauve et rose, ont inspiré France Davies pour cette robe printanière. Un morceau de corsage est libre en avant afin de se nouer en écharpe. (Photo "Choc")



Raoul-Jean Fouré (Jacques de Montjoye) a créé cette robe d'été avec un coton satiné de Dominion Textiles. La grande berthe d'organdi est bordée du même tissu et la jupe est ramenée en avant par des plis souples. (Photo "Choc")

## Dernière Revue de Modes de la Saison

Il n'y a plus de saison pour la mode. La première neige n'était pas encore tombée qu'on nous montrait déjà les modèles du printemps chez Marie-Paule, à Montréal, sous les auspices de l'Association des couturiers canadiens.

Ceux-ci ont employé indifféremment des tissus importés et des tissus canadiens pour leur collection où l'on vit le marine et blanc standard du printemps, quelques imprimés et le noir à qui l'on revient toujours. Jane Harris a ouvert sa boutique « Florilège » de Balmain avec un commentateur, le baron Theo von Roth, qui venait tout droit de Ciro de Londres pour donner à la présentation la note cosmopolite et mondaine de rigueur. Balmain mêle ses tissus avec art, comme dans un manteau de velours noir dont les revers sont de satin et l'ensemble que vous voyez dans cette page utilisant tweed et jersey. Les robes du jour sont droites mais celles du soir bouffent et gonflent leurs jupes de taffetas et de chiffon. Ses couleurs favorites sont le vert, le bronze et le brun, usant du noir comme contraste. Dans les accessoires, nous avons remarqué de ravissantes étoles de satin à tons dégradés qui relèveront la robe la plus simple.

Une autre maison établie au Canada depuis cinq ans, celle de Guy Papa, présentait sa collection au public pour la première fois. Le mot « public » est peut-être exagéré, puisque ce fut sur invitation que les élégantes de Montréal et Sherbrooke purent admirer ces merveilleuses créations où se révèlent l'art et le goût d'un grand artiste. En plus des tailleurs, manteaux et robes du jour, Monsieur Papa nous a montré quelques robes du soir dans la grande tradition de Worth où il travailla longtemps et qui semblaient sortir d'un tableau de Boldini. Quelques manteaux de fourrure (dont un de breitschwanz) complétaient la collection, dont les chapeaux étaient de Stella Adam.

Une garde-robe pour croisières a été présentée à bord de l'*Arosa Sun*, de la ligne suisse. Cette jupe au plissé infroissable peut être portée avec une blouse unie ou un cardigan de dentelle, à bord ou aux escales.



Les cotonnades Marchington ont présenté déjà leur collection de printemps pour celles qui vont chercher le soleil et la chaleur dans le Sud. Les roses n'y sont pas plus éternelles que celles qui fleurissent sur cette petite robe.



L'aventure des chapeaux est aussi excitante que celle d'un bal costumé pour qui veut transformer son type ou son visage. Avec le nouveau maquillage qui pâlit les joues et dramatise les yeux et la bouche, le chapeau haut et très orné fait un peu « femme fatale ». Il y a la toque enroulée de tissu ou formée d'un simple bourrelet; la cloche qui arrondit le visage et met de l'ombre sur le front; le bérêt aux multiples formes qui peut être traité en mélusine, en feutre, en velours ou même en fourrure rasée. Des tissus perlés, brochés, satinés pour l'heure du cocktail et le théâtre. Les toques de fourrures sont spectaculaires, volumineuses comme les bonnets de grenadiers que vous avez vus dans le film « Guerre et Paix ». Mais ces grenadiers ont une âme de midinette, car on y pique des roses et des aigrettes de plumes.

Et les fourrures? Il est plus que temps d'en parler — et d'en parler à qui vous offre un manteau pour le Nouvel An! Le travail des peaux est de plus en plus raffiné et la coupe est tellement ingénieuse que le vêtement reste souple et chaud à la fois. Il y a les aristocrates en fourrures, comme la zibeline, le breischwanz, le vison, la martre, la loutre et le phoque de l'Hudson, l'astrakan et l'ocelot. Mais il y a aussi des fourrures transformées par le traitement qu'on leur fait subir et qui sont un placement de famille. La nouveauté majeure est dans les cols qui affectent une forme enveloppante qui va du châle à la pèlerine ou à la petite cape. Et il y a les étoles larges et les petites cravates, le col rond et le manchon extravagant pour celles qui ne peuvent s'offrir que des accessoires et non le manteau.

L.R.

"Colombino" de Bianca Gusmaroli de l'Association des Couturiers canadiens. Robe d'été en piqué suisse à gros côtes, nouée de vert olive. Le décolleté est recouvert d'un baléro léger en organza pure soie. (Photo "Choc")





Raoul-Jean Fouré (Jacques de Montjoye) a choisi le nouveau tissu d'Arnel de Chemcell, filé au Canada, pour cette robe de cocktail. L'encolure plissée est coupée de bandes d'organdi blanc et la jupe au drapé harem a un joli mouvement.



Les Soeurs Fontana de Rome présentent ce tailleur du printemps en un tweed noir et blanc. L'emmanchure ample et la jaquette allongée sur les haanches font ressortir la taille pincée. Le modèle porte des boucles d'oreilles et une broche de Napier.



"Coccinelle", modèle original de la maison Guy Papa de Montréal. Une fine dentelle Chantilly recouvre entièrement la soie rouge vif, donnant à la robe un ton plus chaud et une richesse de ligne et de texture incomparable.



Toutes les frivolités de la Boutique de Balmain, à Paris, se retrouvent chez Jane Harris, à Montréal : gants de chevreau de tons pastel pour la robe du soir, fleurs de soie et de velours, sacs, foulards et écharpes, parapluies et robes.

Patricia Nolin, le plus jeune mannequin de Montréal, ne présente que les oeuvres de sa mère, Marie-Paule. Robe et casaque bleu marine d'une élégante sobriété. Tous les chapeaux du défilé de modes de l'Association des Couturiers canadiens étaient d'Irène. (Photo "Choc")



Après avoir travaillé chez Worth, la plus ancienne maison de Paris (qui habilla des souveraines comme l'Impératrice Eugénie) et avoir eu la sienne dans la capitale de l'élégance, Guy Papa est venu s'établir à Montréal. Cet ensemble faisait partie de la collection qu'il présenta récemment au Ritz.

"Diamond Drop" : robe et manteau de D'Anjou (que l'on voit à l'arrière-plan) présentés au défilé d'automne. La robe princesse est taillée d'une pièce avec une couture au dos. Un motif identique orne l'ensemble. (Photo "Choc")



Lorsque l'Association des Couturiers canadiens présenta sa première collection du printemps, nous avons remarqué ce ravissant ensemble de lainage marine de Lesur avec blouse de toile blanche blousante sous les panneaux droits du mantelet, signé Marie-Antoinette (Photo "Choc")

Une robe de mariée chaste et sculpturale a été créée par Guy Papa dans un satin broché. Tous les tissus de ce couturier sont des importations de France et les chapeaux de la collection qu'il vient de montrer au public étaient signés Stella Adam.



# 24 heures à Bordeaux...

par Yves-Guy Bergès\*

\* Yves Guy Bergès est un jeune journaliste français de Bordeaux... qui, depuis 1950, parcourt sur le pouce, au moyen de l'auto-stop, 65,000 milles, près de trois fois le tour du globe. De Montréal, il se rendait en Alaska et de là à la Terre de Feu. Ce voyage terminé, il aura fait trois continents : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique tout entière. Ceci fait, il lui restera à visiter, toujours de la même façon, l'Asie et l'Australie.

**J**E VIENS de Bordeaux, où j'ai passé 23 ans...

Non, rassurez-vous, je ne sors pas de prison et n'ai donc aucune raison de vous raconter mes mémoires.

Je voulais simplement vous dire que je viens de Bordeaux, en France. Vous savez, cette grande ville du Sud-Ouest ouverte sur l'Atlantique par la majestueuse Garonne, et qui...

Que dites-vous? Vous connaissez Bordeaux? Vous en buvez tous les dimanches? Eh bien, non, cher lecteur, non. Pour une fois, quitte à me fâcher avec le Comité de Propagande des viculteurs girondins, je ne vous parlerai pas du vin. Je ne vous dirai pas un mot du Sauternes velouté et liquoreux, si



LE PORT

agréable à l'heure de l'apéritif, pas un mot du lumineux St-Emilion 29 aux chaudes teintes de vitrail, pas un mot de l'Entre-deux-Mers, pas un mot du Haut-Médoc, pas un mot des Graves. Non, rien.

Si vous en avez goûté une fois, vous savez déjà à quoi vous en tenir, et si vous n'en avez jamais bu, goûtez-en et vous serez convaincu.

Non, aujourd'hui, je voudrais vous parler de Bordeaux, la ville : de la grande cité deux fois millénaire qui conserve dans les pierres de ses maisons les souvenirs de son histoire mouvementée ; de ses 400,000 habitants (en comptant la banlieue...) et de leur façon de vivre, de manger, de boire, de travailler, de se distraire ; de la beauté de ses églises et de ses monuments ; de tout ce qui enfin m'intéresse chez vous au Canada et qui, je le suppose, vous intéresserait ici si vous me rendiez visite. Entre cousins, n'est-ce pas, on aime bien rechercher les ressemblances de caractère et se taquiner sur les petites différences...

Mais au fait, pourquoi se contenter d'en parler quand il est si facile de s'y rendre? Venez, je vous invite. Mais si, mais si, j'insiste. Vous verrez, ce ne sera pas long et vous ne le regretterez pas... Ah, par exemple, n'oubliez pas vos caoutchoucs, car le climat est humide et cette merveilleuse invention n'est pas encore parvenue jusqu'à nous.

Prenons mon tapis volant, et en route...

\*\*\*

Nous y voici.

Voyez-vous, entre ces deux nuages, ce croissant argenté qui partage cette masse sombre? C'est Bordeaux. Descendons : vous distinguez maintenant l'unique pont, et les flèches des églises, voici St-André, la cathédrale, St-Michel, St-Louis, St-Pierre. Voici les rues

étroites et enchevêtrées du vieux quartier des affaires, les arbres centenaires du Jardin Public, la rue Fondaudège parcourue par des autobus rouge vif, tout neufs...

Posons-nous incognito dans un endroit retiré. Nous ne sommes plus au temps de Lindbergh et personne ne nous attend... Les ruines du Palais Gallien feront très bien l'affaire : ce sont les plus vieilles pierres de Bordeaux, elles datent de l'occupation. De la 1ère, la romaine... Elles ne sont plus en très bon état, mais elles conservent encore grande allure, avec leurs fenêtres qui s'ouvrent sur le vide et leurs portiques gigantesques. Personne ; seules quelques vieilles dames tricotent au soleil qui ne nous ont pas remarqués, tant elles sont absorbées par leur point de chaînette et la surveillance de deux ou trois marmots qui, accroupis au milieu des plates-bandes, font des bouquets de pâquerettes.

Plions notre tapis et gagnons votre hôtel, car vous devez être fatigué. Vous prendrez un bon bain avant de vous coucher et je passerai vous prendre demain matin en me rendant à mon journal (mais si, soyez tranquille, il y a des salles de bain dans les hôtels français...).

\*\*\*

Avez-vous bien dormi? Quelle est votre première impression? les rues, dites-vous ; elles sont toutes différentes et s'en vont dans tous les sens : les unes sont larges et droites, les autres, tout à côté, sont étroites et sinueuses ; comment peut-on faire pour s'y reconnaître? Question d'habitude. Cette diversité a son charme, savez-vous? On se souvient de la maison d'un ami parce qu'elle est en face du petit café « qui fait le coin », de la boutique d'un antiquaire parce qu'elle est « à côté » de la Porte-Dijaux. Chaque lieu a ainsi son cadre qui lui est propre ; chaque quartier, chaque maison, a sa personnalité comme un être vivant.

Une autre chose qui vous a frappé est le numérotage des rues : nous avons la fâcheuse habitude de donner à la première maison, côté impair, en partant du centre de la ville, le no 1, de donner à la première maison côté pair le no 2, et de continuer ainsi, 3, 5, 7, 9, 4, 6, 8, 10, etc... jusqu'au bout de la rue. Ce système compliqué demande un certain entraînement, mais on finit par s'y habituer.

Bon. Il est 8 h. 30 et il est temps de partir. Tous ces gens pressés que vous voyez déambuler entre des maisons dont pas une ne dépasse 6 ou 7 étages, se rendent à leur travail comme les habitants de toutes les villes du monde



LA GASTRONOMIE

(Photos S.O.T.F.)

à pareille heure. Prenons l'autobus. Non, vous ne payez pas en montant : gardez vos trente-cinq francs à la main, le receveur va passer. Asseyez-vous : ici, vous pouvez lire le journal dans l'autobus ; il n'a que huit pages...

L'homme de bronze que vous apercevez sur son piédestal, dignement couvert de sa perruque bouclée, au centre de cette grande place en étoile, est Monsieur de Tourny, ancien intendant de la ville. On lui doit les larges avenues modernes bordées de platanes qui, au XVIIIème siècle, déplacèrent et aèrent le centre de Bordeaux où le problème du stationnement commençait — déjà — à se poser. C'est sous son administration que la cité, riche et florissante, prit ses traits dominants et ses perspectives magnifiques : Grand-Théâtre, Palais de la Bourse, hôtels des Chartrons, qui demeurent traditionnellement la propriété des riches négociants en vins ; bien d'autres façades et monuments de cette architecture sobre et grandiose inspirée de la Grèce antique, datent de cette période faste.

Nous longeons à présent la Place des Quinconces, vaste terre-plein aux proportions harmonieuses qui s'étend sur l'ancien emplacement du Château-Trompette. Les Quinconces sont limités près des quais par les Colonnades Rostales et vers le centre par le monument des Girondins, qui offre cette particularité de n'exposer justement aucune statue de ces héros de la Révolution, bien qu'il soit encombré d'ornements divers et parfois contestables. Deux fois par an, les Quinconces s'animent des rumeurs et des lampions des fêtes foraines et, au mois de Juin, ils deviennent le lieu de rencontre de toutes les transactions commerciales du Sud-Ouest à l'occasion de la Foire Internationale annuelle.

Et voici le Grand Théâtre. « Orgueil de la cité dont il est le joyau... », commentaient pompeusement les programmes que, jeunes étudiants, nous nous amusions à apprendre par coeur... C'est bien vrai. Chef-d'oeuvre du grand architecte Victor Louis, il demeure un des plus beaux d'Europe. Le Festival Musical de Mai, qui attire chaque année les amateurs du monde entier, lui permet de briller — au propre et au figuré, de tous ses feux.

Je vais être obligé de vous abandonner quelques heures. Rendez-vous à midi devant la Cathédrale. Promenez-vous, flânez, le spectacle est autour de vous. Vous ne vous ennuierez jamais dans la rue. \* \* \*

Ah ! je vois que vous avez fait connaissance avec les pigeons de la Cathédrale ! Savez-vous qu'il leur arriva dernièrement une bien triste histoire ? Les malheureux, bien nourris par les touristes, croissaient et se multipliaient en toute quiétude quand un personnage municipal qui avait quelques responsabilités en ce domaine s'avisa que ces volatiles avaient pris pour habitudes de déshonorer certaines façades respectables d'immeubles avoisinants : les pauvres pigeons furent vendus pieds et poings liés — si j'ose dire — à un féroce éleveur de volaille qui se soucia bien plus de leur prix de vente au détail que de leur éducation. Comme tout le monde les aimait bien, les uns les regrettèrent, les autres les mangèrent. Quelques pigeons plus malins ou plus agiles qui avaient eu vent de cette St-Barthélémy, s'échappèrent et survé-

curent pour conter l'histoire aux générations futures : C'est ceux-là qui sont autour de nous.

Je vous présente Robert. C'est un ami, il a une voiture. Où ça ? Là, la Renault, derrière la bouche d'incendie. Mais non, ne vous assoyez pas dessus ! Rentrez à l'intérieur... Mais si, vous y arriverez ! Voilà... Je vous emmène à un restaurant qui ne paie pas de mine, mais ne vous y fiez pas... c'est un des meilleurs de la ville : en règle générale, d'ailleurs, c'est rarement dans les plus belles salles que vous ferez les repas les plus succulents.

Que prenez-vous ? Un pigeon aux petits pois ? Non ? vous avez l'âme trop sensible, je n'aurais pas dû vous raconter cette histoire... D'ailleurs vous avez raison, mieux vaut les spécialités du pays ; vous avez le choix : entre-côte à la bordelaise, crêpes à la bordelaise, lamproie à la bordelaise... Ça, je vous le conseille : la lamproie est une sorte d'anguille qui remonte chaque année la Garonne, et que l'on prépare avec une sauce faite avec son sang, du bon vin rouge et des poireaux.

Hein, qu'en dites-vous ? Est-ce que ça vaut la soupe aux pois ? Avec un bon vin là-dessus... Vous comprenez à présent pourquoi les Français prennent deux heures pour déjeuner...



LA VIGNE

Si vous vous en sentez capable, nous allons continuer notre visite : Voici, près des quais, la Grosse Cloche, témoin d'une autre période d'histoire : celle où Bordeaux, capitale d'Aquitaine, était ville anglaise et appartenait au roi Henri Plantagenet et à ses successeurs. Bien des noms de la bourgeoisie bordelaise, les Lawton, les Cruse, datent de cette époque qui, du XIIe au XVe siècle, ramenait dans le port, chaque année après les vendanges, les grands voiliers de Londres, ils repartaient, lourdement chargés de barriques de Médoc et de St-Emilion, qui allaient porter la joie dans les palais embrumés des rois et des seigneurs. Ces bonnes relations survécurent d'ailleurs à tous les changements politiques et, même de nos jours, Bordeaux est avec Paris la ville de France qui entretient avec Londres les rapports amicaux et commerciaux — ce sont quelquefois les mêmes — les plus étroits. Quant à la Grosse Cloche, elle est toujours surmontée du Léopard d'Angleterre, mais elle ne sonne plus le tocsin comme jadis... seuls les grands événements paraissent l'intéresser : en 20 ans, on l'entendit deux fois : A la mort de S. S. le pape Pie XI, et le jour de la Libération.

[Lire la suite page 44]

# EXISTE-T-IL UNE CLÉ DES MARIAGES HEUREUX ?

par **Werner-H. Hirsig**

**P**ARMI tant et tant de problèmes qui préoccupent l'humanité, celui du couple heureux est certainement l'un de toujours et qui, aujourd'hui comme hier, revêt un caractère d'actualité.

Il suffit de « bouquiner » aux rayons de nos librairies pour juger le nombre incroyable d'ouvrages qu'a inspiré ce problème, que ce soit au point de vue physique, moral ou religieux.

Notre apport à la question est d'un tout autre ordre. Il place le problème du mariage heureux à la lumière de statistiques qui, on va le voir, vont nous permettre de tirer un enseignement pratique.

Entrer dans le vif de notre sujet risquerait de heurter certains lecteurs sceptiques. Aussi rappellerons-nous à l'intention de ces derniers, paraphrasant le célèbre savant Arago : « Celui qui, en dehors des mathématiques, prononce le mot impossible manque de prudence. »

## Il est plus scientifique de croire à tout que de ne croire à rien

Nous devons aux Américains d'avoir ouvert la voie à l'application des statistiques aux faits sociaux. Le Major John B. Hadaller a étudié particulièrement ce problème du couple heureux et il a consigné ses observations dans son ouvrage *The Key to happier Marriages* — la clé des mariages les plus heureux.

Il a eu la révélation la plus étonnante tandis qu'il procédait à une comparaison des actes de naissance de ses sujets d'expérience, en l'occurrence, les couples mariés.

Tout d'abord, il crut rêver tout éveillé devant sa découverte mais, bientôt, il dut se rendre à l'évidence : tout se passait comme si le nombre de jours qui séparaient la naissance des époux jouait un rôle heureux ou malheureux en regard de la destinée conjugale.

C'est ici que nous touchons à l'extraordinaire — à l'in vraisemblable presque — mais non à l'impossible, ainsi qu'on va le voir. C'est ici aussi que, quiconque serait enclin à nier *a priori* devrait bien méditer ce sage précepte de Charles Henry, le célèbre psychologue et maître de conférence aux Hautes Études : *Il est plus scientifique de croire à tout que de ne croire à rien.*

## Les statistiques du major John B. Hadaller

Donc Hadaller observa que certains écarts entre la naissance des époux, écarts bien déterminés quant à leur nombre de jours, se rencontraient avec une exceptionnelle fréquence dans les cas de divorce, tandis que d'autres écarts coïncidaient, eux, avec les unions scellées sous le signe du bonheur.

Tout d'abord, le statisticien pensa à une coïncidence. Mais force lui fut d'admettre, devant la fréquence considérable de ses observations, qu'il ne pouvait pas être question d'un simple hasard.

Voici, substantiellement, ce qu'il constata :

1) les risques de mésentente et, par suite ceux de séparation, augmentent lorsque l'écart entre la date de naissance des deux époux est (approximativement) de :

45, 90, 135 ou 180 jours.

2) les chances d'accord, de bonheur et d'entente conjugale sont très grandes lorsque l'écart entre la naissance des époux est de :

0, 30, 60 ou 120 jours.

En d'autres termes, et à titre d'exemple, on pourrait dire qu'une personne née au début de janvier s'accordera vraisemblablement avec celles dont la date de naissance se situe soit au début de mai, soit au début de septembre, tandis que les risques de désaccord seront accrus avec les personnes nées au début d'avril ou d'octobre.

Maintenant, me direz-vous, ces révélations étonnantes du major Hadaller, ont-elles jamais reçu une confirmation soit d'une école de psychologie moderne, soit de toute autre discipline ?

C'est là que je vous attendais et que, précisément, nous allons découvrir d'autres rapprochements pour le moins surprenants.

## L'astrologie donne raison aux statistiques du major Hadaller

L'astrologie, dont Goethe a dit que la plus haute tâche n'était pas de désavouer la vie, mais de l'affirmer en s'y adaptant, l'astrologie que le célèbre psychologue C. G. Jung couvre de sa prestigieuse autorité scientifique, l'astrologie, donc, nous est ici un précieux auxiliaire pour vérifier les observations de Hadaller. Mieux : l'astrologie leur apporte une éclatante confirmation.

On sait que de tous temps, cette science a formulé une loi selon laquelle les « natifs » de tel signe zodiacal s'accordent — ou se heurtent selon les cas — avec les natifs de tels autres signes.

Dès le moment où vous possédez les données astrologiques de cette loi des affinités, vous êtes en mesure de résoudre maints problèmes, tant en regard de votre destinée affective que sociale.

Et ces données, telles que nous les avons établies à l'intention des lectrices et des lecteurs de *La Revue Populaire* ne comportent aucune difficulté au point de vue de leur utilisation pratique. C'est même très simple, ainsi que vous allez le voir.

L'auteur de cet article, Werner H. Hirsig, Canadien d'origine suisse établi à Québec depuis quelque temps, a étudié le problème des influences astrales dans des ouvrages de l'abbé Moreux, du polytechnicien Paul Choïnard et du mathématicien Karl Krafft. Ses campagnes contre le charlatanisme, qu'il poursuit d'une plume mordante et caustique, ont ébranlé plus d'une réputation surfaite.

## Voici l'être avec lequel vous vous accorderez le mieux

Quelles sont, en regard de votre date de naissance, les personnes capables de devenir un bon époux, ou une épouse aimante ?

Quelles sont, au contraire, les personnes avec lesquelles vous pourrez redouter des heurts et des conflits ?

Le tableau que nous publions ci-dessous vous donnera la réponse qu'appellent ces questions :

Voici :

ACCORD AVEC : Gémeaux-Verseau LION-SAGITTAIRE	si vous êtes né sous le signe du BELIER (21 mars-20 avril)	DESACCORD AVEC : CANCER-CAPRICORNE
Cancer-Poissons VIERGE-CAPRICORNE	TAUREAU (21 avril-20 mai)	LION-VERSEAU
Bélier-Lion BALANCE-VERSEAU	GEMEAUX (21 mai-21 juin)	VIERGE-POISSONS
Taureau-Vierge SCORPION-POISSONS	CANCER (22 juin-23 juillet)	BELIER-BALANCE
Gémeaux-Balance BELIER-SAGITTAIRE	LION (24 juillet-23 août)	TAUREAU-SCORPION
Cancer-Scorpion TAUREAU-CAPRICORNE	VIERGE (24 août-23 septembre)	GEMEAUX-SAGITTAIRE
Lion-Sagittaire GEMEAUX-VERSEAU	BALANCE (24 sept.-23 octobre)	CANCER-CAPRICORNE
Vierge-Capricorne CANCER-POISSONS	SCORPION (24 octobre-22 novembre)	LION-VERSEAU
Balance-Verseau LION-BELIER	SAGITTAIRE (23 nov.-21 décembre)	VIERGE-POISSONS

[ Lire la suite page 44 ]



R

ROBERT PENWORTHY, de la firme Penworthy, avoués et notaires, oublie rarement de marcher sur la pointe des pieds lorsque, débouchant de Chancery Lane dans Lincoln's Inn, il s'engage sous l'arche de pierre qui, depuis le règne d'Edouard II, résiste vaillamment aux injures du temps et à l'ingratitude des hommes, — antique guerrier menacé de mort à maintes reprises et qui demeure debout, intrépide, défiant le progrès et les exigences de la circulation automobile. Depuis un demi-siècle, Mr. Robert Penworthy accomplit ce trajet quatre fois par jour, et ces cinquante années ont grignoté à l'entour toutes ces poétiques ruelles étroites et sinueuses, dont les pavés ne sont plus que souvenirs. Mais la porte cochère a survécu. Béni soit l'homme qui l'épargna !

Lorsqu'il pénétra pour la première fois dans les antiques bureaux, on donna bien à entendre au jeune notaire qu'un grand honneur lui était conféré. Il savait, depuis sa tendre enfance, que cette firme irréprochable n'avait rien d'une étude ordinaire. Jones pouvait accepter des clients ombrageux, Robinson s'intéresser à des cas douteux... Penworthy ? Jamais ! Il n'aurait pour rien au monde pratiqué des tours de bâton...

A l'époque où la Reine Victoria monta sur le trône d'Angleterre, le vieux Penworthy avait eu pour la première fois l'occasion de répondre fièrement à un client trop habile : "Ce genre d'affaires ne nous intéresse pas". Il n'avait pas davantage intéressé les successeurs de Robert Penworthy aîné et aujourd'hui, le gentleman de soixante-dix ans qui préside aux destinées de la vénérable étude en s'élevant à toute occasion contre le relâchement des lois et les atteintes incessantes aux saines traditions juridiques, maintient sans dévier d'une ligne la tradition familiale.

Robert Penworthy, donc, assis dans son fauteuil à accoudoirs, regarde devant lui, l'air troublé, en se frottant le menton. Ses sourcils touffus sont durement contractés. A ses côtés, le premier clerc, mince, voûté, portant binocle, se tient debout, une feuille de papier couverte de chiffres à la main.

La vaste pièce, lambrissée de chêne que les ans ont patiné, est sombre et triste. Ses parois disparaissent sous les rangs pressés des gros tomes fleurant le mois. Sur les étiquettes des dossiers qui protègent de nombreux et inestimables testaments, des baux, des contrats de mariage enregistrés avec pompe et revêtus de plus d'un sceau impressionnant, les noms des Lords, des Honorables et des Esquires s'alignent, élégamment calligraphiés... En les lisant, votre pensée vagabondera vers les somptueuses demeures et les aristocratiques hôtels, parcourra les anciens domaines des grandes familles, dont nul secret n'est cédé à la firme Penworthy. Et vous comprendrez le désarroi de Robert Penworthy, qui secoue la tête en affirmant :

— C'est déplorable, Gentry, absolument déplorable... Jamais, durant tout le cours de mon activité professionnelle, je n'ai rencontré...

Il n'achève pas sa phrase. Le premier clerc acquiesce... Ce qui peut survenir en dehors de l'expérience professionnelle de la firme Penworthy appartient nécessairement au domaine de l'incroyable... Le cas qui se présente aujourd'hui est tellement étranger à l'entendement du chef de la firme comme à celui de ses employés, que leur cerveau d'homme de loi est incapable de l'appréhender.

— Je n'ai pas eu vent de la moindre chose... Pourquoi ne m'a-t-il jamais dit que ses affaires étaient dans cet état désespéré ? semble-t-il demander aux murs de son bureau. Mais c'est Gentry qui insinue respectueusement :

— Peut-être a-t-il eu peur de vous en parler

[ Lire la suite page 16 ]





*Notre roman d'amour:*

# Le mystère des "Trois-Chênes"

*par Valentine*

→ [ Suite de la page 14 ]

— Miss Wayland désire vous voir, Monsieur, annonça un jeune clerc en pénétrant dans le cabinet de Robert Penworthy.

Le notaire se leva lorsque la jeune fille entra et, à la manière d'un vieil ami, il lui tendit les mains. Le premier clerc s'inclina et les laissa seuls.

— Asseyez-vous, ma chère enfant... et prenez une cigarette.

Une très jolie jeune fille, embellie encore par le noir, qui sied si bien aux blondes, s'est assise en face de Robert Penworthy. Elle est admirablement vêtue, avec ce goût parfait, cette simplicité de bon aloi qui font ressembler à des oripeaux les vêtements trop ornés qui s'en approchent. Chaque détail, le plus infime, du petit chapeau jusqu'aux souliers exquis annonce Bond Street.

Elle retire ses longs gants noirs, découvrant des doigts fins, sans aucune bague, mais parfaitement soignés. La cigarette allumée, elle regarde calmement le vieux notaire. Il est facile de voir que son deuil récent l'a cruellement éprouvée, mais il apparaît clairement qu'elle possède beaucoup plus d'énergie que bien des jeunes filles de son âge. Elle aborde franchement ce qui lui paraît un très petit problème — ennuyeux peut-être, mais dont la solution ne fait pas le moindre doute :

— Je suis heureuse de vous voir. Je déteste parler d'argent si tôt après la mort de mon père, mais j'ai reçu les factures des obsèques et je désire les acquitter immédiatement. Il y a aussi les gages des domestiques, je ne veux pas qu'ils attendent. Je leur ai annoncé que je conserve White Westons, bien qu'en réalité je n'aie pas du tout besoin d'une demeure si vaste et d'un personnel si nombreux... Ils sont tous avec nous depuis des années et je trouverais peu équitable de les mettre à la porte. Je m'absenterai pendant quelques mois. La mort de papa m'a terrassée et je m'habituerai sans doute plus facilement à la séparation si je voyage un peu.

Robert Penworthy se sent douloureusement ému... Les paroles de la jeune fille indiquent clairement qu'elle ne s'attend pas le moins du monde à ce qu'il devra lui annoncer... « Conserver White Westons »... « garder les domestiques dont elle n'a pas besoin »... « Voyager pendant quelques mois »... Tout cela, pour elle, ne représente que la peine de le désirer.

C'est avec un profond soupir qu'il demande :

— Votre père ne vous a-t-il jamais parlé de sa situation financière ? Vous ne savez rien de tout cela ?

Il la regarde dans les yeux, avec la vague espoir que cette question lui suggérera que, dans l'avenir, l'argent pourrait bien ne pas couler avec autant d'abondance que par le passé... Il ne peut se résoudre à lui apprendre la vérité d'un seul coup ; il pense qu'en procédant par degrés, le choc sera amorti...

Mais Anne Wayland n'imaginait même pas qu'il pût y avoir un sens caché sous ces paroles. Elle secoua négligemment la cendre de sa cigarette et répondit d'un air indifférent :

— Ma foi, non... Je recevais une pension depuis ma majorité — une très confortable pension. Quand je me sentais serrée, je lui disais « Et bien, papa, que penserais-tu d'un petit chèque ? » et naturellement, je l'obtenais toujours... Cher vieux papa, il ne m'a jamais rien refusé... Je suppose qu'il me laisse une belle fortune, mais je n'ai même pas idée du montant.

Robert Penworthy maudit le sort... Il était choisi pour porter à cette charmante et insouciant jeune fille un coup terrible, et il ne pouvait se soustraire à ce devoir. Il avala péniblement sa

salive avant d'annoncer d'une voix pleine de sympathie :

— Ma chère enfant... je suis navré de vous apprendre que tel n'est malheureusement pas le cas. J'ai de mauvaises nouvelles... De très mauvaises nouvelles à vous communiquer. Cela me navre.

Bien avant qu'il eût achevé sa phrase, il avait surpris dans les yeux de sa cliente une lueur angoissée. Peu à peu, il vit tout le jeune corps se tasser dans le grand fauteuil. Elle le regardait ardemment, comme si elle espérait pouvoir lire sur son visage ce que le notaire se préparait à lui révéler. Quand il s'interrompit, elle eut le courage de l'interroger :

— Dites-moi tout, je vous prie... continuez !

La voix tremblait un peu, comme si Anne avait couru. Robert Penworthy abaissa les paupières, contracta les sourcils, hésita... Il n'osait frapper et la jeune fille dut insister :

— Ça va... je puis tout entendre !

Il ajouta avec un crayon, les yeux fixés sur une feuille de papier, puis hasarda encore une demande :

— Votre père ne vous a donc jamais laissé entendre qu'il dépensait plus que ses revenus, mon enfant ? Qu'il était... serré ?

— Nous ne discutons pas de cela, répondit-elle vivement. Il n'était jamais question d'argent entre nous. Il vivait sur le pied d'un homme riche ; nous avions toujours vécu ainsi et rien ne pouvait me faire supposer que cela n'était pas vrai. Ainsi, vous allez m'apprendre que mon père ne me laisse pas la grosse fortune à laquelle je m'attendais ?

## TROIS HOTESSES... TROIS RECETTES

[ Suite de la page 5 ]



½ c. à thé de sauce anglaise (Worcestershire Sauce)  
4 gouttes de Tabasco

Roulez le Rice Cereal jusqu'à ce qu'il soit en miettes fines. Tamisez la farine et le paprika et ajoutez au Cereal Rice. Mêlez le fromage, le beurre, la sauce anglaise, le Tabasco et ajoutez-les aux ingrédients secs en vous servant du bout des doigts.

Si la pâte est trop sèche, ajoutez un peu de beurre.

Roulez en pâte mince et découpez avec un moule minuscule (dentelé si possible) et faites cuire sur une plaque non beurrée, à four modéré (375°) environ (12) minutes. Vous aurez environ 120 biscuits.

Le style d'ameublement Provincial (français ou italien) s'impose de plus en plus au Canada où il rivalise avec le style le plus moderne. Cet ameublement d'inspiration provinciale italienne est signé Morganton.



— Hélas, c'est bien ce qui me désole tant... J'avais, moi aussi, toujours admis que vous étiez une riche héritière... Mon client ne me tenait pas du tout au courant de ses déplacements et de ses dépenses. Autrement, je serais évidemment intervenu avant qu'il se ruine.

Le mot était lâché... Robert jeta un bref coup d'oeil, plein de compassion, à la jeune fille qui pâlisait, avant de lui demander d'une voix éteinte :

— Vous voulez dire... que sa fortune...

Elle n'acheva pas, mais ses yeux exprimaient l'incrédulité horrifiée qu'elle ressentait à cette idée. Et le notaire avoua :

— Il est mort, ne possédant pratiquement plus rien !

Brusquement, une question jaillit, qui cristallisait dans l'esprit désemparé d'Anne Wayland l'étendue de sa déchéance :

— Faudra-t-il vendre White Westons ?

Le notaire inclina la tête, d'un geste fatigué :

— Sans aucun doute... Il le faudra, pour désintéresser les créanciers... J'espère que cela suffira.

Un instant, la jeune fille parut écrasée. L'horreur et l'angoisse se lisaient clairement sur tout son visage ravagé. Les petites mains crispées blanchissaient aux articulations. Elle fut comme l'eau d'un lac, battue par la bourrasque, qui se trouble et s'agite... Puis Anne se ressaisit, et Robert Penworthy admira ce juvénile courage. Elle constata, d'un ton presque calme :

— Ainsi, je suis sans le sou, n'est-ce pas ?

Elle avait tout deviné, et paraissait même admettre cette chose invraisem-

blable : Anne Wayland n'avait plus rien ! Le notaire fut encore plus bouleversé par cette acceptation qu'il ne l'eût été par les larmes, les cris, les reproches, auxquels il s'était préparé, qu'il aurait compris, qu'il aurait excusés... Il se serait presque senti soulagé, si sa cliente s'était mise à sangloter. Ce calme terrifiant, si peu naturel, l'épouvantait. Et quand la jeune fille parla, sa voix exprimait même un certain dédain :

— N'ayez donc pas peur de me dire toute la vérité... je ne m'évanouirai pas, je ne ferai aucun éclat. Au juste, que me reste-t-il ? Me reste-t-il même quelque chose ?

— Hélas, je crains bien que vous ne retiriez presque rien de cette succession... Il faudra vendre la maison et tout ce qu'elle renferme. Si nous ne sommes pas pressés, nous pourrions naturellement tirer un bon prix de tous ces meubles précieux... il ne manquera pas d'amateurs. Je ne voudrais pas être trop pessimiste, mais je crois que si, après avoir tout payé, il vous reste... un millier de livres, ce sera le maximum. Dieu sait combien il m'est dur de devoir vous dire cela !

Mille livres ! Elle aurait, en continuant à vivre comme elle le faisait actuellement, dépensé ce qui aurait dû être son capital... en six mois !

— Mon père a-t-il laissé un testament ?

— Oui. Après la mort de votre mère, il vous institua légataire universelle. Il me dit alors que vous auriez une véritable fortune. Son argent était placé en excellents titres qui rapportaient de gros intérêts. J'ai pensé qu'il se contentait pour vivre de dépenser ses revenus. Mais j'ai appris qu'il avait spéculé et pratiquement tout perdu. Il avait de grosses dettes. Ce fut un terrible choc pour moi... A voir vivre George Wayland, on pouvait admettre qu'il disposait d'au moins cinq mille livres de rente, et je m'attendais à ce qu'il vous laisse plus de cent mille livres !

Anne demeura immobile, songeuse, puis elle murmura :

— Je me demande ce que je vais faire... C'est drôle, de se trouver subitement sans gîte et sans argent !

Elle parlait avec indifférence, comme s'il s'était agi d'une autre personne. Le notaire tenta de la reconforter :

— Voyons, ma chère enfant ! Il y a bien des choses qu'une jeune fille comme vous peut réussir... rien n'est désespéré !

Un sourire, navrant parce qu'il essayait d'être railleur, se dessina sur les lèvres modelées et Anne répondit, comme si elle énonçait une chose évidente :

— Quelle situation pourrait-on m'offrir ? Que m'a-t-on enseigné qui puisse me servir, maintenant ? Les gens me paieront-ils parce que je suis bien élevée, parce que je sais m'habiller en dépeçant beaucoup d'argent, danser convenablement et faire un bon partenaire au bridge ? Je conduis à grande allure une auto de sport... C'est le moment de savoir si toutes ces qualités mondaines, qui toutes correspondent à une manière très rapide de dissiper des milliers de livres, pourraient par miracle aboutir à m'en faire au contraire gagner assez pour vivre.

Elle réfléchit encore un instant, puis parut se raidir et demanda, froidement :

— Dans combien de temps me chassera-t-on de White Westons ? Que pourrai-je emporter en partant ?

Le notaire lui assura qu'elle pourrait y demeurer pendant quelques semaines encore, mais qu'il faudrait immédiatement commencer les démarches pour vendre la maison et les meubles.

— Naturellement, vous pouvez conserver tous vos effets personnels : Les vêtements, les bijoux, votre voiture, et vous gardez la libre disposition de l'argent qui est à votre compte en banque...

Le notaire lança un coup d'oeil interrogateur à la jeune fille, qui haussa les épaules :

— J'ai une centaine de livres, peut-être... je n'avais aucun motif d'économiser, vous comprenez. Mais je me demande... si, dans le public... je veux dire : dans la société — on saura que je suis ruinée ?

— Il n'y a pas de raison qu'on l'apprenne, si vous désirez le cacher. A moins d'une catastrophe, nous pourrions régler tous les créanciers. Vous pourriez prétendre avoir vendu White Westons parce que vous n'avez aucun besoin d'une si vaste demeure pour vous seule. Et même si l'on découvre que la succession ne vous a pas laissé grand-chose, on pensera que votre père vous avait déjà remis, de son vivant, des titres et de l'argent... cela se fait très souvent aujourd'hui. Mais je ne sais si c'est bien votre intérêt, de cacher votre ruine... Certainement, si quelques-uns de vos amis savaient...

La jeune fille interrompit Robert Penworthy. Elle fut sur le point de lui faire remarquer que la société actuelle ressemblait sans doute assez peu à celle qu'avait connue sa jeunesse déjà lointaine. Elle se contenta de lui faire observer :

— Je crois que vous êtes très optimiste ! Tous nos amis diront qu'ils sont profondément navrés, absolument désolés, que c'est une chose terriblement injuste, mais c'est tout ce que j'obtiens. Je connais trop bien le milieu où j'ai vécu pour nourrir la moindre illusion : Ceux qui ont de l'argent ne s'en séparent pas sans contrepartie ; j'ai nagé avec eux et il faut que je continue... ou que je me laisse couler proprement, sans appeler à l'aide. Oh, je n'ai pas l'idée d'ouvrir le robinet du gaz... Je veux dire que, si je dois devenir servante ou quelque chose de semblable, ce ne sera pas à Londres, pour me donner en spectacle. J'irai m'enterrer dans un petit trou de province où personne ne me connaîtra.

Elle vit son regard navré et s'efforça de rassurer le notaire :

— En attendant, je possède une voiture de luxe... j'ignore pendant combien de temps je pourrai acheter de l'essence ! Je devrai sans doute la vendre... Ça me semblera drôle, de prendre le métro ou l'autobus, vous savez !

En reconduisant sa jeune cliente, le vieillard murmura :

— C'est admirable, que vous preniez tout cela avec tant d'optimisme.

Elle lui répondit :

— Je ne suis pas la première jeune fille à qui une mésaventure semblable arrive... et je ne serai pas non plus la seule qui doive gagner sa vie... J'y parviendrai... probablement. Je vais réfléchir à ce que je pourrai faire pour cela.

— J'essaierai de sauver du naufrage le plus que je pourrai, ajouta Robert Penworthy en pressant chaleureusement les mains d'Anne Wayland.

Il avait déjà décidé de parfaire, sans en rien dire, le peu qu'il obtiendrait pour elle... car il se demandait si, dans la réalité, la vente de White Westons serait aussi rémunératrice qu'il l'avait dit. Debout derrière sa fenêtre, il guetta le départ de la jeune fille. Elle marchait la tête droite, d'un pas assuré.

— C'est une fille courageuse... Ah ! Maudit soit cet insouciant George Wayland !

Lorsque, au volant de sa magnifique voiture, Anne atteignit White Westons, un sentiment d'hébététe persistait en elle. Il était tellement incroyable qu'Anne Wayland fût contrainte à lutter pour assurer sa subsistance, au risque de succomber si elle n'avait pas assez d'énergie pour gagner son pain ! Elle avait lu, parfois, que d'autres jeunes filles s'étaient trouvées dans une si-

tuation toute pareille, mais elle y avait prêté si peu d'attention qu'aujourd'hui où leur exemple aurait pu lui rendre service, elle ne parvenait pas à se souvenir de ce qu'elles avaient fait, ni même si, réellement, elles avaient réussi à se tirer d'affaire.

Elle se dirigea lentement vers l'imposante demeure. Comme c'était étrange de penser que, le matin encore, tout cela lui appartenait ! En partant, elle avait laissé la charmante chambre à coucher dans un grand désordre et, à présent, tout était soigneusement rangé... Une soubrette demanda :

— Mademoiselle désire-t-elle son bain ?

Appuyée à la fenêtre, Anne lutta pour garder son sang-froid. Depuis son enfance, tout avait toujours été ainsi... Une soubrette... Un chauffeur... un majordome... de jolies toilettes, des prévenances, des services... et de l'argent !

Et, dans quinze jours ? Où sera-t-elle ? Lui suffira-t-il encore de sonner et de commander ? N'aura-t-elle pas d'autre souci que de choisir la toilette qu'elle mettra pour aller à telle brillante soirée, ou de glisser dans son petit sac assez de billets pour supporter une éventuelle déveine au bridge ?

— Pourquoi papa a-t-il fait cela, se demande-t-elle... Pourquoi ne m'a-t-il jamais dit la vérité sur notre situation ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais mise en mesure de me tirer d'affaire par moi-même... Il aurait pourtant dû me préparer à lutter !

Anne sentit que les larmes étaient proches... les larmes, pensa-t-elle d'un enfant à qui l'on enlève brusquement son plus beau jouet.

La femme de chambre faisait couler l'eau... Une fois encore, le bain serait tiède, délicatement embaumé aux aiguilles de pin. Céleste attendrait, à côté de la baignoire, les cigarettes à la main... Puis elle présenterait les linges chauds, la poudre...

— Allons, une fois encore, jouons à la jeune fille riche !

Elle oublia un moment ce que lui réservait le prochain mois et entra dans la salle de bains.

## II — Anne décide de jouer.

QUINZE JOURS plus tard, Anne s'assit dans le grand fauteuil, en face de Robert Penworthy et lui demanda :

— Eh bien, à présent, je suppose que vous pouvez me dire exactement la valeur des épaves... Que me restera-t-il ?

Le vieux notaire soupira :

— Mille livres, à très peu de chose près... c'est tout ce que j'ai pu arracher aux créanciers... mais tout le monde est payé, heureusement. Personne ne sera donc informé de votre véritable situation.

Anne accueillit calmement l'énoncé de ce chiffre. Elle calcula une fois de plus que, même en les plaçant au mieux, ces mille livres ne lui donneraient pas plus de vingt shillings par semaine... « A peu près ce que je laisse au coiffeur et à la manucure ! » se dit-elle. Cette pensée la fit sourire et elle se renversa contre le dossier de son siège, attendant que le grave notaire reprît la parole. Elle savait fort bien ce qu'il allait lui conseiller. Il le fit, comme elle le supposait, d'une voix profonde et amicale :

— Ma chère enfant, nous devons regarder les choses en face. Pour un homme affamé, la moitié d'une miche vaut mieux que la privation complète de pain et, lorsque les vivres vont manquer, il convient d'organiser un strict rationnement. Pour quelqu'un qui a été élevé comme vous, mille livres ne sont presque rien. Pourtant, elles prennent une valeur considérable lorsque ce sont les dernières... J'espère que vous serez d'accord avec moi : Il faut

[ Lire la suite page 30 ]

Qui dit:  
"Jamaïque..."

...dit:  
"Rhum"

Le nom de certains pays évoque irrésistiblement certaines boissons. Quand les connaisseurs disent "rhum", ils pensent "Jamaïque". Vous qui tenez à faire bien les choses, servez toujours du rhum de la *Jamaïque*. Que vous l'aimiez léger, moyen ou fort, vous n'avez que l'embarras du choix entre les marques. IDÉAL POUR LES MÉLANGES, le rhum de la *Jamaïque* est particulièrement apprécié en hiver sous forme de cocktails, grogs et rhum au beurre.

**IMPORTÉ!**

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N. (OF JAMAICA) LTD.  
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)

# Que faites-vous pour assurer votre indépendance?

Le prudent écureuil fait provision de la nourriture indispensable pour les mois d'hiver. Qu'avez-vous mis de côté pour l'hiver de votre retraite? Ayez la prudence de l'écureuil. Préparez-vous **DÈS MAINTENANT**, pendant vos années les plus productives, pour le jour où cesseront vos revenus.

**SI VOUS AVEZ 28 ANS**, vous pouvez vous assurer un revenu de retraite à vie de \$100 par mois, dès l'âge de 65 ans, en versant seulement \$16.44 par mois, **DÈS MAINTENANT**, pour une **RENTE SUR L'ÉTAT**.  
A \$16.44 par mois, vous aurez versé \$7,299.36 à l'âge de 65 ans, — mais vous toucherez au moins \$12,000 si vous vivez jusqu'à 75 ans, et \$1,200 pour chaque année de vie après 75 ans.

Il existe un plan de rente qui répond à vos besoins et à votre âge. Pour renseignements complets, consultez votre représentant régional des rentes, ou encore postez **FRANCO le coupon ci-après.**



MINISTÈRE DU TRAVAIL DU CANADA

**RENTE SUR L'ÉTAT CANADIEN**

Au: Directeur, division des Rentes sur l'État, Ministère du Travail, Ottawa. (Franc de port) 57 LA-6P

Veillez m'expliquer comment une rente sur l'État peut m'assurer économiquement un revenu de retraite.

Mon nom (M./Mme/Mlle) \_\_\_\_\_  
 Je demeure à \_\_\_\_\_  
 Date de naissance \_\_\_\_\_  
 Age au début de la rente \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_

Je compte que les renseignements fournis seront considérés comme strictement confidentiels.

# LE FANTÔME DU BONHEUR

par Anne des Baux

Le déjeuner s'achevait dans la petite salle à manger de l'hôtel champêtre où Jean et Denise passaient leurs vacances. Les autres pensionnaires bientôt s'égaillèrent, et les deux jeunes gens restèrent seuls.

Un sentiment de délicieuse quiétude était en eux. Mariés depuis dix-huit mois mais retenus à Paris par la mauvaise santé de la mère de Denise — morte au cours de l'hiver — ils n'avaient pu prendre encore de vraies vacances, et c'était une raison de plus pour jouir pleinement de celles-ci.

Ils s'étaient installés en Bretagne, dans un petit coin perdu des Montagnes-Noires dont des amis leur avaient vanté à la fois le pittoresque, la couleur locale et, bien qu'il fût d'apparence modeste, l'hôtel confortable et accueillant.

— Du feu?... offrit Jean, voyant Denise sortir de son étui une cigarette.

— Merci, répondit gaiement la jeune femme, j'ai mon briquet, ce briquet que tu m'as donné et dont je ne me sépare jamais... même lorsqu'il ne me reste plus de cigarettes.

Jean fit écho au rire de sa femme puis demanda :

— Es-tu disposée à faire une longue promenade aujourd'hui, chérie ? Denise fit la moue :

— Oh ! mon petit Jean, tu connais mon peu de goût pour la marche... et dans ce pays les bicyclettes ne servent pas à grand'chose. Le sol est trop accidenté.

— Alors ?

— Eh bien ! Nous nous reposerons d'abord. Ne sommes-nous pas ici pour cela ? Et puis nous irons dans la forêt, ou au bord de la rivière. Je lirai, pendant que monsieur mon mari fera quelques croquis...

— Soit... consentit Jean, tout en réprimant un léger soupir de regret. Mais du train dont nous y allons, nous reviendrons à Paris sans avoir visité aucune de ces vieilles ruines dont on nous a dit merveille, et sur lesquelles courent les plus étranges légendes.

— De fameuses blagues... dit d'un ton moqueur et désinvolte, Denise. S'il fallait croire les bons Bretons qui nous entourent, il n'y aurait pas un pan de mur qui ne donnât asile à quelque revenant. La moindre cave est, à leurs yeux, une oubliette où périrent des tas de gens, et, la nuit, le plus léger frôlement les persuade que gémissent des âmes en peine.

— Que veux-tu ? C'est ici le pays des légendes et des fées. Pays celtique où les druides furent longtemps les maîtres. Pays du roi Arthur, des chevaliers de la Table ronde et de la fée Morgane. Si modernisée que soit la Bretagne, en général, elle reste pourtant, du moins en ses villages isolés, la terre de la crédulité.

Denise haussa ses rondes épaules.

— Comment peut-on ajouter foi à la légende des Hironnelles pétrifiées au sommet de Ar-Darec... et surtout au fantôme de La Tour Ruinée ? Les gens du crû n'en doutent pas une seconde.

C'étaient, en effet, de curieuses histoires, entre cent autres du même genre, que celles-là.

Les hirondelles de Ar-Darec, pétrifiées une nuit de tempête sur la Crête de la colline et qu'on pouvait voir s'envoler, toutes grises, en tourbillonnant et poussant des cris aigus, lorsqu'un malheur menaçait quelque habitant du village voisin.

Et pour le fantôme de La Tour Ruinée, c'était plus extraordinaire encore.

Le vieux château en ruine élevait vers le ciel sa tour massive que terminait une plate-forme en maints endroits privée de son parapet. Autour, ce n'étaient que blocs de pierres détachés, sur lesquels avait poussé une maigre végétation. Une amorce d'escalier se voyait encore, mais personne ne s'avisait d'aller se rendre compte s'il conduisait au sommet de la tour.

Nul n'eût été assez hardi pour approcher de la ruine. Ne savait-on pas, de façon certaine, qu'elle était le domaine d'un fantôme, lequel, par certaines nuits sombres, apparaissait, tout blanc, au faite du château ?

Jadis — il y avait des siècles — une dame de Landeven avait été surprise « en coupable conversation », comme nous dirions aujourd'hui, avec un galant seigneur du voisinage. Son propre mari, rude baron revenu plus tôt qu'elle ne l'attendait de quelque expédition guerrière, avait fort mal pris son infortune.

D'un coup de dague, il avait envoyé de vie à trépas le chevalier coupable, puis enfermé dans la chambre haute du donjon l'infidèle.

Depuis lors, l'âme de la châtelaine ainsi punie, hantait son ancienne prison et parfois, gémissante, drapée de clair, fantomatique, se promenait au sommet de la ruine.

Et telle était, ainsi que l'avait dit Jean, la crédulité des Bretons de la Montagne-Noire, que cette légende avait pour eux force de loi.

Deux heures plus tard, Jean et Denise Melville étaient installés au bord du petit torrent qui, descendant des collines boisées, serpentait dans un frais vallon, non loin de Landeven.

Jean Melville et Denise Darlay s'étaient connus, trois ans auparavant, au cours d'une exposition d'art décoratif à laquelle tous deux avaient participé, lui comme peintre paysagiste, elle comme décoratrice sur tissus.

Une vive sympathie s'était rapide-

ment affirmée entre eux et leurs goûts artistiques, leurs « métiers » si l'on peut dire, les ayant rapprochés, ils avaient continué à se voir, et, de plus en plus fréquemment.

Jean vivait seul, ses parents demeurant en Languedoc, et Denise avait pour toute famille sa mère qu'une grave maladie laissait à peu près inop-  
tente.

A la sympathie, succéda bien vite entre les deux jeunes gens, un très sincère amour. Au premier aveu de Jean, Denise répondit sans hésiter, en mettant sa main dans celle du jeune homme :

— Oui. Comment ne serions-nous pas heureux ? ajouta-t-elle. Tout nous rapproche et rien ne nous sépare. Nous travaillerons l'un près de l'autre en parfaite communion d'idées et de goûts.

Tendrement il l'avait serrée contre lui :

— Tout nous rapproche et tout nous unit, en effet. Nous ferons un véritable ménage d'artistes, chérie... et d'amoureux.

Il en fut ainsi qu'ils l'avaient dit, et on cita vite en modèle, autour d'eux, leur union. Très épris l'un de l'autre, à leur parfaite entente se joignait l'agrément de leur double et prospère situation.

Si Jean n'avait pas encore une grande notoriété, ses tableaux se vendaient



— Oh ! vous allez encore me parler de votre... comment dites-vous ?... Denise... Pouvez-vous songer à elle quand je suis là, moi... et que vous me plaisez ?

assez bien, et les étoffes batikées — le « batik », technique orientale de décoration sur tissus, était fort en vogue — auxquelles Denise consacrait de préférence son activité, trouvaient une large clientèle.

Ainsi leur bonheur paraissait, en toutes matières, assuré.

Leurs vacances avaient été, malgré l'indolence de Denise, et peut-être à cause de cette indolence, infiniment reposantes et exquises. Rentrés à Paris, revenus à leurs occupations habituelles, ils en évoquaient souvent les souvenirs.

— Tout de même... disait parfois Jean pour taquiner sa femme, quand je pense que tu n'as voulu faire aucun excursion... Pas même aller visiter la demeure du fantôme...

Elle riait, puis répondait :

— A Landeven... Eh bien, ce sera pour l'été prochain. Car nous retournerons là-bas, n'est-ce pas, mon Jean ?

— Oui... disait Jean qui, pourtant, aimait le changement. Oui... si tu veux.

Elle souriait amoureusement et, choisissant une cigarette, l'allumait avec ce même briquet offert par Jean, ce briquet qui ne la quittait jamais ainsi qu'elle se plaisait à le faire souvent remarquer.

## II

« Là... par exemple... s'exclama Jean en parcourant une lettre arrivée par le courrier du matin, si je m'attendais à une telle proposition... »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Denise vivement intriguée.

— Villard, le marchand de tableaux, tu sais... me demande si j'accepterais d'aller décorer, sur place, certaines pièces d'un château de Touraine que vient d'acheter une riche Américaine. Celle-ci a vu mes paysages et a déclaré aimer ma facture. Il s'agirait pour moi de peindre des panneaux entiers d'après des sites de la région qu'elle trouve particulièrement à son goût. Villard laisse entendre que mes prix, quels qu'ils soient, ne seraient pas discutés.

— Mais, dit la jeune femme, il faudrait alors que tu fasses un long séjour dans ce château ?

— Evidemment.

— Oh ! Jean, nous séparer...

— Sans doute pourrais-tu venir, parfois, me retrouver. Et moi-même, je reviendrais ici facilement, au moins une fois par semaine. Bien sûr c'est ennuyeux, cette demi-séparation... mais, chérie, le sacrifice vaudrait peut-être la peine. Nous pourrions acheter d'un seul coup les tapis dont nous avons envie, et pour lesquels il faut attendre. Bien d'autres choses aussi...

Denise se rapprocha de son mari dont elle entourait tendrement le cou de ses bras frais :

— Tout cela est possible... mais, pourtant, mon Jean, rien ne vaut d'être l'un près de l'autre.

Il la remercia d'un baiser, puis reprit :

— Il faut cependant réfléchir, Denise mienne. Au simple point de vue de ma réputation, c'est une chance unique... Cette décoration peut m'amener beaucoup d'autres commandes...

Cette fois Denise ne répondit pas. Si désireuse qu'elle fût de garder auprès d'elle le mari tant aimé, elle ne se reconnaissait pas le droit d'influencer sa décision.

Car elle comprenait bien qu'il avait envie d'accepter.

Jean accepta, en effet.

Une entrevue avec l'intermédiaire, deux lettres échangées avec Mrs. Gladys Storey, la certitude de gagner une somme importante fixée par lui au maxi-

mum, lui enlevèrent toute hésitation.

Au premier mai, il se rendit à Beaugency, ville la plus proche du château de Montjoye où le conduisait une auto envoyée par la riche propriétaire.

Le premier contact avec le château et avec la châtelaine furent être satisfaisants, car dès le lendemain Jean écrivit à Denise :

« Chérie, il me semble que je vis une aventure des Mille et Une Nuits. Tu ne peux imaginer le luxe extravagant de cette demeure. C'est un château moderne que Montjoye, édifié près des restes d'un ancien château-fort. Le confort le plus raffiné a été installé. Tout marche à l'électricité et je me demande ce que peuvent faire les innombrables larbins qui encomrent les couloirs.

« Ma chambre est épatante et des fenêtres la vue est merveilleuse. Un valet est à ma disposition et le dîner pris hier soir avec Mrs. Storey (fort aimable femme, ma foi) et ses hôtes, a été un vrai repas de Lucullus. Et quelle vaisselle... Et quelle argenterie... »

« Moque-toi de moi, chérie, et de mon snobisme. J'ai l'air de n'avoir jamais rien vu... Evidemment je n'avais pas encore vécu dans la demeure d'une milliardaire et cela réserve quelques surprises. Ladite milliardaire est, je le répète, une femme aimable, pourvue de tout l'aplomb que donnent des sacs d'or ou plutôt des monceaux de billets.

« Je vais commencer cet après-midi mes études extérieures suivant les indications reçues. Mrs. Storey sait ce qu'elle veut et cela ne me déplaît pas. A bientôt, bientôt, chérie. Mon prochain dimanche est pour toi, ici ou à Paris.

Baiser, baiser, baiser...  
JEAN.

Denise replia lentement la lettre. Un sourire amusé vint à ses lèvres :

— Mon grand fou !... murmura-t-elle. Le voilà ébloui par le luxe de sa châtelaine...

Mais le sourire s'effaça vite. Une inquiétude lui venait.

Elle examina la petite pièce dans laquelle elle se trouvait, charmante, certes, coquettement arrangée, mais bien simplette. Elle se regarda elle-même, ses cheveux un peu fous surmontant son mince visage, sa taille souple et menue dans sa robe chemisier achetée toute faite...

— Comment pourra-t-il se plaire ici, ensuite ? murmura-t-elle.

Malgré son effort pour chasser cette inquiétude, une petite angoisse l'oppressait.

## III

Le séjour de Jean Melville au château tourangeau se prolongeait.

Les décorations envisagées en premier lieu étaient terminées mais Mrs. Storey avait décidé, dans son enthousiasme pour le travail du peintre, de faire embellir de même façon deux autres pièces de son habitation.

Ainsi Jean se trouvait-il éloigné de Paris depuis bientôt trois mois. Certes, il venait souvent passer quelques jours auprès de sa femme, mais contrairement à ce qu'il avait d'abord laissé entendre, jamais Denise n'avait été convenue à Montjoye.

— Enfin, Jean... lui était-il arrivé de demander, quand pourrai-je moi-même aller te retrouver ? Cela ne me déplairait pas, tu sais. Tu m'as donné la curiosité de ces splendeurs au milieu desquelles tu vis.

— Oui, oui... J'en parlerai à Mrs. Storey, répondait-il à Denise.

Il semblait que la requête de sa femme l'embarrassait, et qu'il ne tint pas du tout à ce qu'elle vînt au château de Montjoye.

Au mois d'août, il passa trois semaines sans venir à Paris prétextant un travail urgent. Denise avait dû renoncer à des vacances dont elle s'était fait une fête.

— Ce sera pour septembre, chérie... avait dit Jean.

Mais septembre approchait et il ne précisait rien.

Une inquiétude de plus en plus grande envahissait Denise. L'attitude de Jean lui paraissait étrange. Lors de leurs dernières rencontres, il s'était montré distrait, gentiment affectueux mais non plus passionné comme elle l'avait connu. Son esprit paraissait être ailleurs...

Quand elle fut bien convaincue que, de longtemps encore, il ne reviendrait pas définitivement auprès d'elle, qu'il ne prendrait même pas quelques semaines de repos leur permettant d'aller ensemble dans un lieu d'agréable villégiature, et bien convaincue aussi qu'elle n'irait pas le rejoindre à Montjoye, elle prit une résolution hardie :

— Il faut que j'aille là-bas... se dit-elle. Quelque chose que j'ignore menace notre bonheur. Je veux savoir.

Denise avait du cran. A la fin de la semaine elle partit pour Beaugency, se logea au petit hôtel du bourg.

Montjoye n'était qu'à deux kilomètres de là. Elle fit le trajet à pied et se trouva au début de l'après-midi du dimanche devant la grille, superbement dorée, encadrée d'énormes lanternes de fer forgé, du domaine de Mrs. Storey.

Au-delà de la grille se voyait une large allée conduisant au château dont on apercevait la silhouette élégante se découpant sur la verdure des arbres.

Elle hésita un instant avant de sonner. Mais, déjà le portier, dans une livrée galonnée, s'avancait.

— Je désirerais voir M. Melville, expliqua-t-elle.

L'homme la dévisagea, refréna un petit sourire, puis dit :

— Bien madame. Voulez-vous aller jusqu'au château par l'allée de droite. Vous trouverez là un domestique qui vous introduira.

Elle pénétra dans le parc, marchant en direction de l'habitation dont elle discernait les hautes fenêtres s'ouvrant sur des corbeilles fleuries.

Elle allait y parvenir lorsqu'elle aperçut, au bout d'une petite allée qui s'enfonçait à droite à travers des bosquets, deux silhouettes se dirigeant vers un petit kiosque chinois : une femme... un homme.

La femme était grande, moulée dans une robe claire et l'on voyait ses cheveux blonds rutiler sous le soleil. Etait-ce Mrs. Storey ?

Denise ne pouvait le savoir. Mais pour l'homme elle n'hésita pas : c'était Jean.

Impulsivement, Denise prit la petite allée, suivit le couple.

Elle le vit entrer dans le kiosque. En se dissimulant, elle contourna celui-ci.

Surélevé par un soubassement de maçonnerie dissimulé sous des rosiers grimpants, on devait pour entrer dans l'unique pièce dont il se composait, monter quelques marches. Les fenêtres qui s'ouvraient sur chacun de ses quatre côtés se trouvaient placées assez haut pour que quelqu'un pût se dissimuler au-dessous d'elles. C'est ce que fit Denise.

Les baies ouvertes laissaient passer les voix. Elle distingua bien vite celle de Jean à laquelle se mêlait la voix féminine, voix harmonieuse mais à l'accent étranger.

— Eh bien ! avez-vous enfin écrit, dear ? demandait la femme qui était bien Mrs. Storey.

— Non... pas encore, répondait Jean d'un ton très bas. Ce sera si cruel.

Il y eut un éclat de rire :

— Vous êtes toujours un ridicule sentimental garçon français. Mon yacht

[Lire la suite page 22]

Maintenant  
c'est  
**Bouffant**



Une coiffure  
impeccable

**PRINCESS PAT**  
FILET DE  
CHEVEUX

conservez les coupons primes

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN**  
à vendre

Adressez-vous à

**ROMÉO AUGER**

CR. 9363

1250, rue Villeray, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps.  
Abonnez vos parents et amis aux  
3 grands magazines : *Le Samedi*,  
*La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

**RHUMES DE CERVEAU**

LA GRIPPE

Très vite soulagés  
avec ANTALGINE

Dégage le rhume  
Eclaircit la tête  
Abaisse la fièvre

112 En vente partout

**ANTALGINE**



# Wabasso présente le nouveau drap



# "Anniversaire" garanti pour 7 ans !



*Voici comment vous pouvez profiter  
de notre 50e anniversaire!*

- ✓ Wabasso fait sensation — elle garantit pour 7 ans tout drap "Anniversaire" pourvu qu'il soit employé dans des conditions normales.
- ✓ Les draps "Anniversaire" sont plus durables, plus fins et plus doux. D'un tissage de type 140, ils sont le fruit des 50 ans d'expérience et de spécialisation de Wabasso.
- ✓ Les merveilleux draps "Anniversaire" sont en vente dans les meilleurs magasins partout au Canada — vous pouvez en acheter dès aujourd'hui!

Voici le drap le plus sensationnel qui ait été produit depuis 50 ans! Chaque ménagère canadienne, d'un océan à l'autre, tiendra à célébrer le 50e anniversaire de Wabasso — commandez donc dès maintenant votre provision de draps "Anniversaire" — ils sont garantis pour 7 ans. En effet, la compagnie Wabasso remplacera tout drap "Anniversaire" qui, employé dans des conditions normales, aura été usé ou endommagé en moins de 7 ans (chaque paquet renferme un certificat de garantie à cet effet). Les draps "Anniversaire"

Wabasso sont les seuls à offrir une texture d'une douceur et d'une finesse qu'on n'avait jamais auparavant pu obtenir dans un tissage de type 140. Ils sont d'une blancheur éblouissante et ne contiennent aucune substance complémentaire.

Autres avantages importants: pour votre commodité, les draps "Anniversaire" sont emballés séparément; en outre, les dimensions spécifiées pour chaque drap "Anniversaire" sont les dimensions *réelles* après couture de l'ourlet!



Exigez la fameuse marque "Lapin blanc" de Wabasso . . . et n'oubliez pas qu'il y a un drap Wabasso à la portée du budget de chaque famille canadienne!

WABASSO "MUSLIN" — qualité économique. WABASSO "FAMILY" — qualité standard  
WABASSO "ANNIVERSARY" — qualité garantie supérieure  
WABASSO "HOSTESS PERCALE" — qualité peignée de luxe

**THE WABASSO COTTON COMPANY LIMITED**  
Trois-Rivières, P.Q.

Meubles danois modernes gracieusement prêtés  
par Kanter Erichsen Limited, Montréal.

## Les adolescentes en seront ravies!



Simplicity 1888



Simplicity 1876



Simplicity 1887

1876 — Robe de deux pièces avec capuchon. Tailles : 10 à 18. Métrage requis pour grandeur 16, corsage et capuchon : 2 $\frac{1}{2}$  v. en 35'' ou 36'', 2 v. en 44'' ou 45'', 1 $\frac{1}{2}$  v. en 52'' ou 54''. Jupe et doublure du capuchon : 2 $\frac{3}{8}$  v. en 35'' ou 36'', 2 v. en 44'' ou 45'', 1 $\frac{1}{4}$  v. en 52'' ou 54''. Prix : 35¢

1887 — Chemisier, jupe, ceinture et écharpe pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 12, chemisier : 1 $\frac{1}{2}$  v. en 35'' ou 36'', 1 $\frac{1}{2}$  v. en 44'' ou 45'', 1 v. en 52'' ou 54''. Jupe, écharpe et garniture du chemisier : 3 $\frac{3}{8}$  v. en 35'' ou 36'', 3 $\frac{1}{2}$  v. en 44'' ou 45'', 3 v. en 52'' ou 54''. Prix : 50¢

1888 — Chemisier, jupe et ceinture pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 13, jupe et chemisier : 4 $\frac{1}{2}$  v. en 35'' ou 36'', 4 $\frac{1}{4}$  v. en 41'', 42'', 44'' ou 45''. Col et garniture de la jupe : 3 $\frac{1}{2}$  v. en 35'', 36'' ou 39''. Prix : 50¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de La Revue Populaire, Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

→ [Suite de la page 19]

partira dans une semaine de Cannes. Serez-vous avec moi, cher hésitant ?

Denise ne put voir le sourire prometteur, le geste tendre qui accompagnèrent ces paroles. Elle entendit seulement Jean répondre.

— Ah! Gladys... vous savez bien que c'est mon désir le plus cher... mais...

— Oh! vous allez encore me parler de votre... comment dites-vous?... Denise... Pouvez-vous songer à elle quand je suis là, moi... et que vous me plaisez ?

— Gladys... Gladys... gémit le jeune homme, vous seule, et vous le savez bien, existez pour moi maintenant.

— Ah! dear... Dites cela mieux... Dites : « Gladys, je... »

Docilement la voix de Jean déclara : — Gladys, je vous aime...

Il ajouta : — Je n'aime que vous.

— Vous viendrez ?

Les voix s'étaient faites très basses, puis se turent.

Denise, dans sa détresse affreuse, se cramponnait aux rosiers grimpants, sans souci des épines qui meurtrissaient ses doigts. Était-ce Jean, son Jean qui la trahissait ainsi ? Mais elle voulait lutter... Elle ne laisserait pas cette étrangère lui prendre son amour...

Elle crut entendre, venant de l'intérieur du kiosque le bruit d'un baiser...

Brusquement, elle quitta son abri, revint vers l'entrée du pavillon. A ce moment même, Jean et la femme sortaient :

En voyant Denise devant lui, Jean eut un cri de stupeur :

— Toi ici... Denise... Comment ?...

— Jean, je viens te chercher... dit-elle résolument. Viens avec moi.

Sa voix était suppliante. Jean demeura immobile :

— Je... je ne peux pas... avoua-t-il.

D'un air moquer, Mrs. Storey arrêtée à quelques pas, suivait la scène.

Grande, blonde, d'un teint éblouissant, admirablement habillée d'une robe de crêpe rose pâle découvrant un cou pur qu'entourait un chatoyant collier de perles, elle était royalement belle.

La gentillesse parisienne de Denise avec son visage piquant mais sans vraie beauté, son petit tailleur de toile bleue, se trouvait complètement effacée par l'allure triomphante et l'élégance raffinée de la jeune Américaine.

Denise se sentit vaincue et tout son courage l'abandonna.

— C'est vous, Denise... l'épouse de M. Melville ? demandait, non sans insolence, Mrs. Storey.

— Oui, madame, son épouse, comme vous dites, sa femme qui l'aime. Je vous prie de rendre sa liberté à mon mari. Vous n'avez pas le droit...

Un sanglot la fit s'interrompre.

Mrs. Storey eut un éclat de rire :

— Oh! mais il est libre... libre de rester ou de s'en aller. Il serait pourtant dommage qu'il ne profitât pas de la croisière que je vais faire sur mon yacht à travers la Méditerranée. Pour un artiste, ce serait intéressant. N'est-ce pas, dear ?...

De sa démarche harmonieusement balancée elle s'éloigna après avoir jeté à la jeune femme un regard ironique. Elle semblait sûre de sa beauté, de sa victoire.

— Jean... dit encore Denise, comment peux-tu me faire tant de peine ? As-tu donc oublié notre amour, nos mois de bonheur ? Après quel mirage cours-tu ? Jean, mon Jean, reviens à toi...

Mais Jean, sans répondre, tenait la tête courbée.

— Je ne peux pas... finit-il par dire après un silence que coupaient seuls les sanglots de Denise.

— Jean... reprit-elle, réfléchis encore. Combien de jours durera l'intérêt

que semble te porter cette femme ? Elle est belle, c'est vrai, mais elle n'a pour toi qu'un caprice... Et moi, moi, je t'aime uniquement. Viens, Jean...

Il eut pour elle un regard déchirant, mais se retournant dans l'allée conduisant au château, Mrs. Storey appelait :

— Venez-vous, Jean ?

Alors, il eut un cri :

— Oui, oui, je viens. Denise, pardon... pardon... Adieu... Je ne peux pas.

D'un bond il rejoignait Mrs. Storey, sans entendre les sanglots désespérés de celle qu'il abandonnait.

#### IV

DEUX ans se sont écoulés depuis qu'une fantaisie de la séduisante Mrs. Gladys Storey a détruit le bonheur de Denise Melville.

C'était une femme dangereuse en vérité que la brillante Américaine. Déjà deux fois divorcée à vingt-cinq ans, en possession d'une énorme fortune faite par son père, dont elle était l'unique enfant, dans un trust d'exploitations industrielles, elle était d'un parfait égoïsme et n'admettait guère que quelqu'un ou quelque chose s'opposât à ses projets.

Ses aventures sentimentales ne se comptaient plus et ne durèrent jamais longtemps. Mais sa beauté, son élégance, son luxe, lui attiraient sans cesse de nouveaux admirateurs ainsi que les miroirs brillants attirent les alouettes.

Jean, jeune et beau garçon, au visage intelligent, lui avait plu et sans se soucier du mal qu'elle pouvait faire, elle avait résolu de s'en faire aimer... quelque temps.

Cela n'avait pas été difficile. Jean s'était vite laissé prendre à ses diverses séductions et devant l'intérêt qu'elle lui manifestait, il n'avait pas lutté contre son amour.

Cependant, son cœur n'était pas détaché de Denise et un immense remords l'emplissait à l'idée de la souffrance que la jeune femme devait ressentir de sa trahison.

Mais Jean Melville était un faible, un impulsif. L'attraction qu'exerçait sur lui la belle et richissime Mrs. Storey, son orgueil, flatté qu'elle l'eût distingué, avaient été les plus forts.

Il avait quitté la route droite et sûre ; il s'était engagé dans la voie dangereuse.

La croisière avait été un enchantement, il faut bien le dire. La vie à bord de ce yacht somptueux, les paysages magnifiques côtoyés : l'Italie et les rives dalmates, la Grèce et Constantinople, la mer Noire et le Liban, l'Égypte et l'Algérie, le Maroc et les côtes d'Espagne... et par-dessus tout, la présence de Gladys, si belle et si élégante, avaient émerveillé l'artiste.

Ils voyagèrent ainsi pendant près d'un an, séjournant plus ou moins longtemps ici ou là, suivant leur fantaisie. Puis ils rentrèrent à Cannes, s'installèrent à l'hôtel.

Le mois d'avril se terminait. Sans doute reviendraient-ils bientôt au château de Montjoye. Jean souhaitait reprendre ses travaux. Il attendait la décision de Mrs. Storey.

Un matin de début de mai, elle lui annonça tranquillement qu'elle avait résolu de se rendre en Amérique pour un temps indéterminé.

— Bon... dit-il, non sans un peu de regret. Quand partons-nous ?

Elle le regarda, surprise :

— Oh! dear... J'ai dit « Je pars ». Vous... vous allez retrouver Denise. Nous devons nous dire adieu gentiment.

Jean se sentit accablé de honte et de tristesse. Il était donc congédié com-

[Lire la suite page 26]

# Mon Courrier et Mes Meilleures Recettes

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE  
Chroniqueuse culinaire de LA REVUE POPULAIRE

MADAME R. BOUCHARD, de Montréal, écrit : « J'aime beaucoup les petits pains et les brioches, mais je ne les réussis pas toujours. Auriez-vous l'obligeance de me donner une bonne recette de petits pains à salade. »

Voici, chère madame, une recette de petits pains à salade. La température est de première importance dans la fabrication du pain. La pièce doit être assez chaude pour prévenir le refroidissement de la pâte au cours des différentes opérations. La température idéale varie de 75° à 85° F.

Aucun endroit spécial n'est requis ; évitez les courants d'air et les endroits surchauffés.

Les ingrédients doivent être utilisés à la température de la cuisine.

Voici comment on procède pour faire la pâte : faire dissoudre 1 c. à thé de sucre dans ½ tasse d'eau tiède ; verser en pluie la levure granulée (1 enveloppe) et laisser reposer durant 10 minutes.

Verser ½ tasse de lait dans une casserole, l'amener au point d'ébullition et laisser tiédir. Mélanger dans un bol le lait, la graisse fondue (2 c. à tb.), une cuillerée à table de sucre, 1½ c. à thé de sel et la levure gonflée ; bien mélanger.

Tamiser et mesurer la farine. Il est important de tamiser la farine avant de la mesurer, parce que la farine devient plus légère et plus uniforme. Pour mesurer la farine, remplir la tasse graduée avec une cuillère pour qu'il ne reste pas de vide. Ajouter au mélange liquide 1½ tasse de farine en battant bien la pâte jusqu'à ce qu'elle soit lisse, puis 1 oeuf battu. Ajouter une autre tasse et demie de farine et bien mélanger.

Renverser la pâte sur une planche enfarinée, pétrir jusqu'à ce que la pâte soit lisse et élastique. Placer la pâte dans un bol graissé pour la fermentation. Couvrir le bol avec un linge humide et une serviette sèche. Laisser lever au double du volume (environ 1½ heure), à la température de la pièce.

La fermentation terminée, renverser la pâte sur une planche légèrement enfarinée ; la façonner en petits pains allongés ; mettre sur une tôle graissée, couvrir d'un linge sec et laisser lever de nouveau durant 1 heure environ.

Cuire à 400° F. pour commencer, lorsque les pains sont légèrement dorés, les badigeonner avec le mélange d'un oeuf battu avec 1 c. à tb. de lait. Remettre au four, abaisser la chaleur à 350° F. pour continuer la cuisson durant 20 minutes environ.

Si vous suivez bien toutes ces indications, chère madame, le succès vous est assuré.

EMMA M., de Montréal, écrit et pose les questions suivantes : « Serait-il possible que les recettes paraissent dans une même page, de cette façon, il nous serait plus facile de les collectionner. »

« J'aimerais avoir une recette de canapé pour servir avec l'apéritif. Et aussi une recette de crème glacée faite avec du lait écrémé, car mon médecin m'interdit le gras dans mon alimentation. »

« J'ai reçu des moules historiés, j'aimerais m'en servir à l'occasion d'une petite réception, pourriez-vous me donner une recette appropriée. »

« J'aime beaucoup votre courrier et vos recettes, je compte que vous resterez longtemps avec nous. »

En réponse à votre première question, je communiquerai avec la direction de la Revue et soyez assurée, chère madame, que si la chose est possible, la direction se fera un plaisir d'accéder à votre demande.

Voici une recette de canapé : monter 2 blancs d'oeufs en neige ferme. Ajouter ½ c. à thé de poudre à pâte, ¼ de c. à thé de sel, ¼ de c. à thé de paprika. Incorporer ½ tasse de fromage râpé.

Déposer une cuillerée de ce mélange sur des biscuits soda ronds ou sur des Melba rondes. Griller au four jusqu'à obtention d'une belle couleur dorée. Servir ces canapés chauds.

Le médecin vous interdit le gras dans votre régime et vous aimeriez manger de la crème glacée, me dites-vous. Essayez cette recette et vous m'en donnerez des nouvelles.

## SORBET AU CITRON

- ½ tasse de sucre
- 2 c. à tb. de lait en poudre
- ½ tasse d'eau
- ½ c. à thé de gélatine
- 1 c. à tb. d'eau froide

Chauffer le mélange du sucre, lait et l'eau jusqu'à ce que le sucre soit fondu. Ajouter la gélatine gonflée et le jus d'un citron. Congeler. Au milieu de la congélation incorporer ¼ de tasse de lait en poudre battu au mousoir avec ¼ de tasse d'eau bien glacée additionnée de ½ c. à tb. de jus de citron. Batre jusqu'à consistance de crème fouettée. Continuer la congélation.

Voici une recette de crème prise pour utiliser vos moules historiés.

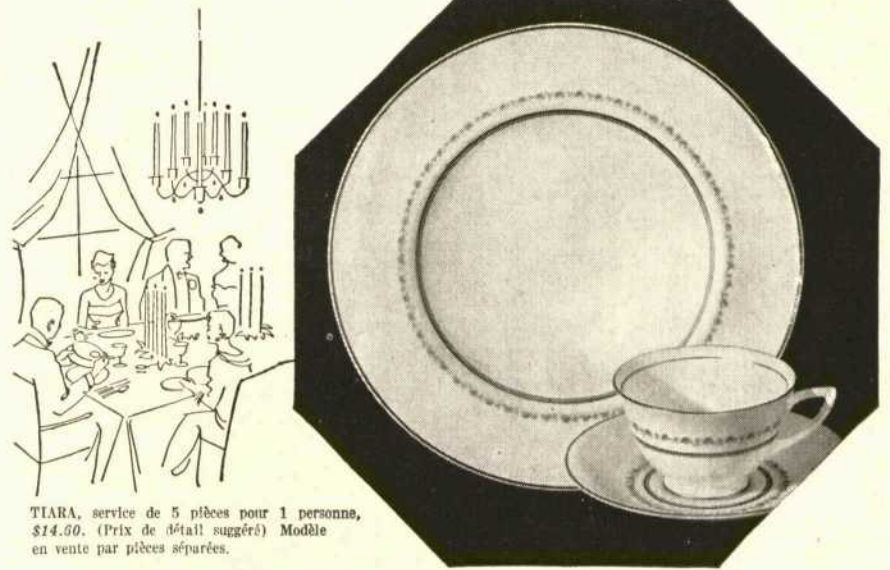
- 2 c. à tb. de gélatine
- ½ tasse d'eau froide
- 1 tasse de cubes d'ananas
- ½ de tasse de sucre

- 1 tasse de cubes d'ananas
- 6 cerises coupées en filets
- 6 noix de Grenoble hachées
- Jus d'un demi-citron
- 1 chopine de crème à fouetter

Gonfler la gélatine dans l'eau froide, et ajouter le jus d'ananas préalablement chauffé avec le sucre. Laisser prendre à demi. Ajouter les ananas en cubes, les cerises, les noix et le jus de citron. Incorporer lentement ce mélange à la crème fouettée, verser dans le moule passé à l'eau froide et laisser prendre fermement au froid. Démouler et décorer de crème fouettée ou non.

Merci, madame, de votre bon encouragement, et s'il n'en tient qu'à moi, je serai longtemps avec vous tellement j'éprouve de joie à vous aider.

MADAME SAINT-LOUIS, de Montréal demande la façon de s'y prendre pour saler le boeuf et les langues. Cette da-  
[ Lire la suite page 46 ]



TIARA, service de 5 pièces pour 1 personne, \$14.50. (Prix de détail suggéré) Modèle en vente par pièces séparées.

## De la vaisselle au cachet royal... Porcelaine Fine Anglaise Royal Doulton

Dans le monde entier, les maîtresses de maison distinguées aiment depuis longtemps la beauté et la perfection de Royal Doulton.

L'illustration représente le modèle classique Tiara... pour conférer à votre table une élégance raffinée. Porcelaine fine anglaise d'un blanc pur... joliment décorée en platine et gris tendre.

DELPHINE  
environ  
\$27.50



# Royal Doulton

En vente chez les bons Marchands de Vaisselle et dans les Grands Magasins, ou écrivez pour demander le nom du marchand le plus proche, à :

DOULTON & CO. LIMITED, DEPT. E, 51 WELLINGTON ST. W., TORONTO

## Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

### Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :  
Les jours de bureau sont :  
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
Case Postale, 1391, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.  
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

# DODGE presente pour 1957: une silhouette pimpante... un moteur plus puissant et

\* **Silhouette pimpante!** La Dodge 1957 est d'une nouvelle beauté tout simplement ravissante. Et quelle élégance dans la nouveauté des phares et feux de stationnement placés côte à côte! Ligne nouvelle et fuyante qui se termine sur des ailettes arrière élégamment relevées — et une grille d'une richesse impressionnante!

\* **Roulement tout à fait nouveau!** Dodge vous invite à faire l'expérience du roulement sensationnel *Torsion-Aire*, suspension vraiment extraordinaire à barres de torsion, en plus d'une voie plus large qui fait coller la voiture à la route, d'un centre de gravité abaissé, d'une direction plus aisée et de pneus "ultra-mous".

\* **Nouveau brio!** Les moteurs Hy-Fire V-8 Dodge sont les plus gros, les plus puissants, les plus efficaces jamais construits! Et Dodge offre encore la sûreté éprouvée du "Big Six"! Avec la transmission à boutons-poussoirs, c'est une équipe qui fait de la Dodge la voiture la plus souple sur la route.

\* **Freinage amélioré!** Les nouveaux freins à adhérence totale, donnent des arrêts plus rapides et plus sûrs, *sans secousses*, avec une pression *moindre!* Principe de freinage inédit qui donne un freinage *plus puissant* pour répondre à un moteur *plus puissant*. Les garnitures dureront des milliers de milles de plus.

VOUS ÊTES TOUJOURS À L'AVANT-GARDE DANS UNE VOITURE AU STYLE ÉLANCÉ

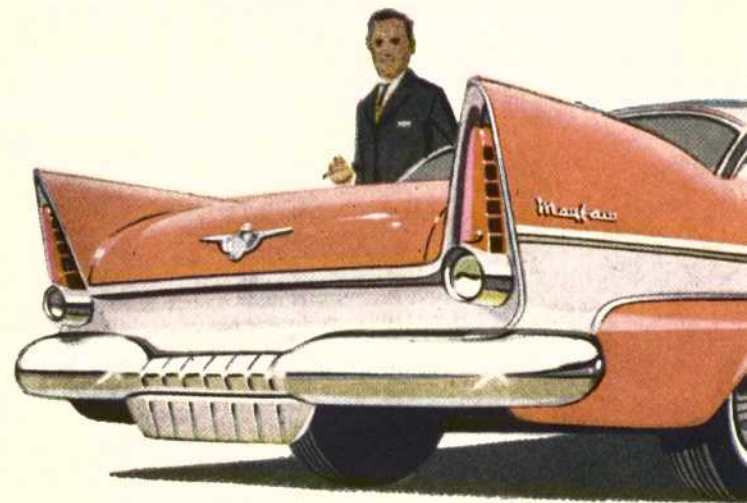


une voiture toute nouvelle,  
le roulement "stabilisé"...  
des freins sensationnels !

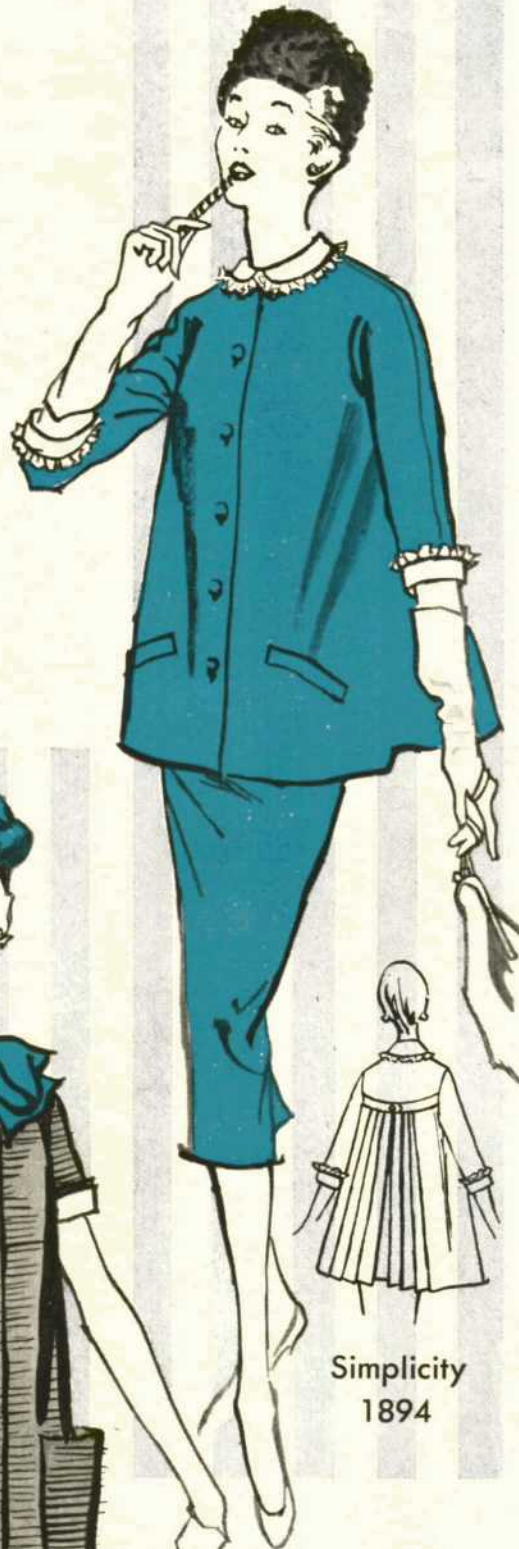
*TOUTE NOUVELLE EN 1957*

**DODGE**

Construites au Canada par Chrysler Corporation of Canada, Limited



## Porte ouverte à la CIGOGNE!



Simplicity  
1894



Simplicity  
1895

1894 — Costume de deux pièces avec col et manchettes amovibles. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 18: 5 $\frac{5}{8}$  v. en 35" ou 36", 4 $\frac{7}{8}$  en 41" ou 42", 4 $\frac{3}{8}$  en 44" ou 45", 3 $\frac{3}{8}$  en 54". Col et manchettes de dentelle:  $\frac{1}{2}$  v. en 35", 36" ou 39", 2 $\frac{1}{2}$  en  $\frac{1}{2}$ ". Prix: 50¢.

1895 — Robe avec col, manchettes et boucle amovibles. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 15: 4 $\frac{7}{8}$  v. en 35" ou 36", 3 $\frac{7}{8}$  en 44" ou 45". Garniture: 1 v. en 35" ou 36". Prix: 50¢.

[ Suite de la page 22 ]  
me un laquais... Son orgueil, toutefois, le soutint. Il se redressa :

— Ah! c'est bien. Je suppose que je dois rentrer à Paris aujourd'hui même. Adieu donc... Gladys.

— Adieu, gentil Jean français. Merci pour les peintures... Un souvenir... Bonne chance, dear...

Il ne répondit pas. Le soir même il quittait Cannes.

Le lendemain, dès son arrivée à Paris, il se rendit à son atelier qu'il avait conservé. Il comportait une chambre dans laquelle il décida de vivre.

Sans doute Denise occupait-elle toujours l'appartement qui leur avait été commun. Mais qu'importait, hélas... Il avait abandonné Denise, et Denise ne pardonnerait pas.

Dégrisé, humilié, infiniment malheureux, solitaire, il vécut des heures d'indicible torture. Un remords intense l'accablait. Il songeait à la douce vie d'autrefois, au bonheur saccagé, à la folie qui l'avait entraîné.

Il se demanda s'il pourrait se remettre au travail. Là seulement, pour lui, se trouvait le salut.

Il essaya de peindre. Peu à peu il s'absorba dans sa besogne, mais une idée fixe le hantait. Qu'avait fait Denise depuis son départ? Jusqu'à quel point le haïssait-elle? Et, s'il la rencontra un jour, pourrait-elle oublier?

Loin de l'influence de la trop belle Yankee, Jean redevenait lui-même, et tout l'amour qu'il avait, en dépit de sa trahison, conservé pour Denise, revenait emplir son cœur.

Et, plus les jours passaient, plus désespérément il souffrait.

V

**J**ULIEN, ne peux-tu rien me dire d'elle? répétait anxieusement Jean Melville à l'ami dont le ménage avait été lié avec le sien, et chez qui il était venu, et non sans quelque confusion, demander secours dans sa détresse.

Julien Préjean, un jeune sculpteur, depuis longtemps camarade de Jean, secoua tristement la tête.

— Rien... du moins quant au moment présent car Denise a quitté Paris sans nous dire quels étaient ses projets.

— Après notre... séparation... qu'a-t-elle fait?

— Elle a été d'abord désespérée, Jean... et si malheureuse! Comment as-tu pu agir ainsi, mon pauvre ami? Vous étiez heureux pourtant, Denise et toi... Quelle folie t'a entraîné?...

— Un coup de folie, en effet. J'ai été ébloui quand j'ai vu venir à moi... s'offrir à moi... cette femme admirable. Je ne suis qu'un homme, Julien... Comprends-moi...

— Je comprends... mal, car Denise était là, tendre, amoureuse...

— Parle-moi d'elle... Hélène et toi avez continué à la voir?

— Certes, mais pas autant que nous l'aurions voulu. Longtemps elle a refusé d'expliquer ton absence, puis un jour elle a tout avoué, ne pouvant supporter plus longtemps seule son chagrin.

— Ensuite, qu'a-t-elle fait?

— Courageusement, elle s'est remise à son oeuvre. Elle a même organisé un magasin comme vous aviez, ensemble, décidé de le faire. Elle y vendait ses étoffes. L'affaire marchait bien.

— Mais, alors... Elle y est... Tu en sais l'adresse...

— Non, elle n'y est pas. Une de ses collaboratrices, Marcelle Andral, tu la connais, en assume la direction. Denise n'y vient que rarement. Et depuis un mois elle a quitté Paris. Ma femme l'a appris ces jours-ci. Mlle Andral a ordre de ne pas révéler l'endroit où Denise se trouve.

— Mon Dieu... gémit Jean, j'ai tout perdu et je souffre... je souffre. Ah! retrouver Denise, obtenir son pardon...

— Ce sera difficile, ne put s'empêcher de dire Julien. Tu l'as si cruellement offensée. Il sentait sur lui le regard de son ami. Celui-ci, épris profondément de sa femme, la charmante Hélène Sander dont le talent de violoniste était connu, ne ressentait que peu d'indulgence pour Jean et plaignait surtout Denise, l'innocente victime de la folie de son ami.

— Julien... dit encore Jean en relevant le front qu'il tenait caché dans ses mains, par tout ce que tu as de plus sacré au monde, sois bon. Je te supplie de me dire où est le magasin dans lequel je pourrai trouver Marcelle Andral.

Le jeune sculpteur, hésita, mais sa pitié l'emporta :

— J'ai peut-être tort... dit-il; après tout tu arriverais bien à le découvrir un jour ou l'autre. L'adresse est 190, rue La Boétie.

— J'y vais, dit, résolument, Jean. Il est impossible que Marcelle refuse de parler. Je la supplierai tant... Et il faut que je retrouve Denise... que je tente auprès d'elle... Si elle me repousse...

Il eut un geste de découragement dont fut inquiet Julien :

— Jean... dit énergiquement celui-ci, tu as été un grand coupable, et ta souffrance est méritée, alors que celle de Denise lui fut cruellement imposée. C'est à elle que tu dois penser... Dieu sait si je souhaite que votre bonheur puisse renaître, mais tu dois, quoi qu'il arrive, savoir souffrir en homme. Tu comprends?... Tu me promets?...

Jean Melville ne répondit pas. Sa tête seule s'inclina en un mouvement résigné et consentant.

VI

**L**ORSQUE Denise s'était retrouvée seule dans le parc du château de Montjoye après que Jean se fut élané pour rejoindre Mrs. Gladys Storey, elle s'était sentie véritablement au faite de la douleur humaine.

Comment était-elle revenue à Paris, comment avait-elle retrouvé son logis? Elle eût été incapable de le dire tant elle avait agi dans un état d'effroyable cauchemar.

Longtemps elle avait vécu comme une automate, l'esprit hanté par le souvenir de la scène cruelle.

Mais elle était énergique. Elle avait fini par surmonter cet état morbide, était revenue à son art, à la lutte. Fébrilement elle avait travaillé, loué un magasin afin d'y vendre directement au public ses productions. Son activité intense l'obligeait à oublier sa peine.

Pourtant, à cette époque de l'année où revenaient les vacances, un nouvel accès de découragement l'avait saisie. Elle avait souhaité fuir Paris, aller retremper ses forces au grand air.

Marcelle Andral, sa collaboratrice, en qui elle avait toute confiance, pouvait parfaitement se passer d'elle.

Mais quand il avait fallu choisir l'endroit où elle irait prendre deux mois de repos, Denise avait eu une dernière faiblesse. Elle avait souhaité revoir les lieux témoins, deux ans auparavant, de son bonheur perdu. Elle avait souhaité revenir à Landeven, le bourg breton où Jean et elle avaient abrité leur amour...

— C'est impossible, monsieur Melville... répétait pour la dixième fois Marcelle Andral. J'ai juré à Madame Denise de ne révéler à personne son adresse.

— Pas même à moi? supplia Jean. Mlle Andral regarda son interlocuteur avec quelque stupeur :

— Surtout à vous... dit-elle doucement.

Jean eut un geste de désespoir :  
— Ayez pitié de moi, Marcelle. J'ai eu des torts immenses envers Denise :

elle a le droit de me haïr. Et pourtant, si elle savait à quel point je suis prêt à tout accepter d'elle pour obtenir qu'un jour elle oublie. Si seulement je pouvais la revoir... lui parler. Une fois, au moins, une fois... Marcelle, vous pouvez m'aider. Ne le refusez pas.

Marcelle Andral était perplexe. Elle avait promis certes, juré à Denise de conserver pour elle seule le secret de sa retraite, mais elle savait à quel point, sous son apparence indifférente, la jeune femme gardait de souffrance et de regrets. Qui sait si d'une entrevue entre les époux séparés ne résulterait pas un nouveau bonheur ?

Avait-elle le droit, de garder le silence :

— Marcelle... répétait encore Jean.

Elle se décida :

— Ecoutez, monsieur Melville... Je ne devrais peut-être pas... et pourtant... Je vais vous dire où se trouve Denise, mais jamais, vous ne lui avouerez, n'est-ce pas, que j'ai trahi ma parole. Après tout, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que vous ayez eu la même idée qu'elle... à ce que vous fussiez allé là-bas. Denise est à Landeven, dans cette auberge où vous aviez séjourné tous les deux.

— A Landeven... à Landeven... balbutia Jean. Elle n'a donc pas oublié le temps heureux ?

— Elle n'a rien oublié. Mais vous me jurez, n'est-ce pas?... reprenait Marcelle. N'allez pas directement la trouver... Que le hasard seul paraisse vous remettre en présence...

— Je vous promets... dit-il. La retrouver directement, comment l'oserais-je ? Soyez tranquille : j'agirai prudemment, je réfléchirai. Ah ! le Ciel fasse que Denise soit miséricordieuse. Merci, Marcelle, merci, merci.

Aller en Bretagne ? Certes, Jean n'hésitait pas, mais il trouvait impossible que ce fût à Landeven même, puisque Denise s'y trouvait. Il ne pouvait se placer brutalement en face d'elle, car, dans ce cas, quelle pourrait être la réaction de la jeune femme ?

Ne risquerait-il pas, par trop de hâte, de la perdre à jamais ?

Non, il fallait agir avec prudence. Il décida d'aller s'installer dans un autre village, proche de Landeven ; une fois là, il verrait venir les événements, tâcherait de provoquer une rencontre fortuite... de tenter sa chance et de plaider sa cause.

Il se renseigna, et résolut de prendre gîte à Plouar-Daël, sorte de vieille maison transformée en hôtellerie, dans ces mêmes Montagnes Noires mais sur le versant opposé à celui sur lequel se situait Landeven.

Par les sentiers de montagne, les deux endroits se trouvaient seulement à trois ou quatre kilomètres l'un de l'autre.

Quand il quitta son hôtel pour explorer les alentours, Melville eut son attention attirée par une construction en ruine qui dominait la crête du mont. Il l'observa avec attention.

— Mais, je ne me trompe pas... dit-il. C'est bien là la Tour Ruinée... dont on nous avait tant parlé. Le vieux manoir que hante un fantôme...

Un gamin passait auprès de lui :

— Comment s'appelle cette ruine ? demanda-t-il au gosse.

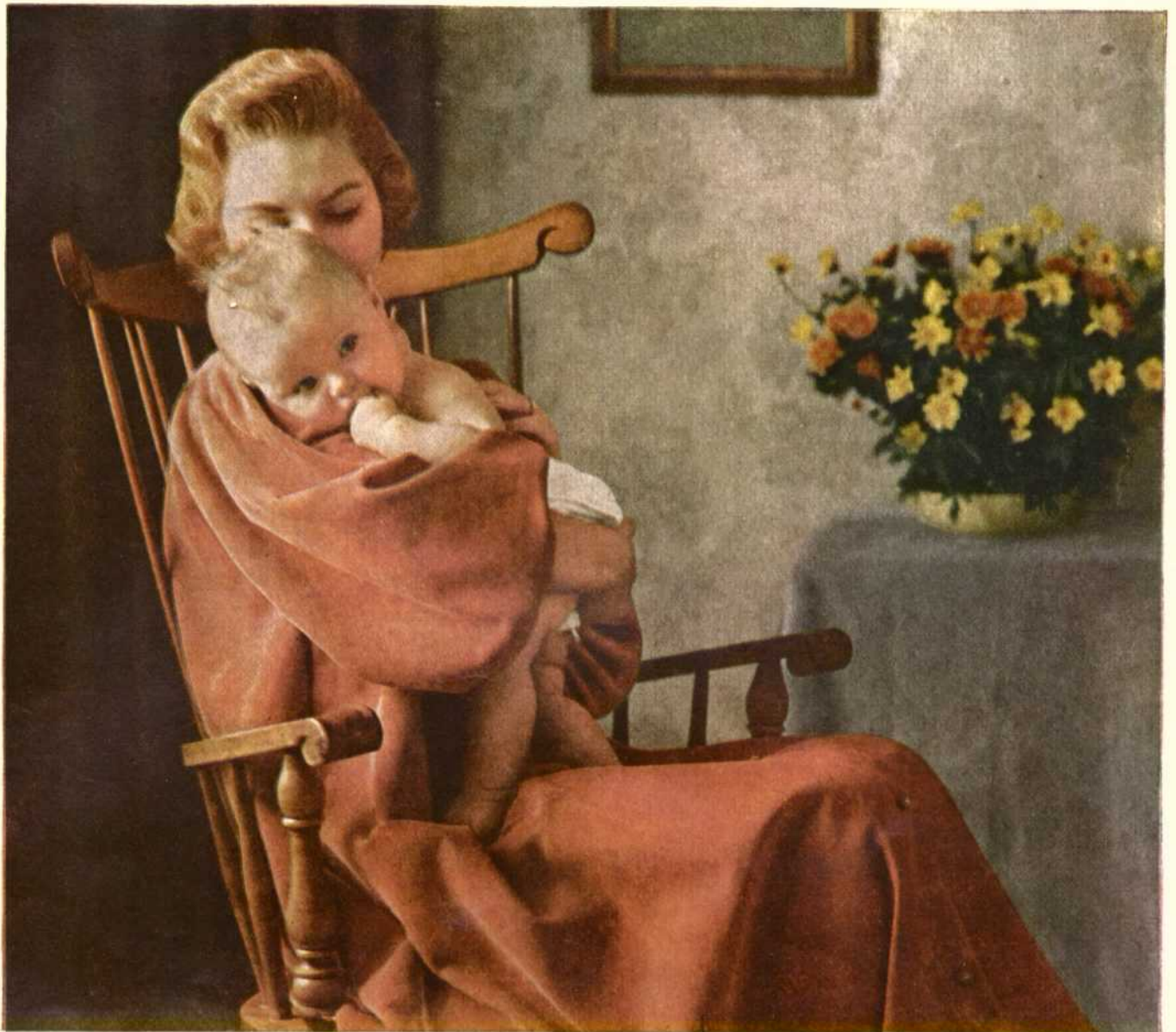
L'enfant prit un air effrayé et se sauva en courant :

— C'est la Tour Ruinée... cria-t-il cependant.

— La Tour Ruinée... Je ne me trompais pas.

Une nuée de souvenirs se levait en lui. Le fantôme de la Tour Ruinée... En avaient-ils souri, Denise et lui, autrefois, lorsque, ensemble, ils projetaient de douces promenades.

Peut-être, à cette même heure, Denise regardait-elle, comme lui, la ruine... Mais ils étaient maintenant loin l'un de l'autre, et la montagne, obstacle



## L'amour maternel grandit avec l'enfant

Peut-on mesurer l'amour d'une mère pour son enfant ? Il semble qu'il n'y ait rien de plus grand au monde. Et pourtant, cet amour grandit avec chaque jour qui passe, avec chaque nouvelle parole que le petit balbutie, avec chaque nouveau pas de ses petits pieds. Et comment exprimer cet amour maternel ? La maman le fait de bien des façons—en donnant à son enfant bonheur et sécurité, en protégeant sa précieuse santé.

Une provision variée de viandes en purée et de viandes Heinz pour enfants dans le garde-manger est un indice sûr que l'enfant sera robuste. Les purées et les viandes Heinz pour enfants fournissent des protéines de qualité supérieure et d'autres éléments nutritifs indispensables à la croissance des jeunes. Ces aliments sont préparés des meilleurs morceaux de viande, choisie avec soin et apprêtée pour en faciliter la digestion. De plus, ils portent l'étiquette Heinz—indice sûr que ces aliments sont de la plus haute qualité.



## VIANDES HEINZ POUR BÉBÉS

PLUS DE 100 VARIÉTÉS • VIANDES EN PURÉE ET VIANDES POUR ENFANTS • CÉRÉALES POUR BÉBÉS • PURÉES ET ALIMENTS POUR ENFANTS • BISCUITS POUR LA DENTITION

moins grand que leur dissentiment, les séparait.

### VII

**D**ENISE pensait maintenant qu'elle avait eu tort de venir à Landeven.

Les souvenirs d'autrefois — il y avait deux ans seulement et il lui semblaît qu'un siècle s'était écoulé depuis lors — surgissaient à chaque instant devant elle.

La silhouette de Jean, d'un Jean amoureux et tendre, se profilait sur le fond de montagne, la ramenant aux

plus beaux jours de leur commun bonheur.

Là, ils s'étaient installés ensemble, elle avec un livre, lui avec son matériel de peintre... Ici, ils avaient cueilli des aïnelles sauvages... Là encore, ils avaient fait un repas champêtre par une chaude soirée d'août.

Oui, elle avait eu tort. Elle n'était pas encore guérie et sa blessure, bien loin de se cicatiser, s'aggravait.

Elle voulut essayer de fatiguer son corps par de longues marches, de s'imposer un mouvement qui chasserait les images cruelles.

A l'hôtel dont, par bonheur, les propriétaires avaient changé, elle fuyait tous les hôtes dont aucun ne l'attirait. Et puis, il y avait deux ou trois jeunes couples dont l'entente, ingénument démonstrative, lui rappelait encore trop le passé.

Un jour elle entendit, pendant le dîner, des pensionnaires occupant la table voisine de la sienne, parler des lutins et des fées dont à la veillée on racontait, dans les chaumières, les exploits.

— Ah ! oui, les korrigans, les elfes, etc... dit l'un. Comment, à notre épo-



Le DUC DE KENT, 21 ans, est à la fois le plus élégant et le plus turbulent des princes de la famille royale. Il lançait dernièrement, à Londres, au mariage du marquis de Hertford avec la comtesse de Caramau-Chimay, le pantalon à carreaux, au lieu du pantalon rayé réglementaire, le seul qui soit indiqué avec la jaquette noire et le gilet gris perle. Les tailleurs de Saville Row en sont encore estomaqués. Avec lui, sa soeur, la princesse ALEXANDRA, jeune fille modèle.

## Elégance masculine

L'homme dont on admire la toilette soignée est celui dont la femme veille à l'entretien des vêtements et cela jusque dans les moindres détails. Voici comment on doit s'y prendre pour obtenir cet heureux résultat :

S'assurer qu'il ne porte pas le même complet plusieurs jours de suite. Un vêtement a besoin de rester accroché pour reprendre sa forme et se défroisser.

Les poches sont inspectées et vidées à intervalles réguliers, afin que rien de lourd n'y reste. C'est en même temps une occasion de voir à ce qu'elles ne soient pas percées.

La longueur de pantalon et des manches est très importante. Le pantalon doit venir tout juste sur le soulier ; les manches ne laisser voir qu'un demi-pouce de la manchette de chemise.

Veiller à ce qu'il achète des chemises dont la peinture du col et la longueur des manches sont bien à sa taille. Le genre de col peut varier selon qu'un homme a le cou long ou court. Mieux vaut habituer un mari à la variété dans le choix des chemises : blanches, de couleur, rayées, unies, etc.

Le choix des cravates demande un soin tout particulier. Il n'est pas rare de constater qu'une cravate qui plaît, quand on la voit à l'étalage, désappointe ensuite. Se rappeler avec quel complet elle doit être portée.

Renouveler la bande à l'intérieur des chapeaux, reprendre les chaussettes, les varier selon les saisons. Faire nettoyer et repasser complets et paletots. S'assurer que les souliers sont bien vernis, semelles et talons en bon état. Renouveler souvent les lacets. Avoir un soin tout particulier des gants qui sont si vite tachés et percés.

Ce sont tous ces détails qui, pris séparément, peuvent paraître insignifiants, mais contribuent au succès d'un mari, en lui donnant plus d'assurance et en l'aidant à créer une bonne impression sur ceux avec lesquels il traite des affaires.

FRANCINE.

que, peut-on parler sérieusement de cela ?

— Tu oublies les revenants et les fantômes. Il y en a un célèbre par ici...

— Le fantôme de La Tour Ruinée ?...

— C'est ça... Le fantôme de La Tour Ruinée. Je donnerais bien quelque chose pour le voir apparaître, celui-là.

— Mais il faut une nuit obscure. Ne sommes-nous pas en période de clair de lune, actuellement ?

— Pas encore... La semaine prochaine seulement. Et des nuages menacent...

— Alors, nous avons quelque chance...

Tous se mirent à rire bruyamment, tandis que des souvenirs s'évoquaient encore pour Denise.

— Le fantôme de La Tour Ruinée... Avions-nous ri aussi nous-mêmes... Et Jean voulait m'emmener voir la ruine. Au fait, si je la prenais pour but de ma promenade, demain ? Oui, c'est une idée... J'irai demain.

Elle connaissait la direction à prendre et la distance à parcourir. Elle n'eut besoin de rien demander à personne.

Le lendemain, le ciel était voilé de nuages légers, mais rien n'indiquait la pluie prochaine. Denise sortit après le déjeuner et, sans hâte, se dirigea vers le coin de montagne où s'amorçait la route conduisant à La Tour Ruinée.

Quand elle se décidait à marcher, elle le faisait sans fatigue. L'ascension de la vieille ruine dans laquelle existait un escalier intérieur, ne l'effrayait pas.

Elle arriva assez rapidement au pied du donjon. S'élevant fièrement dans le ciel, celui-ci parut plus haut qu'elle ne l'avait, de loin, imaginé. Un instant elle hésita à poursuivre son entreprise, mais la curiosité l'emporta. Elle avait tout le temps nécessaire ; elle monterait lentement.

Elle découvrit aisément l'escalier fait de marches inégales, de pierres rongées, cassées, entassées sans régularité, quelquefois surplombant le vide.

Elle gravit les premiers gradins, s'arrêta, repartit, lutta contre un peu de vertige lorsqu'elle vit, par endroits, le sol très bas au-dessous d'elle. Elle chancela, se raccrocha, reprit son assurance et, avec un petit soupir d'aise, arriva sur la plate-forme d'où un admirable panorama se déroula sous ses yeux.

— Oh !... fit-elle, que c'est beau... Vraiment cela valait la peine.

Appuyée au parapet, elle contempla l'horizon étendu, chercha à situer Landeven, qu'elle découvrit, blotti parmi les chênes.

Elle oubliait son lourd souci, sa grande peine, se sentait, dans l'air pur, le cœur un moment allégé.

Le jour baissait. Elle songea qu'il était temps de redescendre afin d'arriver à l'hôtel avant l'obscurité.

Comme elle s'arrachait à sa contemplation, elle entendit un bruit sourd qu'elle ne s'expliqua pas.

— Ah ! au fait... dit-elle, et le fantôme ? Pas de trace de lui, ma foi...

Elle eut un léger sourire et se dirigea vers l'escalier.

### VIII

Ce fut la nuit suivante que le fantôme de La Tour Ruinée se montra sur la tour...

L'obscurité totale était venue depuis une heure à peine, lorsqu'un garçon du voisinage passant, à distance respectueuse, sur le chemin que dominait la ruine, vit, au sommet du donjon, une flamme. Il distingua vaguement une silhouette.

En bon Breton crédule, terrifié, plus mort que vif, il se mit à courir.

— La fantôme... le fantôme... cria-t-il en heurtant à la porte de la première mesure rencontrée. Les habitants sortirent, purent apercevoir la Tour et à son sommet une flamme mouvante...

Effrayés, les paysans ayant constaté de leurs yeux la redoutable apparition, s'enfermèrent, et le garçon revint de toute la vitesse de ses jambes au village de Landeven pour conter à tous ce que lui, et les autres, avaient vu.

Une folle inquiétude envahit ces braves gens pour qui le fantôme de La Tour Ruinée ne pouvait qu'être l'annonciateur d'effroyables calamités.

Or ce matin qui suivit l'apparition du fantôme, Jean Melville prit la route de Landeven.

Il était depuis quatre jours dans son hostellerie solitaire, et, depuis quatre jours aussi, il ne cessait de réfléchir au moyen de rejoindre Denise, d'élaborer des plans pouvant, sans effrayer la jeune femme, amener entre eux, une entrevue.

Mais il était, en pareille matière, et cela se conçoit, peu imaginaire. En désespoir de cause et ne pouvant supporter plus longtemps d'attendre, il décida d'aller jusqu'au village, de guetter près de l'hôtel, et de faire porter par le premier gamin venu, une lettre à Denise.

Si elle refusait de la recevoir, il demeurerait là... attendrait qu'elle sortît... attendrait... attendrait...

Son cerveau enfiévré ne voyait plus d'autre solution.

Lorsqu'il atteignit le village, il ne put, malgré sa préoccupation intérieure, ne pas remarquer qu'une agitation insolite régnait parmi les gens de l'endroit. Ces gens qu'il avait connus si placides, si lents dans leurs gestes et leurs propos, se groupaient en de mystérieux conciliabules où leurs voix assourdies paraissaient se heurter, et sur les visages de beaucoup une expression hagarde se montrait.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

On le regarda avec étonnement :

— Mais, dit quelqu'un, vous ne savez donc pas ? Le fantôme de La Tour Ruinée a reparu cette nuit... Des flammes dansaient sur la plate-forme...

Impatient, Jean haussa les épaules :

— Le fantôme... la bonne histoire. Ces gens sont fous.

Il se dirigea vers l'hôtel. A peu de distance de son but, il s'arrêta. Il avait préparé une lettre : il la relut, la cacheta, appela un gamin :

— Veux-tu porter cela à l'hôtel, là, en face ? lui dit-il. Tu viendras me donner la réponse.

Le gamin à qui Jean remit une pièce d'argent, partit en courant.

Jean ne put résister au désir de le suivre. A quelques mètres de l'hôtel il s'arrêta de nouveau. Il était assez proche pour suivre les mouvements du garçon et de l'aubergiste à laquelle celui-ci s'adressait.

Il vit la femme prendre la lettre, gesticuler, venir sur le seuil et dire à très haute voix, sur un ton effrayé :

— Hé !... cette dame n'est plus là. Elle est partie hier.

Partie... Jean se sentit frémir... Aurait-il trop attendu ? Il s'avança vers la femme :

— Vous dites que cette dame est partie ?

— C'est-à-dire qu'elle est sortie après le déjeuner, et qu'elle n'est pas revenue le soir... Ses affaires sont encore dans sa chambre... Je ne comprends pas... Elle n'a rien dit... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !... Avec ce fantôme...

Encore ! Jean eut un geste impatient : — Laissez donc cette histoire de fantôme tranquille, dit-il assez rudement. Mais, pour cette dame, où pensez-vous qu'elle soit allée ?

— Eh ! comment le savoir ? Elle ne disait pas ce qu'elle faisait. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas revenue et ce n'est pas naturel... Joséphine — c'est ma servante — assure qu'il y a

quelques jours, elle lui a demandé la route de La Tour Ruinée. Pourvu qu'elle n'y soit pas allée hier... mon Dieu car alors...

La femme se mit à gémir.  
— Quelle est cette route ? demanda Jean. Vite, renseignez-moi...

L'aubergiste le regarda comme s'il eût été fou :

— La route... la route de La Tour Ruinée ? Mais, vous ne voudriez pas...

— Justement, si, je veux. Vite, vite... Vous ne voyez donc pas mon angoisse...

— Eh bien... Prenez...  
En tremblant, elle lui donna les indications nécessaires.

Jean partit à grands pas dans la direction indiquée. Son intention était de questionner les gens des chaumières qu'il rencontrerait sur son chemin, de savoir si l'un d'eux avait vu, la veille, Denise.

Partout, l'émotion provoquée par l'événement de la nuit troublait les mémoires. Cependant, à force de patience et d'insistance, il parvint à obtenir quelques renseignements. A n'en pas douter, Denise était passée par là.

Mais qu'avait-il pu lui arriver pour qu'elle ne fût pas revenue ? Lui ne pouvait mettre sur le compte d'un être mystérieux, comme l'eussent fait les simples paysans du pays, la disparition de la jeune femme, mais il redoutait un accident... une agression peut-être...

Il oubliait tout ce qui avait éloigné Denise de lui. Il oubliait leur séparation ; il ne songeait plus qu'à elle, qu'aux souffrances qu'elle endurerait sans doute. Il n'avait plus qu'un désir : lui venir en aide... la sauver...

Après... après... Il ne pensait plus à rien de ce qui avait été son immense désir et son seul espoir.

La sauver d'abord.

IX

LA TOUR RUINÉE était située dans un endroit particulièrement solitaire. Jean, lorsqu'il y arriva, n'avait pas, depuis plus d'une heure, rencontré un seul être vivant.

Il explora les abords de la ruine. Tout était calme, et si fantôme il y avait eu, aucune trace ne demeurait de lui. Aucune trace non plus de celle qu'il cherchait avec tant d'anxiété.

Surplombant le vide, très haut, il voyait le rebord de la plate-forme. En bas, parmi les ronces, il voyait aussi l'escalier.

Il pénétra dans les broussailles, sans craindre les piqûres désagréables, examinant autour de lui le sol et les rochers.

Soudain une stupeur l'immobilisa... Son regard venait de rencontrer un objet informe mais qui tranchait nettement sur les pierres.

Il se pencha, le saisit... Dans la main il tenait à présent un morceau de tissu à demi consumé, un morceau de tissu décoré par ce procédé de batik que pratiquait Denise.

Et le dessin qu'on pouvait encore reconnaître, noir, vert et blanc, était un de ceux que Jean lui-même avait, autrefois, composés.

— Denise est venue ici... balbutia-t-il. Denise est ici...

Mais ce tissu à demi brûlé, que signifiait-il ?

Jean eut un cri. Une révélation se faisait en lui :

— Les flammes au sommet de la tour... Le fantôme... Ciel ! Denise est là-haut... malade, blessée, sans doute... peut-être...

Il n'osa pas achever sa pensée... Il bondit vers l'escalier que découvriraient les ronces, monta...

Tout à coup il se trouva devant des pierres entassées. Entre l'endroit où il était arrivé et le sommet, qu'il apercevait, il n'y avait plus que le vide. Dans cette dernière partie, les pierres à demi disjointes s'étaient récemment éboulées et l'escalier n'existait plus.

— Denise... appela-t-il, Denise... Mais rien ne lui répondit.  
Fou d'angoisse, Jean redescendit. Il fallait chercher du secours et, coûte que coûte, parvenir au sommet de la tour.

Malgré l'incompréhension et la terreur des paysans, Jean put, en leur promettant une forte récompense, en ramener quelques-uns, mais atteindre le faite du donjon s'avéra difficile.

On parvint à grand-peine, à dresser une échelle sur la dernière partie subsistante de l'escalier. Mais elle était trop courte pour atteindre la plate-forme. Jean se désespérait...

On appuya l'échelle contre la paroi. Quelques mètres de vide restaient encore entre elle et l'endroit où il fallait arriver.

— Une corde... cria Jean. Une corde qu'il faudra accrocher là, à cette pierre en saillie... Je monterai...

Enfin, après plus d'une heure d'essais infructueux, la corde enroula la pierre. Jean tira... essaya la résistance. Aucun ébranlement ne se produisit. La pierre pouvait supporter son poids.

Lorsque d'un mouvement audacieux, il se fut hissé sur la plate-forme, une sorte d'éblouissement le prit.

Il se domina, jeta les yeux autour de lui... et il vit.

Près du parapet, une forme était étendue... Denise, Denise inerte, abandonnée.

Jean se précipita, s'agenouilla... Aucune trace de vie ne paraissait subsister en elle. D'une gourde dont il avait songé à se munir, Jean fit couler à travers les lèvres entrouvertes, quelques gouttes de cordial ; il n'y eut pas de réaction...

Une angoisse plus grande envahit le jeune homme.

— Mon Dieu... serait-elle... morte... Ne l'aurais-je retrouvée que pour la perdre à jamais ?

Il prit la jeune femme dans ses bras, revint à l'endroit où se trouvait accrochée la corde. Avec un autre lien il attacha autour du sien le corps inanimé dont la tête retomba sur son épaule, puis, son cher fardeau serré contre lui, saisit la corde que, de nouveau, les paysans tendaient.

Lorsqu'elle fut étendue sur son lit, à l'auberge de Landeven, les yeux de Denise, enfin, s'ouvrirent.

Elle vit, penché sur le sien, le visage anxieux de Jean. Un sourire vint à ses lèvres :

— Jean... dit-elle faiblement.  
Mais, aussitôt, elle perdit, de nouveau, connaissance.

X

DOCTEUR, la sauvez-vous ? demandait Jean au médecin qui depuis une semaine donnait ses soins à la malade.

Le docteur Laget, jeune praticien récemment installé dans le bourg, le regarda gravement :

— Je l'espère, monsieur, mais, cependant, je dois vous avouer que la situation demeure grave. La fièvre cérébrale déterminée par la nuit d'angoisse passée sur la plate-forme, l'affreuse impression de se sentir seule, abandonnée dans ce lieu où nul ne savait sa présence — car Mme Melville avait dû, au moment de redescendre, s'apercevoir que l'escalier s'était éboulé — cette fièvre ne cède pas.

Jean écoutait, en tremblant, le médecin.

— Ajoutez encore, reprenait celui-ci, que, malgré toute son incrédulité à l'égard des ridicules histoires qui troublent en ce pays trop de cervelles, l'esprit agité de Mme Melville a dû être envahi par une peur irraisonnée, une peur atroce... Qui de nous pourrait se

formidable!



... assure Georges Toupin, artiste bien connu de la scène, de la radio et de la télévision.



Vos amis et vos invités dégusteront avec un plaisir évident les cocktails glacés que vous leur préparerez avec les vermouths de Bright, type français ou italien. Ils sont faits de raisins sélectionnés et des mêmes plantes aromatiques qui entrent dans la composition des plus grands vermouths importés.

Les bons vins canadiens  
de **Bright**  
DEPUIS 1874

Pour recevoir un exemplaire gratuit de la brochure "Histoire du champagne Président", veuillez écrire à Bright's Wines, Lachine, P.Q.



Etes-vous déprimée ?  
Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES  
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,  
Mme CLAIRE LUCE,  
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.  
Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"  
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....  
Votre adresse.....  
Ville..... Prov.....

vant de n'en pas ressentir en de telles circonstances ? Toute une nuit... c'est long. Pourtant, la robuste constitution de cette jeune femme, triompha, je l'espère, de cette grave alerte. Mais elle aura ensuite besoin de ménagements...

Jean accablé, baissa la tête :

— Docteur, dit-il, je vous ai mis au courant des circonstances particulières dans lesquelles ma femme et moi nous nous trouvons. Comment m'accueillera-t-elle et me sera-t-il possible de me présenter devant elle ?

Le jeune médecin sourit :

— Elle vous a reconnu, m'avez-vous dit, dans le court instant de lucidité qu'elle eut avant de sombrer de nouveau dans l'inconscience ? Je crois qu'il lui sera facile d'admettre votre présence ici... et sans doute sa convalescence en sera-t-elle facilitée.

— Ah ! sauvez-la, sauvez-la... supplia Jean dont la voix s'étouffait sous les sanglots.

— Je ferai mon devoir... répondit simplement le docteur Laget.

Pendant deux semaines encore Jean vécut dans l'angoisse, car l'état de Denise ne s'améliorait pas.

Il eut le temps de faire de longs retours sur lui-même, de juger combien sa conduite avait été injuste et cruelle.

Il comprenait aussi combien avait été superficiel le sentiment fait de vanité, plus que d'amour, qui l'avait entraîné à suivre la trop belle Gladys, et combien ce sentiment ressemblait peu à la tendresse profonde ressentie pour Denise.

Mais Denise lui serait-elle conservée ? Et si elle vivait, ne le repousserait-elle pas avec horreur ?

Un jour, enfin, le docteur Laget, après sa visite quotidienne à la malade, vint à Jean :

— Soyez heureux... dit-il. Elle est sauvée. La fièvre est à peine sensible aujourd'hui, et la conscience revient.

— Une faiblesse fit chanceler Jean.

— Hé là... hé là... dit le jeune médecin en le saisissant par le bras, pas de blague, Un peu de cran, voyons.

— Pardon, docteur, pardon. J'ai eu tant de souci... Et vous me dites qu'elle vivra... Seulement... ne me chassera-t-elle pas ?

— A chaque jour suffit sa peine, mon ami... et je crois que, là aussi, vous pouvez espérer...

Avec une compréhension parfaite et une délicatesse infinie, le docteur Laget s'était fait le confident des deux époux.

Aussitôt que Denise avait été en état de l'entendre et de parler, il l'avait amenée à lui raconter les raisons de son séjour à Landeven et — elle était rendue plus expansive par sa faiblesse — à lui avouer en même temps que les épreuves passées le chagrin persistant de son abandon.

Elle avait dit aussi comment, se trouvant prisonnière de La Tour Ruinée, elle avait eu l'idée, la nuit venue, d'enflammer sa longue écharpe au moyen de ce briquet offert jadis par Jean et dont elle ne se séparait jamais.

Le docteur Laget avait bien compris que l'unique joie espérée par la jeune femme était le retour auprès d'elle, de l'infidèle, auquel elle ne refuserait pas son pardon.

— Mais au fait... s'écria-t-elle soudain après avoir de nouveau raconté sa nuit de terreur sur la plate-forme, comment suis-je revenue ici ? Qui donc m'a délivrée ?

Le docteur Laget la regarda alors gravement :

— Quelqu'un qui, passionnément, souhaitait vous retrouver... dit-il avec lenteur, quelqu'un qui, pour mieux

évoquer les souvenirs heureux, était venu lui-même près de... quelqu'un qui, ayant soupçonné le drame, a risqué sa vie pour parvenir jusqu'au faite de la tour... et vous sauver.

— Mon Dieu... murmura-t-elle, le cœur battant et une rougeur légère montant pour la première fois à son pâle visage. Mon Dieu... voudriez-vous dire... Mais alors, si c'est... lui... si c'est... Jean... pourquoi n'est-il pas ici ?

Déjà le médecin s'était levé. Il était allé vers la porte de la chambre, l'avait ouverte et, s'étant effacé, avant de partir lui-même, avait laissé entrer Jean.

Celui-ci s'avança dans la chambre...

— Denise... Denise... cria-t-il en se jetant à genoux devant le lit de la jeune femme, Denise... voudras-tu me pardonner ?

Une tendre expression, une douceur, s'exprimaient par les yeux de Denise. De sa main pendante, elle caressa affectueusement le front de celui qu'elle n'avait pu oublier.

— Mon Jean... murmura-t-elle. Tu m'as fait bien souffrir... mais, à présent, n'es-tu pas mon sauveur ?

— Oh ! Denise, Denise... voudras-tu accepter que nous soyons encore heureux ?

Elle attira sur sa poitrine la tête du coupable :

— Le bonheur... le bonheur... Nous ne le laisserons plus échapper... jamais, jamais... n'est-ce pas, mon Jean ?

Eperdument il la pressa dans ses bras.

## XI

ILS sont revenus à Paris. En Denise ne subsiste plus aucune trace de la terrible épreuve subie au sommet de La Tour Ruinée. Et si son cœur se souvient du long tourment enduré quand Jean s'était éloigné d'elle, elle n'en goûte que plus profondément et plus intensément, le bonheur retrouvé.

Ils ont repris l'un et l'autre le travail qu'ils aiment. Mais il est bien convenu — tacitement, car aucun d'eux ne veut faire d'allusion au passé — que quel qu'en puisse être le profit éventuel, Jean n'acceptera plus aucune offre qui l'obligerait à s'éloigner de sa femme.

Un jour, tandis qu'il lisait distraitemment son journal habituel, Jean Melville a vu dans la rubrique mondaine cette information :

« On annonce de New-York le mariage de Mrs. Gladys Storey, la fille du banquier universellement connu, avec le prince nigrélien, Chalva Radiafani. Nos souhaits de bonheur à la belle princesse dont c'est, on le sait, la troisième union ».

Devant les yeux de Jean s'est évoquée la silhouette sculpturale de la séductrice, aussi la cruelle ironie de ses yeux lorsque, de façon si blessante, elle lui avait signifié... qu'il eût à s'éloigner.

Denise s'approchait de lui, souriante... Denise au cœur tendre et fidèle qui, en dépit de l'injure subie, avait su conserver intact son amour.

Il jeta au loin le journal, saisit la main de la jeune femme, tendrement, pieusement, dans un geste de gratitude infinie, la porta à ses lèvres.

— Chérie... dit-il.

Car il sait que personne, désormais, ne pourra plus les désunir.

Ils sont heureux... Ils le seront toujours.

Mais au pays de Landeven, il n'est pas un habitant qui ne soit convaincu que certain soir du mois d'août, le fantôme de La Tour Ruinée est revenu hanter la ruine.

ANNE DES BAUX

# Le mystère des "Trois-Chênes"

[ Suite de la page 17 ]

les placer en excellents titres. Vous en retirerez près d'une livre par semaine...

Anne le laissa continuer, par politesse. Elle commençait à s'amuser de voir que ce brave notaire la connaissait si peu... Qu'allait-il donc lui proposer ? Vaguement, elle perçut les mots « dame de compagnie », « trois livres par semaine », « logée et nourrie » et la conclusion inévitable : « Tant de jeunes filles vivent fort bien avec moins que ce que vous aurez. »

Quand elle se leva, sa résolution était prise. Elle remercia le notaire en lui disant avec un sourire désarmant :

— De toute façon, je vois maintenant beaucoup plus clair et je prendrai bientôt une décision.

Robert Penworthy lui tendit une liasse d'annonces soigneusement découpées dans divers journaux. Déjà, il en avait expédié un bon nombre qui avaient passé directement de l'enveloppe à la corbeille à papier. Il conseilla à Anne :

— Vous devriez répondre à la plupart de celles-ci... Vous trouverez sans aucun doute quelque chose qui vous convienne.

Elle le quitta bientôt, en le rassurant sur son sort :

— Ne vous faites aucun souci, tout ira bien. Merci infiniment pour toute la peine que vous vous êtes donnée et pour la sympathie que vous me témoignez...

Dans sa voiture, elle jeta un coup d'œil aux papiers que le notaire lui avait remis et sourit en les lisant : On demandait « une jeune femme capable et de bonne éducation. présentant bien, pour s'occuper d'une lady infirme » quelque part dans le Nord ; on cherchait une personne avec des références de premier ordre, pour surveiller deux enfants... Une dame de la bonne société était désireuse d'entrer en relations avec une autre dame, pour lui confier la direction de son nouveau salon de thé...

En froissant les coupures entre ses mains, Anne haussa les épaules. Elle alluma une cigarette. En démarrant, elle murmura pourtant :

— Il est possible qu'un jour je sois obligée de m'intéresser à de telles offres... mais j'espère bien m'en sortir plus élégamment !

Si Robert Penworthy avait pu suivre sa jeune cliente, il eût éprouvé une série de chocs capables de l'amener à deux doigts de la tombe. Il aurait vu Anne arrêter son élégante voiture devant l'un des hôtels les plus sélects de Mayfair, puis y être accueillie avec la déférence due à la fille du généreux client qu'avait toujours été Mr. George Wayland. Le souvenir des pourboires munificents n'était pas près de s'effacer dans la mémoire du personnel, qui convergeait vers la nouvelle arrivante avec la rapidité du morceau de fer introduit dans le champ d'un puissant aimant.

Le Directeur du Westchester lui-même vint à la rencontre d'Anne et lui souhaita la bienvenue dans une élégante courbette... Et tout, comme par le passé, fut aisé et rapide... Un petit appartement... le lunch dans sa chambre... le portier qui rangeait la voiture... la femme de chambre stylée... Nul problème, pour cette cliente qui payait bien.

En regardant le maître d'hôtel dresser le couvert, Anne, amusée, se disait :

— Je voudrais bien voir changer la tête de tous ces gens, si je leur annonçais que je suis ruinée... Mais, comme je paierai ma note, ils resteront tous parfaits !

Après le lunch, installée au bureau

devant sa fenêtre, elle déchira successivement plusieurs feuilles du luxueux papier à en-tête, avant de se déclarer satisfaite de sa lettre :

« Mon cher Newton,

« Merci pour vos condoléances. Je suis désolée de n'avoir pas eu le temps et le courage d'y répondre plus tôt, mais vous comprendrez certainement ce que je ressens.

« Je séjournerai quelques jours au Westchester ; mon notaire exige ma présence pour toutes sortes de choses ennuyeuses.

« Si vous désirez m'inviter un jour pour le lunch, lancez-moi un coup de fil.

Très sincèrement vôtre,  
Anne Wayland. »

— Ça devrait aller, murmura-t-elle. Cette lettre ne donne certainement pas l'impression d'avoir été écrite par une personne en train de se noyer. Avec un petit rire, elle inséra la feuille dans une enveloppe, traça l'adresse : « Newton Abbey, Esq. The Daily Courier, Fleet Street » et sonna pour faire porter immédiatement la lettre à la poste. Puis, rêveuse, elle se demanda : « Cela va-t-il réussir ? »

Deux jours plus tard, à une table du Ritz, un petit homme élégamment vêtu parlait à Anne Wayland. Newton Abbey, magnat de la presse, propriétaire du Daily Courier, a, comme elle le lui suggérait, invité la jeune fille et il se met en frais pour lui plaire.

Cet important personnage, affligé à quarante ans d'une regrettable tendance à l'embonpoint, ressemble à un champignon : sa tête, manifestement est trop grosse pour son corps pourtant replet. Avec un cryptogramme, il a, d'ailleurs, une autre similitude : la rapidité de croissance... Abbey devint une puissance à Fleet Street avant même qu'on se fût bien rendu compte de son entrée dans le journalisme et il n'avait depuis lors cessé de pousser, écartant tout ce qui se trouvait autour de lui. Revenu d'Amérique avec la conviction que, pour gagner de l'argent, il faut au moins deux choses : Beaucoup de publicité, et beaucoup d'indifférence aux sentiments d'autrui, il avait acheté le Courier, qui courait rapidement à sa ruine, et lui avait insufflé une nouvelle vitalité.

Son équipe, très jeune, avait plus de cerveau que de cœur, plus de désir d'arriver que de délicatesse, et le chef lui dictait une conduite visant uniquement aux résultats :

« Des nouvelles sensationnelles, à l'emporte-pièce, mordantes, un peu croustillantes... voilà ce que désire le public, et qu'il ne trouve pas chez nos concurrents. Nous le lui donnerons, en entrefilets très concis, en phrases lapidaires, faciles à retenir, que les gens se raconteront et qui passeront de bouche en bouche : « J'ai lu dans le Courier que... » voilà ce que je veux entendre partout... Les longs articles indigestes sont morts, personne n'a plus le temps de lire trois colonnes... Il faut donner un peu de tout, un peu à tout le monde... Ceux qui se soucient de savoir si les marécages seront drainés liront la presse spécialisée, mais bien plus de gens se rueront dans les kiosques pour demander notre journal, s'ils savent y trouver les impressions de la dactylo acquittée du meurtre de son patron, qu'elle a tué en défendant son honneur, ou la manière détaillée dont une star en visite à Londres a dîné avec un duc... »

Cet homme au cerveau lucide, en ce moment, disait à Anne :

— Vous prendrez bien un cocktail. Lequel ? Savez-vous que vous êtes de

plus en plus jolie... Eh bien, j'espère que vous conservez White Westons et toutes les merveilles qu'elle contient!

Anne connaissait bien l'homme. Il l'avait demandée en mariage quelques mois plus tôt, et ses yeux montraient que ses sentiments, ou ses désirs, n'avaient pas changé. Mais il ignorait sa situation actuelle. Mieux valait la lui cacher. Elle répondit, d'un ton insouciant :

— Oh, qu'aurais-je fait d'une si grande demeure, pour moi toute seule.

Il répondit vivement :

— Mais vous pourriez m'épouser... Elle n'aurait pas été trop vaste pour nous deux! L'avez-vous déjà vendue?

Anne se mit à rire en disant d'un air détaché :

— C'est mon notaire qui s'occupe de cela... Vous pouvez lui faire une offre si vous voulez... Mais je ne crois pas que je vous accorderais ma main, même si vous étiez le maître de White Westons... Nous ne nous entendrions pas du tout, j'en suis convaincue. Enfin, pour l'instant, je loge au Westchester. Je prendrai probablement un appartement en ville et ne conserverai qu'un pied-à-terre à la campagne. Je ne sais pas trop à quoi je vais occuper mes journées, désormais... Je pense parfois que je devrais essayer de faire quelque chose d'intéressant. J'en ai assez de passer des heures oisives; j'oublierais sans doute plus aisément mon malheur si j'avais quelque occupation.

Elle appréciait l'humour de cette situation! Ce qu'elle disait était vrai, en un sens, mais Newton ne pouvait pas deviner combien il lui importait, en réalité, de trouver comment gagner de l'argent! Et il lui répondit d'un ton sarcastique :

— Eh bien, il ne manque pas de moyens de perdre son argent... Un commerce de mode, un salon de thé, une boutique de fleurs? Que choisissez-vous pour engloutir rapidement quelques milliers de livres?

Elle savoura son cocktail avec un délicieux frisson. Le moment approchait où il faudrait jouer sa dernière carte. Elle se fit railleuse pour dire à Newton :

— Je vous aurais cru plus perspicace... Je ne ferai rien de tout cela. Figurez-vous que, quand je joue, je n'aime pas perdre... même si j'en ai les moyens. Je veux me prouver qu'au contraire je suis capable de gagner de l'argent par mon travail... et je songe à un travail qui peut vous intéresser, Newton... Miseriez-vous sur moi?

Il la regarda avec un intérêt différent de celui qu'il lui avait jusqu'alors porté. C'était un regard d'homme d'affaires qu'il posa sur son invitée lorsqu'il l'interrogea :

— De quoi s'agit-il, précisément? Je miserai, comme vous dites, si vous avez de bonnes chances de gagner... c'est mon principe!

— Oh, c'est une idée, seulement... Je fréquente la bonne société, je suis reçue partout où vos reporters, par exemple, n'entreraient pas. Je me propose de mettre sur le papier tous les papotages, les potins, les bavardages et les scandales de Mayfair... Cela ne ferait-il pas, dans le *Courier* par exemple, un joli petit article? Si vous me payez cela ce que ça vaut, naturellement... je n'ai pas l'intention de travailler au rabais, mon vieux... Au fond, je ne suis pas obligée de vendre, si on ne me donne un bon prix...

Newton examina attentivement les yeux innocents, le calme visage. Anne bluffait et il s'en serait aperçu s'il avait pu sentir les battements impétueux de son cœur, mais l'apparence le trompa. Il déclara, après quelques secondes seulement de réflexion :

— Il faut d'abord prouver de quoi vous êtes capable... Il n'est pas donné à chacun d'écrire quelque chose d'intéressant, même si le sujet offre des possibilités. D'abord, quel serait votre

prix? Je sais fort bien ce que je puis payer et si vous avez les dents trop longues, il ne pourra être même question de poursuivre la discussion.

L'homme avait complètement changé en un instant. Newton Abbey discutant d'affaires était une créature très différente du Newton Abbey invitant une jeune fille de la société à déjeuner au Ritz. Anne refusa de s'adapter et garda son air insouciant :

— Oh, vous savez, les questions d'argent, pour moi! Je ne veux pas travailler pour rien, par principe... Je pense que vingt guinées par semaine, pour un article...

Il précisa aussitôt, sans la laisser achever :

— C'est impossible, surtout pour une débutante. Je me demande si vous y songez sérieusement... Enfin, je vous pardonne parce que vous êtes très étrangère aux questions financières. Jamais vous n'obtiendrez cela, d'aucun journal, même pour la signature d'Anne Wayland... Mais voici ce que je puis vous proposer : Écrivez-moi un article... cent lignes à peu près. Si vous avez du style, je vous en prendrai deux par semaine... disons pendant trois mois, et je vous donnerai cinq livres pour chacun. Je pourrai aussi vous confier des reportages et vous toucherez en plus vos frais de déplacement...

Trois mois plus tard, Anne s'était installée dans un petit appartement, que tout le monde trouvait « délicieusement original » et où elle vivait seule, économisant strictement chaque shilling. Elle avait naturellement conservé sa voiture, indispensable pour maintenir sa réputation de riche jeune fille, et ses amis avaient sans aucune peine accepté l'idée qu'elle écrivait pour son plaisir. Newton Abbey se déclarait satisfait des « Papotages d'Anne ». L'avenir ne s'annonçait pas trop sombre pour la jeune journaliste lorsqu'elle répondit à l'appel de son directeur et vint s'asseoir en face de lui :

— Eh bien, me voici à vos ordres, mon cher Newton. Qu'attendez-vous de moi? lui demanda-t-elle avec un délicieux sourire.

Il la regarda attentivement avant de déclarer brusquement :

— Que diriez-vous de faire vraiment partie de mon équipe de reporters, Anne? Je voudrais vous confier un travail intéressant.

— C'est je suppose votre manière de me dire que vous êtes satisfait de mes articles? Et c'est un honneur que vous me faites, en me proposant cette collaboration?

— Naturellement! Nous avons dès maintenant atteint le plus fort tirage de Londres et nous n'offrons pas une situation au premier venu.

— Alors, je crois que j'accepterai... mais dites-moi si, comme membre de votre équipe, j'aurai à vous appeler « Patron », « Newton » ou « vieille chose »?

— Ce n'est pas là l'essentiel... Allons déjeuner ensemble, je désire vous parler...

Dans la police montée canadienne, une phrase unique résume tout un programme : « Capturez votre homme ». Les moyens n'intéressent personne... Pour Newton Abbey, il en est de même. Il donne des ordres, il entend être obéi... et les reporters se débrouillent. Comment? Il ne s'en soucie pas. La conscience et les scrupules ne mènent pas bien loin au *Courier*. Le public est un animal insatiable, qu'il faut alimenter jour après jour. La façon dont on se procure sa nourriture est tout à fait secondaire. Si vous l'apportez à Newton Abbey, il vous paye bien. Si vous ne l'obtenez pas, il vous remplace par un autre



(Modèle no 4568)

## CHÂLE EN JERSEY GARNI DE FRANGE

Châle original et différent pour les journées et soirées fraîches. Il est fait de chaud et doux jersey et taillé en forme de croissant. Il est bordé d'une frange de fine laine noire nouée artistiquement. Paris en raffole dans le moment parce qu'ils sont fascinants, simple et peu coûteux et habillent délicieusement.

- Fournitures :**
- 1 vg. de jersey de laine de 54" de largeur.
  - 3 ou 4 onces de laine à 2 brins de teinte contrastante ou assortie (Voir coupe).
  - 1 crochet no 9.
  - Fil à coudre Coats Chain Super Sheen de couleur assortie.
- Patron :**
- Faire le patron d'après le schéma, 1 carré = 1 pouce.
  - Les points solides indiquent le pli du tissu.
  - La flèche indique le grain du tissu.
  - Le patron de la frange est indiqué par un schéma.
- Coupe :**
- Tailler 1 morceau pour chaque patron.
  - Couper la laine en longueurs de 12½". Pour un seul rang de noeuds, 3 onces de laine sont requises.
  - Couper la laine en longueurs de 15" pour réaliser la frange complètement, 4 onces de laine sont requises.
- Exécution :**
- CHALE —
1. Finir le bord rond intérieur par un étroit ourlet.
  2. Rouler le bord coupé extérieur et faufiler.
- FRANGE —
3. Placer 5 longueurs de laine également et plier en deux.
  4. Passer le crochet à travers le tissu de l'envers au bord faufilé et tirer la boucle de laine à travers; passer les bouts de la laine à travers la boucle et tirer solidement. Répéter à tous les ¼ de pouce tout le tour du châle. Enlever le fil à faufiler. (La frange tressée suffit à former le bord sans autre couture).
  5. La frange peut être formée d'un seul rang de noeuds ou complétée comme illustré au schéma.



### Une Vive Démangeaison ... Me Rendait Fou!

Dès le premier usage, la Prescription D.D.D., liquide adoucissant et rafraîchissant, soulage les démangeaisons causées par l'eczéma, les boutons, les dartres et autres affections de la peau. Pas grasseuse, ne tache pas. Bouteille d'essai de 39c doit satisfaire, ou l'argent sera remis. Ne souffrez pas! Demandez la **PRESCRIPTION D.D.D.** à votre pharmacien.

reporter. C'est simple, efficace et rapide.

Anne apprit très vite tout cela. Elle l'accepta, avec répugnance, mais en se disant, comme on le fait si souvent : « Si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre ». Cinq livres de plus chaque semaine n'étaient pas à dédaigner... Elle se procura une machine à écrire et apprit, toute seule, à taper elle-même ses textes, avec deux doigts...

« Je suis tout à fait dans la ligne du *Courier*, se disait-elle en pianotant sur son clavier... Le résultat n'est pas mauvais... qui s'occupera de savoir combien de doigts ont servi à l'obtenir ? »

Un jour, Newton la convoqua et lui demanda :

— Avez-vous jamais entendu parler de Selwyn Manners ?

— Oh ! naturellement ! C'est un romancier célèbre... j'ai lu quelques-uns de ses livres... ils sont très bons. Mais je ne l'ai jamais rencontré personnellement et je ne sais rien de sa vie.

— Eh bien, c'est précisément le cas d'à peu près tout le monde aujourd'hui... Depuis des années, Selwyn Manners vit dans une retraite complète. Tous les journaux de Londres et les trois quarts de ceux de province lui ont lancé aux chausses leurs meilleurs limiers mais pas un seul n'a pu obtenir une interview. Il refuse de les recevoir. Le *Courier*, c'est évident, se doit de réussir là où les autres échouent... et c'est sur vous, précisément, que je compte pour cela. Etes-vous prête à tenter votre chance ?

— Je suis prête. Que savons-nous au juste sur Manners, et que faut-il essayer de découvrir ?

Newton prit une feuille de papier et, la consultant de temps en temps, expliqua :

— Manners a quarante ans. Il fit des études à Charterhouse et à Oxford et remporta une masse de prix, en classe et sur les terrains de sport. A trente ans, il épousa une jeune fille, nommée Dinah Bathurst, dont l'origine est assez obscure, mais qui était aussi belle qu'Hélène de Grèce ou Cléopâtre. Après un long voyage de nocce sur le Continent, ils rentrèrent à Londres et habitèrent une fort belle maison, où ils vécurent sur un grand pied. Un jour, à la manière insidieuse dont se propagent de tels bruits, l'annonce d'un divorce se répandit. Cela ne fut pas le cas pourtant, mais Mrs Manners avait réellement disparu. Personne ne sachant où elle était allée, on commença à clabauder. Cela fit bientôt une telle rumeur que le Chef de la police se crut obligé de convoquer l'écrivain... On allait jusqu'à prétendre que Manners avait fait disparaître sa femme...

— Eh bien, murmura Anne, voilà un homme dangereux ! Je comprends qu'il n'aime pas laisser les journalistes fouiller dans ses armoires !

— Oh, ils n'y auraient découvert aucun cadavre, sans doute. La police se déclara entièrement satisfaite des explications qu'elle obtint. Mrs Manners était en voyage sur le Continent, tout simplement. Les commérages s'apaisèrent, sans jamais cesser tout à fait. Manners lui-même finit par disparaître... Mais ses romans ne cessèrent jamais de sortir régulièrement et, vous le savez, de se vendre fort bien. Les éditeurs ignorent l'adresse de l'écrivain, ou bien ils se refusent, par ordre évidemment, de la communiquer à qui que ce soit. Ils se chargent pourtant de faire parvenir à Manners, par une voie détournée, les communications qui leur sont expédiées. Il répond parfois, mais ne donne aucun renseignement qui puisse permettre de le dépister.

Anne interrompit son patron :

— Et vous allez me charger de découvrir où il se cache ?

— Evidemment pas... nous avons d'autres moyens de l'apprendre. En fait, nous savons très bien qu'il s'est réfugié dans un petit village du Sussex. Il a acheté une petite maison « Les Trois-Chênes ». Il l'a fait entourer d'un haut mur hérissé de tessons de bouteilles. La porte est constamment verrouillée. Il habite en compagnie d'une vieille femme de charge qui doit compter des carpes parmi ses ancêtres, et de deux terrifiants bergers allemands qui montrent les crocs à qui les approche à moins de vingt pas. Aucun commerçant ne peut dépasser la muraille... Manners n'a aucun ami dans le village, en dehors du pasteur avec lequel il entretient des rapports cordiaux. Qui se permet de lui adresser la parole reçoit une réponse brutale, à moins qu'il ne tourne simplement le dos sans paraître prendre garde à l'importun. Il n'a pas d'auto, pas de téléphone, et pourtant, s'il ne gagne pas au moins cinq mille livres par an, c'est que je ne connais rien aux affaires...

« Si j'ajoute à cela qu'il est fort bien de sa personne, et qu'il ne tient qu'à lui de connaître d'impressionnants succès mondains, vous conviendrez que cette retraite est incompréhensible. Je puis vous montrer une photo récente de l'homme. C'est un trophée... Un de mes reporter l'a tirée, caché dans un fourré. Il n'a eu que le temps de se sauver sur sa moto... encore n'a-t-il pu le faire sans laisser un bon morceau de son pantalon entre les dents d'un des chiens !

Anne regarda longuement l'épreuve, puis déclara :

— C'est un bel homme, en effet. Il appartient au type des êtres sérieux et vraiment forts, qui, par principe, détestent les femmes, et qui tombent follement amoureux à la première occasion. Je me demande s'il a renvoyé la sienne parce qu'il en avait assez, ou si c'est elle qui l'a quitté parce qu'elle était lasse de lui...

« Mais j'aurai le temps de songer à tout cela. Que deviendra mon billet pendant mon absence ?

— J'annoncerai que vous êtes en voyage et vous le reprendrez à votre retour. Naturellement, vous toucherez vos honoraires, vos frais de déplacement et, si vous me rapportez le secret de Manners, vous aurez en supplément un joli chèque. Partez dès demain pour Barden Minor, et débrouillez-vous. Je ne veux pas savoir comment vous vous y prendrez... Le résultat, c'est tout ce qui intéresse Newton Abbey, vous avez eu l'occasion de le constater !

— Je suis certaine de réussir... Vous pouvez rédiger votre chèque dès maintenant... Je connaîtrai la raison de cette singulière retraite, me fallût-il même emporter la décision à la pointe de l'épée !

### III — Anne franchit la porte interdite.

DANS un long grincement de freins, l'autobus s'arrêta au pied de la petite colline. La jeune fille qui descendit reçut des mains du conducteur une valise très usagée et quelque chose qui ressemblait à un chevallet de peintre. C'était une fort jolie jeune fille, élancée, vêtue d'un costume de sport, qui commença à gravir la pente pour s'arrêter, après quelques minutes, devant l'enseigne du Moon Inn. S'approchant du porche orné de chèvrefeuille, elle souleva le loquet et entra :

— Pouvez-vous me loger, pour une ou deux semaines ? Je suis seule et je viens passer mes vacances dans ce village. Je préférerais une chambre avec un petit salon privé. D'ailleurs, je res-

terai peu à l'intérieur si le temps est beau... Je prendrai le petit déjeuner et le dîner, et je vous demanderai de me préparer un casse-croûte pour l'emporter avec moi dans mes excursions.

La vieille dame pouvait offrir tout cela, et en plus, quelques renseignements bienvenus, sans qu'il fût nécessaire de les demander... Anne en apprit aisément, au milieu de bien d'autres choses sans importance, que la toiture à demi-enfouie sous les arbres de la forêt était le refuge de Mr. Manners « le célèbre auteur, dont les livres se vendent dans le monde entier, et qui doit être fort riche, bien qu'il vive d'une façon si modeste. »

De sa fenêtre, Anne put donc, dès que l'hôtesse l'eut laissée seule, examiner soigneusement à la jumelle, non seulement le toit qui apparaissait au-dessus de la cime des arbres, mais aussi, grâce à une trouée dans le bois, les fenêtres du premier étage... C'était peu, mais cela lui permit de se faire déjà une idée des lieux. Elle se dit aussitôt : « Il me faudra découvrir un endroit, près de la maison, où m'embusquer avec mon chevallet... et je pense que, bientôt, s'ouvrira pour moi le château de Barbe-Bleue... Je suis certaine que la sinistre porte s'entre-bâillera un jour prochain sur le secret de Mr Manners. »

Quand elle s'engagea sous le couvert, Anne n'avait point dessein de peindre ; elle voulait reconnaître les alentours de la mystérieuse maison. Elle s'en approcha jusqu'à une centaine de mètres, choisit un fourré assez épais, s'étendit à plat ventre sur la fougère et braqua ses jumelles sur le cottage. Elle discernait tous les détails de la toiture, mais le haut mur hérissé de tessons lui cachait la plus grande partie de la façade... A peine put-elle, en se dressant sur la pointe des pieds, revoir le haut des fenêtres qu'elle apercevait entièrement de l'auberge.

— La maison est habitée, c'est certain, mais elle doit être par un ermite... Je me demande s'il sort quelquefois... De ce côté, j'ai vu tout ce qui peut l'être ; peut-être l'autre face me donnera-t-elle quelques renseignements ».

Les cheveux au vent, elle passa rapidement devant l'entrée en fredonnant gaiement. Il était aisé de se rendre compte que Selwyn Manners n'encourageait ni les curieux ni les visiteurs : la porte fermait quasi-hermétiquement et même la sonnette, haut perchée, suggérait qu'on ferait mieux de passer sans la remarquer.

— Mais j'entrerai là-dedans avant longtemps, en dépit des serrures et des murailles, ou je ne m'appellerai plus Anne Wayland, se promit-elle, en poursuivant son périple, qui lui fit faire le tour de la clôture sans lui montrer la moindre brèche. Elle revint à son point de départ et se résigna à rentrer à l'auberge en marchant à travers les fourrés. Et, tout à coup, son pied se prit dans une racine ; elle trébucha et s'abattit avec un cri de douleur. Sa cheville la faisait violemment souffrir, et en même temps, elle éprouvait une irrésistible envie de rire car, lorsqu'elle examinait, en dressant son plan de campagne, les diverses possibilités de s'introduire dans la place assiégee en éveillant la pitié des défenseurs, l'idée lui était précisément venue de se donner une entorse sur le passage de l'écrivain et de lui demander du secours ! Etait-ce une punition, ou un appui de la Providence qui l'immobilisait ainsi à proximité du cottage ?

Car elle était réellement immobilisée. Elle réussit péniblement à se relever, mais elle s'aperçut qu'elle ne pouvait poser le pied par terre sans éveiller

Nombreuses chroniques nouvelles  
dans

## LE SAMEDI

- Nouvelles de la radio et de la TV, par Francine Montpetit.
- Les bonnes histoires d'Orville Légraré.
- Votre caractère par l'écriture.
- Votre destin par les astres.

Deux romans par semaine



Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

## PILULES PERSANES

\$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour \$4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persanes  
8258 rue DROLET  
Montréal



d'atroces douleurs... Il n'était pas question de marcher... non, pas même jusqu'à la porte strictement close. Allait-elle devoir passer la nuit dans la forêt? Déjà les ombres descendaient, amenant le froid. Depuis qu'elle était entrée dans ce bois, elle n'avait ni aperçu ni entendu rien qui signalât une présence humaine; il était peu vraisemblable que quelqu'un dût passer sur le sentier, à portée d'un appel.

Une cigarette après l'autre fut grillée, pendant que le crépuscule continuait à estomper les formes des arbres. Au-dessus des cimes, les tuiles accrochèrent les derniers rayons, puis s'assombrirent; sous le couvert, ce fut presque la nuit.

Et soudain, un bref aboi, le bruit de branches froissées, une forme qui s'immobilisa, qu'une autre forme toute semblable rejoignit. Deux superbes bêtes, des bergers allemands, bien fermes sur leurs pattes et le cou tendu, ont pris l'arrêt devant la femme allongée sur le sol.

Anne tendit la main; sa voix se fit engageante et amicale et elle appela doucement les chiens, qui dressèrent les oreilles, mais n'avancèrent plus d'un seul pas et continuèrent à fixer sur elle leurs yeux vigilants.

Soudain, dans le fourré, une voix sèche s'éleva :

— Jim! Jasper! Ici, tout de suite!

Les bêtes bondirent. Anne, à son tour cria :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, venir ici? Je me suis foulé la cheville et je ne puis me déplacer!

Il n'y eut aucune réponse, et une minute passa avant qu'elle vit se dresser devant elle un homme, qui la regardait d'un oeil méfiant et hostile.

Calmement, presque insolemment, elle lui rendit son regard. Selwyn Manners l'examinait sous toutes les coutures et, sans se troubler le moins du monde, Anne détaillait sa silhouette aux larges épaules, son visage fortement bronzé et ses cheveux frisés. C'était un bel homme, mais toute sa personne exprimait, au lieu de la compassion que peut espérer une jeune fille blessée, une évidente contrariété. Au bout de plusieurs minutes, il se décida à demander :

— Que vous est-il arrivé? Avez-vous réellement besoin d'aide?

Quand on est jeune et jolie, accoutumée à soulever l'admiration des hommes, on n'imagine même pas une semblable attitude. Anne sentit la colère gronder en son coeur à cette question absurde, formulée d'un ton si rude; sa voix se fit froide et presque méprisante :

— Je suis extrêmement peinée de vous avoir importuné, mais je me suis foulé la cheville. C'est la seule raison pour laquelle je demeure allongée sur la bruyère en attendant du secours. Peut-être pourriez-vous accepter de vous rendre à cette maison toute proche et de téléphoner au village qu'on envoie une voiture pour me ramener. Je ne désire pas passer une nuit dans ce bois.

L'homme resta complètement insensible à l'ironie de ces paroles. Il répondit, de la même voix dure :

— Je regrette. Cette maison ne possède pas le téléphone.

La jeune fille faillit s'étouffer de rage. Elle réussit à se dominer pour dire :

— Alors, je vous remercie, ne vous dérangez donc pas... Je n'ai plus qu'à attendre le passage d'une personne plus compatissante et mieux éduquée que vous!

Elle détourna la tête et alluma une cigarette, d'une main que la colère faisait trembler. Il ne bougea pas, continuant à la détailler. Enfin, il demanda encore :

— Habitez-vous au village, ou êtes-vous simplement de passage?

— Je me demande ce que cela peut bien vous faire? Est-il nécessaire de connaître l'histoire d'un blessé avant de lui porter secours? Je ne vous aurais pas adressé la parole si j'avais su que vous êtes un rustre.

Sans broncher à ce qualificatif, il continua :

— Vous dites vous être foulé la cheville? Puis-je voir ce qu'il en est? J'habite la maison voisine. Si vous ne pouvez marcher, je vous y transporterai et j'enverrai chercher une voiture.

Elle éprouva un frisson de joie, mais ne crut pas pouvoir accepter sans autre cette offre inespérée. Elle répéta, sans bienveillance dans le ton :

— Ce n'est vraiment pas la peine, je ne voudrais pas vous déranger... Quelqu'un finira bien par passer... j'espère que ce sera assez tôt pour que je n'aie pas eu le temps de geler complètement.

Elle l'entendit s'approcher, elle se rendit compte qu'il regardait sa cheville, manifestement enflée, mais elle ne se retourna pas. Alors, il se baissa en lui disant :

— Il est évident que vous ne pouvez marcher... je vais vous porter jusque chez moi, — et il la souleva sans aucun effort. Elle protesta :

— C'est absurde... vous ne pouvez pas me porter sur une telle distance... donnez-moi simplement le bras.

Il avançait sans hâte, suivi des deux chiens. Son visage restait fermé, mais il ne paraissait plus hostile. Quand il atteignit la porte, l'écrivain soutint la jeune fille d'un seul bras, tandis qu'il fouillait sa poche pour trouver la clé. Elle lui dit :

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Anne Travers. Je séjourne pour quelques semaines à Moon Inn. Je me promène dans la campagne et je peins.

Elle se sentait délicieusement émue... Elle venait d'obtenir, par le seul effet du hasard, une chose que sa ruse n'aurait sans doute pu lui procurer avant longtemps. Elle n'avait pas honte de jouer un tour à cet homme, en tentant de percer un secret si jalousement gardé, mais elle se rendait compte qu'il lui faudrait agir avec circonspection.

— Quand il me dira son nom, devrais-je avoir l'air de savoir qui est Selwyn Manners, ou vaudra-t-il mieux n'en jamais avoir même entendu parler? se demanda-t-elle lorsqu'il referma soigneusement derrière eux la lourde porte condamnant le charmant jardin qu'embaissait l'odeur des roses et des iris.

— Me voici dans la place! Ouvrons l'oeil et les oreilles! se dit-elle, si heureuse qu'elle en oublia sa cheville meurtrie.

Selwyn l'avait transportée dans une vaste pièce dont les larges fenêtres ouvraient sur la pelouse, et déposée avec délicatesse sur un confortable divan.

— Enlevez votre soulier et votre bas, je vais vous faire un pansement.

Anne regarda les doigts fins et agiles qui tâtaient avec douceur la cheville meurtrie. Il annonça bientôt :

— Ce n'est qu'une simple entorse, heureusement, mais il faudra quand même plusieurs jours pour que vous puissiez marcher. Je vais envoyer ma servante au village; elle vous ramènera une voiture. Reposez-vous en attendant.

Il lui tendit une boîte de cigarettes en disant :

— Je vous laisse un instant. Je vais vous préparer du thé.

Dans sa joie d'avoir si aisément obtenu l'entrée du château interdit, Anne oubliait sa douleur. Elle examina la chambre avec curiosité. C'était une

Aspirin Format pour Enfants

**SOULAGE VITE**

les malaises dus aux

**RHUMES**

—DIMINUE AUSSI

**LA FIÈVRE!**



**Et les jeunes aiment sa saveur de bonbon!**

Gardez de l'ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, à portée de la main, pour en avoir chaque fois que votre enfant en a besoin. Il a si bon goût que les enfants le mastiquent avec plaisir ou le laissent dissoudre sur la langue... le boivent dissous dans de l'eau... ou le mélangent aux aliments.

Vous trouverez ces comprimés merveilleusement commodes à employer, parce que chacun équivaut à la moitié d'un comprimé d'ASPIRIN format ordinaire. Cela vous évite de casser un comprimé en deux pour donner la dose habituellement prescrite pour un enfant.

Achetez donc un flacon d'ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, aujourd'hui. 24 comprimés, seulement 29¢.



Aromatisé—Format pour Enfants

**ASPIRIN** un produit

Marque déposée



belle pièce au plafond bas formé de poutres de chêne apparentes et dont les parois disparaissaient sous les rayonnages garnis de livres. Près de la fenêtre, sur une massive table de chêne, trônait une machine à écrire; deux vastes fauteuils encadraient la cheminée surmontée d'un râtelier de pipes et quelques jolies eaux-fortes ornaient les murs. C'était une chambre essentiellement masculine, scrupuleusement propre. Les meubles, de bonne qualité, semblaient vieux et usés. Le calme d'un monastère y régnait, égayé par le chant d'un oiseau attardé.

Quand ils eurent pris le thé, un silence s'établit entre eux. Il sortit sa blague à tabac en demandant :

— Ma pipe vous gêne-t-elle?

Quand il l'eut bourrée, il fuma assez longtemps sans rien dire et Anne, consciente qu'il importait de ne pas le mettre en défiance par des questions précipitées, se contraignit à n'avancer qu'avec circonspection. Peut-être consentirait-il à lui donner quelque explication de sa rudesse lors de leur rencontre, et cela amènerait probablement la conversation sur les motifs de son horreur des étrangers.

Il se décida tout à coup à parler :

— Vous m'avez dit votre nom, Miss Travers, et je ne me suis pas présenté. Je suis Selwyn Manners. J'écris des romans. Peut-être avez-vous entendu parler de moi, et dans ce cas on ne vous en aura, sans doute, pas dit beaucoup de bien.

Anne permit à ses sourcils de se soulever un peu, mais sa voix tintint juste la note d'intérêt poli de quelqu'un qui ne se sent pas le moins du monde tenu de s'évanouir à l'idée de reposer sur le divan d'un homme célèbre.

— J'ai entendu parler de vos oeuvres, naturellement, mais je ne sais rien de

vous ni de votre vie. Je me souviens très bien du « Chemin de la Liberté ». C'est horriblement triste et la fin m'a fait pleurer. Est-ce une histoire vraie?

— A peu près. Sauf le suicide final. Ma conclusion originale a été modifiée, à la demande des éditeurs. Je n'aime pas ceux qui abandonnent la lutte. Le suicide est presque toujours une lâcheté, car il est plus aisé de demander grâce que de tenir jusqu'au bout.

En l'écoutant, Anne avait l'impression que, peu à peu, bribe par bribe, les éléments du puzzle lui tombaient dans les mains; restait la tâche, combien ardue, de les assembler!

Il continua :

— Vous avez déjà pu remarquer que, par certains côtés, je suis un sauvage. C'est que, durant les premières années de ma retraite, les curieux, et surtout les journalistes, m'ont rendu la vie insupportable par de continuelles incursions dans ce qui ne les regarde nullement. Il leur faut chaque jour leur pitance de sensations, tandis que je hais cette ingérence dans mes affaires privées. J'ai dû me barricader, et n'ai réussi qu'à grand-peine à les empêcher d'étaler dans toutes les feuilles d'Angleterre et d'ailleurs des choses que j'ai le droit de garder pour moi.

Anne sentit qu'il allait lui donner au moins l'ébauche d'une explication; il s'efforçait sans doute de ne pas dévoiler le fond de sa pensée, mais quelque chose d'intéressant lui serait confiée. Elle se garda bien de poser une question et attendit qu'il reprît :

— Eh bien, c'est ce que les journalistes, et beaucoup de mes confrères, ne peuvent même pas imaginer: J'ai horreur de la publicité, sous toutes ses formes. Mes livres plaisent au public, et il est assez intéressé par eux pour en acheter de nombreux exemplaires. J'en suis fort aise. Mais il doit les aimer

pour ce qu'ils lui apportent, et non parce qu'on lui donnera toutes sortes de détails sur la façon dont je vis ; cela ne regarde que moi et n'ajoute ou ne retranche rien à mon oeuvre. La presse, au contraire, tient à parler de ma vie privée et, parce que je refuse de recevoir les reporters, elle tente de les faire pénétrer chez moi sous les déguisements les plus ingénieux : plombiers, installateurs, commis-voyageurs...

Anne joua alors son atout en lançant, avec un sourire amusé :

— Cette fois, j'ai compris pourquoi vous m'avez... accueillie avec tant de circonspection... Vous m'avez prise pour un journaliste qui simulait un accident pour pénétrer dans votre maison. Eh bien, je dois vous pardonner, je pense, si réellement vous êtes en butte à de semblables persécutions, de vous montrer plutôt méfiant.

Il répondit, avec un air contrit :

— Je ne m'explique pas comment j'ai pu me tromper à votre sujet, mais je l'avoue, j'ai d'abord eu cette idée. Naturellement, je suis maintenant tout à fait rassuré... Vous seriez incapable de me duper avec tant de perfidie.

Anne garda le silence, honteuse à présent. Pourtant, la curiosité persistait en elle. Cet homme lui faisait confiance, il lui témoignait de la sympathie, alors qu'elle se préparait à espionner sa vie, puis à étaler son secret — si jalousement gardé, — sous les yeux de millions de curieux. « Je pense que si j'étais vraiment une honnête fille, je lui avouerais tout et que je m'en irais... Mais alors, je perdrais ma situation. Eh bien, tant pis pour lui... il faut que je gagne ma vie, après tout ! »

Le bruit d'une voiture leur parvint à travers la porte fermée.

— Voici l'auto, dit-elle. Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi.

— Alors, ma rudesse est pardonnée ?

— Oui, bien sûr... vous avez tout effacé par la manière dont vous vous êtes comporté ensuite, répondit-elle en riant.

— Alors, permettez-moi de vous porter jusqu'à l'auto !

Il la prit délicatement dans ses bras et l'installa confortablement. Elle lui tendit la main :

— Au revoir, peut-être... Merci pour vos soins.

Durant le trajet, Anne se tourmenta beaucoup. Elle avait réussi, pensait-elle, le plus difficile de la tâche entreprise : Faire la connaissance de Selwyn Manners, et gagné son amitié. Mais elle n'était pas satisfaite d'elle-même : « J'ai l'impression de chiper des sous dans la sébile d'un aveugle », se répétait-elle. Maudit soit Newton Abbey et maudit soit le *Courier*. Maudite soit mon infortune, qui m'oblige à faire un tel métier !

Selwyn Manners passa une soirée assez troublée. Depuis des années, il écartait systématiquement de sa vie quasi cloîtrée toutes les femmes qui auraient pu troubler son travail. Et, il le sentait à présent, cette jeune fille aux yeux trop doux risquait bien d'interrompre le cours paisible de son existence. Il se rendait bien compte que le départ d'Anne Travers avait soudain fait apparaître sa solitude. Même la pièce familière à ses travaux d'anchorete cessait d'être le refuge apaisant contre les tentations du monde... Tandis qu'il s'efforçait de s'intéresser à sa lecture, ses pensées s'envolaient vers ces heures très douces passées auprès d'Anne Travers, et il ne se dissimulait pas que, s'il y avait la moindre chance d'en revivre de pareilles, il n'hésiterait pas à la saisir.

— « J'en tomberai probablement amoureux, si je la revois ; ce n'est pas

raisonnable. Y a-t-il la moindre raison pour qu'elle m'aime ? Rien dans ma personne et dans la manière dont je vis en reclus ne peut attirer une jeune fille si séduisante et si vivante... et j'ai presque vingt ans de plus qu'elle ! Et cependant...

Et cependant, Anne avait manifesté un évident intérêt pour sa personne et sa vie. Et parce qu'il ne pouvait se douter du mobile qui la faisait agir, il pensa que, peut-être, une chance lui restait. Il murmura :

— Dieu soit loué d'avoir inventé la politesse ! Elle m'autorise à prendre des nouvelles de la blessée... elle m'en fait même un devoir, et cette visite ne pourra être mal interprétée, fût-ce de la part d'un ours de mon espèce !

Le recteur de Barden Minor, assis dans sa bibliothèque, classait ses papillons. C'était un entomologiste enthousiaste, qu'on rencontrait dans les bois et les prairies avec son filet et sa boîte. Après les émotions de la chasse, il jouissait de la satisfaction sereine du classement de ses proies. Il lui arrivait, après une battue particulièrement fructueuse, de se lever le lendemain à cinq heures pour empaler ses victimes et les étiqueter de noms latins. Il lui arrivait aussi, — mais assez rarement — de saupoudrer de sucre les arbustes de son jardin pour s'assurer de faciles victoires...

Pour le reste, ce petit homme trapu dont le corps accusait cinquante ans, mais qui n'en avait pas vingt pour le coeur, dirigeait sagement sa petite communauté. Il était extrêmement populaire surtout chez les enfants, à qui il permettait expressément de jouer au cricket sur les pelouses, le dimanche après-midi et qui, en échange, honoraient assez souvent Dieu dans Sa maison.

La servante annonça :

— Mr Manners désire vous voir, Monsieur le Pasteur...

La façon dont les deux hommes se serrèrent la main montrait bien qu'ils étaient amis.

— Je n'ai plus que quelques spécimens à classer, et ce ne sont pas les plus rares... vous ne me dérangez donc pas. Comment vont vos affaires ?

— Pas mal, Dieu merci... et la fin de la route est en vue !

— Tant mieux, Selwyn... nous en serons tous heureux avec vous ! Ce sera le début d'une nouvelle vie, quand vous serez au bout de vos tracasseries... Quel poids de moins sur vos épaules !

L'écrivain soupira :

— Je ne vous contredis pas ! J'en ai assez, aussi, de cette existence de bête traquée, à qui on ne consent pas à laisser la paix... Depuis hier, je pense que la solitude ne peut convenir indéfiniment à un homme... et cette idée m'est venue sous la forme d'une adorable jeune fille, que j'ai rencontrée dans de bien étranges circonstances.

Quand il eut entendu le récit de l'écrivain, le Recteur murmura :

— Il faut qu'elle soit fort jolie, pour vous avoir fait une telle impression... Et, naturellement, vous ne songez qu'à la revoir ?

Assez sèchement, Selwyn répondit :

— Ce n'est pas cela du tout... Mais comme elle est blessée, je me sens tenu de prendre de ses nouvelles... vous savez que les femmes ne m'intéressent plus beaucoup maintenant... J'ai tiré un trop mauvais numéro à la loterie pour mon premier essai... Mais cela ne m'oblige pas à être malpoli toute ma vie envers un sexe qui compte tant d'êtres charmants... et cette jeune fille est incontestablement honnête et bien élevée... Je me suis montré d'abord assez rude avec elle... je voudrais ne pas lui laisser une trop mauvaise impression de moi...

— A mon avis, elle ne reviendra pas si vous ne lui facilitez les choses... et même dans ce cas, j'ignore tout à fait si elle tiendra à vous revoir... Vous n'avez donc rien de mieux à faire qu'aller la trouver à son auberge... et à vous conduire comme un gentleman au lieu de vous présenter comme un vieil ermite grognon... A force de voir dans quiconque vous approche un émissaire de Fleet Street, vous devenez méchant et acariâtre... Venez donc vous promener dans le jardin et je vous cueillerai un bouquet de roses pour cette jeune personne... que vous irez voir tout à l'heure, je n'en ai jamais douté, mon cher.

Etendue sur une chaise-longue dans le petit hall de l'auberge, Anne aurait voulu pouvoir clamer à tous les échos qu'elle en avait assez de la vie... Elle avait fermement espéré que Selwyn viendrait prendre de ses nouvelles et il n'avait pas donné signe de vie... Était-ce en vain qu'elle s'était introduite dans le château de Barbe-Bleue, et que celui-ci semblait s'être laissé séduire ? L'ogre l'avait bientôt reconduite à la porte... et Anne était furieuse : Pour la première fois de sa vie, un homme la traitait cavalièrement, et cet échec semblait devoir mettre fin à sa carrière au *Courier*...

« J'ai fait une belle culbute, je me suis donné une entorse, j'ai déployé toute ma diplomatie et toute mon astuce... et je ne suis arrivée à rien. Il faudra demander à Newton de confier cette tâche à quelqu'un d'autre. Ce sera sans doute inutile... Je ne crois pas que Manners ait réellement un secret... C'est un ours, simplement, et sans doute un avaré, voilà tout... Il ne me reste qu'à l'oublier.

Elle reprit son livre, mais l'image de l'écrivain continuait à danser sur les feuilles. Elle alluma une cigarette et tenta de se raisonner : « Allons, Anne, ma chère, regarde les choses en face... Tu te désolais parce que tu désirais sa visite et qu'il ne vient pas... C'est ta vanité qui est blessée, c'est tout...

Mais ses réflexions furent brusquement interrompues. L'aubergiste s'avancait en annonçant :

— Mr Manners désire vous voir... Il porte le plus joli bouquet de roses que j'aie vu depuis longtemps.

Anne sourit au visiteur et l'accueillit avec cordialité :

— Que c'est gentil d'être venu. Quelles jolies fleurs !

— Si le compliment s'adresse au bouquet, je le transmettrai au Recteur. C'est lui qui m'a chargé de vous les remettre. Il vous plaira sûrement. Mais comment va votre cheville ?

— Beaucoup mieux. Le docteur l'a examinée et votre pansement a eu son entière approbation. Il m'interdit d'utiliser mon pied durant un ou deux jours encore... C'est assez ennuyeux, juste pendant mes vacances... J'espérais peindre dans ces admirables forêts...

— Eh bien, il est un endroit qui mérite tout particulièrement d'être vu... Il faut continuer le chemin qui passe devant ma maison pendant un demi-mille et prendre à gauche un raidillon jusqu'au petit pont sur le torrent... Mais je vous montrerai la route, sans quoi vous pourriez bien vous égarer !

— Oh ! je vous en prie... je ne voudrais pas vous déranger !

Il répondit avec un triste sourire : — Vous-même n'y réussiriez pas... Personne n'a le droit de me détourner de ma tâche. Je travaille chaque jour de neuf heures à cinq heures. Ensuite, je m'accorde une promenade dans les bois.

Anne laissa voir sa surprise : — Vous écrivez à heures fixes, et vous ne vous reposez jamais ? J'imaginerais qu'un homme célèbre et qui ga-

gne tant d'argent devait prendre beaucoup de loisirs et de vacances, et voyager par le monde au moins la moitié de l'année ! Et je croyais qu'il attendait, pour écrire, d'être visité par l'inspiration !

L'écrivain eut un rire désabusé :

— Je sais que bien des gens se font des romanciers la même idée que vous... Pour moi, ma vie est différente. Je dois produire beaucoup et je tiens à la qualité de mes oeuvres ; le seul moyen que j'aie trouvé de concilier ces deux exigences, c'est de travailler énormément, jour après jour et de longues heures chaque jour... et il est clair que je ne puis ni voyager, ni me laisser déranger par quiconque... C'est pour cela, je crois, qu'on m'accuse d'avoir un caractère difficile.

Anne saisit avidement cette occasion. Elle oublia ses scrupules et s'appêta à tirer parti de cette demi-confiance :

— Mais, si j'osais, je crois que je vous dirais : Vous avez réellement un caractère difficile... Vous refusez d'avoir des amis, et vous vous privez de sincérité parce que seuls des amis sincères peuvent nous montrer ce que nous sommes en vérité. Qu'on apprécie ou non leur franchise, elle nous rend un irremplaçable service.

Il la regarda, très intéressé, puis demanda :

— Ainsi, parce que je me refuse à laisser qui que ce soit pénétrer dans ma vie intime, je me prive de franchise et je deviens incapable de savoir comment j'apparais à autrui ?

— Mais oui... songez à la manière dont vous vivez ; il est aussi facile de pénétrer chez vous que dans la chambre des bijoux de la Tour de Londres ! Quand j'ai raconté à l'aubergiste que je suis entrée dans votre maison, elle m'a regardée d'un air sceptique, puis a levé les bras au ciel en s'écriant : « Je parie que vous êtes la seule femme qui ait jamais mis les pieds aux Trois-Chênes. Je suis aussi curieuse de savoir comme elle est faite que de visiter le Palais de Buckingham ! »

— Et, naturellement, vous vous êtes empressée de lui décrire mon intérieur !

Elle lui répondit avec un ton de défi :

— Et, vous pouvez m'en croire, je ne lui ai pas dit un mot de ce que j'ai vu chez vous. Je suis sûre qu'il n'y a rien à cacher dans votre demeure, mais puisque vous tenez tant à n'y laisser pénétrer personne, je ne vois pas pourquoi j'irais satisfaire la curiosité de cette bonne femme.

Les yeux de Manners brillaient de gaieté quand il répondit à la jeune fille :

— Eh bien, vous venez de me parler comme personne ne l'a fait depuis des années. Je sais ce que vous pensez de moi, et je suppose que cela reflète l'opinion générale. Mais ne vous serait-il pas venu à l'idée que, peut-être, il y a une bonne raison à ce qui vous semble être une sorte de folie ?

— Non, cher Monsieur, cette idée ne m'est pas venue, sans doute parce que je n'aime pas les mystères... je n'en fais pas et je ne cherche pas à percer ceux d'autrui... Vous, vous êtes environné de réticences et bardé de méfiance ; parlons donc d'autre chose que de vous, s'il vous plaît. Par exemple, de ce charmant Recteur qui m'envoie des roses...

Et, durant un quart d'heure, Anne ne laissa pas à Selwyn l'occasion de donner à leur conversation un tour personnel. Elle fut gaie, mutine, taquine même ; elle l'étonna et l'intrigua.

Quand il la quitta, elle lui lança une flèche :

— Je suis très heureuse que nous ayons pu passer toute une heure ensemble sans nous disputer !

Tenant sa main dans les siennes, il la regarda calmement en demandant : — Aimez-vous les disputes ? Moi, je les déteste.

Une vague de trouble la submergea. Ce regard confiant la déconcertait et l'ennuyait. Elle s'efforça de mettre dans sa voix une indifférence qu'elle ne ressentait pas :

— Vous m'aviez paru fort sévère et assez intraitable...

Il ignora la remarque, mais ses yeux demeuraient ancrés aux prunelles de la jeune fille et il dit lentement :

— Je reviendrai vous voir demain, à moins que vous ne me disiez que vous préférerez que je ne le fasse pas.

Un instant s'écoula avant qu'elle ne répondit. Ses joues rosirent et elle se rendit compte qu'elle respirait un peu précipitamment. Elle tenta de parler avec insouciance sans y réussir tout à fait. Un tremblement fut perceptible dans sa voix :

— Je serai heureuse de vous revoir ! Elle le regarda s'éloigner, et toute sa gaieté semblait s'attacher à ses pas. Une sorte d'effroi s'emparait d'elle. « C'est absurde, soupira-t-elle... Il ne m'a vue que deux fois, il ne peut m'aimer... De telles choses n'arrivent pas dans la vie... »

Mais, dans le fond de son cœur, elle sentait bien qu'au contraire, depuis que le monde existe, l'amour naît en un instant entre certains êtres. Elle songea à Newton Abbey et au motif de sa propre enquête : « Que vais-je faire ? N'est-ce pas incroyable, qu'il soit tombé amoureux de moi... Naturellement, s'il m'invite chez lui, je ne pourrai refuser d'y retourner. Et, s'il me découvre son secret, que ferai-je ? »

Elle resta un moment, le menton appuyé sur sa main, le regard perdu vers les bois, puis elle haussa les épaules : « C'est ridicule. Il n'y a pas de secret... Je ne vais pas me faire de souci pour cela. Eh puis, c'est mon travail, il faut bien que je l'accomplisse. On me paye pour... espionner... je dois... espionner ! même cet homme qui m'est sympathique et qui paraît m'aimer ! Cela se fait couramment chez les journalistes... »

Mais ce beau raisonnement n'empêcha pas son tourment, et elle s'endormit seulement aux premières heures de la matinée.

Le lendemain, Anne écrivit à Newton Abbey qu'après avoir réussi à faire la connaissance de Selwyn Manners et à pénétrer dans la mystérieuse maison, elle était persuadée que l'écrivain ne dissimulait en réalité aucun secret. Il n'avait pas été aisé de rédiger cette lettre, qui disait le contraire de sa profonde conviction, mais sa besogne commençait à répugner à Anne et elle se refusait à poursuivre son espionnage chez un être qui, de plus en plus, lui témoignait sa confiance, sa sympathie et qui, elle s'en persuadait à présent sans déplaisir, commençait à l'aimer.

La réponse arriva rapidement, non de la main de Newton, mais signée de la secrétaire... C'était plutôt mauvais signe, et le texte lui-même ne rassura pas la destinataire :

« Chère Miss Wayland,

« Mr Abbey a reçu votre lettre et il me prie de vous dire que, s'il vous a envoyée aux Trois-Chênes, c'est pour y recueillir à tout prix les renseignements qu'il désire, et non pour lui raconter qu'il n'y a rien à y apprendre. Il compte absolument que vous les obtiendrez.

« Sincèrement vôtre :

« Cynthia Dotterbridge,  
« (secrétaire) »

Anne savait fort bien que, lorsque Newton Abbey avait demandé quelque chose, il avait l'habitude de l'obtenir. Il n'éprouvait que mépris pour les excuses, quelque pertinentes qu'elles

fussent. Il ne cessait de répéter à ses collaborateurs :

« Des résultats, c'est tout ce qui m'intéresse... Je paye les succès, je ne donne rien pour les échecs et pas grand-chose de ceux qui échouent ! »

Anne tressaillit lorsque la voix amicale de Manners interrompit ses amères réflexions :

— Vous semblez bien sérieuse, aujourd'hui !

Un sourire éclaira immédiatement son visage et elle tendit la main à l'arrivant :

— Je ne vous avais pas entendu arriver...

— Comment va votre cheville ? Je souhaite que vous soyez sur vos pieds, pour que je vous conduise au presbytère en vous donnant le bras ; mais si vous ne pouvez marcher, je ne me plaindrai pas de vous porter ; c'est à cent cinquante yards à peine.

Anne se mit à rire :

— Je crois que je puis clopiner. Je ferai de mon mieux pour que vous ne soyez pas contraint de me transporter comme un enfant, mais je m'y résoudrais au besoin sans trop souffrir.

— Si vous témoignez d'un intérêt subtil pour les papillons et les roses, vous vous entendrez immédiatement avec le Révérend. C'est un homme admirable, que je verrai mourir sans regrets !

Horriifiée, Anne se retourna, la bouche entrouverte, vers l'écrivain qui souriait et se hâta d'expliquer :

— C'est parce que je comprendrai le désir de la Providence d'utiliser une âme exceptionnelle à une tâche plus importante que celle d'habiter le corps d'un simple pasteur de village. J'envie sincèrement le sort qui l'attend.

Rêveuse, la jeune fille murmura :

— Je souhaite que quelqu'un dise cela de moi, lorsque je passerai sur l'autre rive !

Appuyée d'un côté sur une canne et de l'autre sur le bras de Manners, elle atteignit aisément le presbytère. Le Révérend vint à leur rencontre jusqu'à la grille et les salua gaiement :

— J'aurais dû aller vous rendre visite, Miss Travers, mais Selwyn m'a promis de vous amener ici prendre le thé, ce qui m'a semblé bien préférable... Je n'aurais pu vous montrer mes roses, ni mes papillons !

— Oh, vous savez, j'adore ces fleurs... Je ne dis pas cela pour vous être agréable, bien qu'on m'ait prévenu de votre enthousiasme pour ces reines des jardins... Je ne sais pas si j'aimerais autant vos papillons... Vous voyez, on m'a parlé de vos exploits...

— Je suis bien certain qu'on vous a raconté comment, dans une circonstance mémorable, on a vu un certain pasteur grimper à un réverbère pour ne pas laisser échapper un Arctiidae... et comment, pour le punir, sa femme fit, le dimanche suivant, chanter à l'église le cantique « Que Ta lumière me conduise à la Victoire ». On me rappelle cet incident au moins une fois par semaine et j'étais sûr que je l'entendrais avant le coucher du soleil !

Ils prirent le thé dans le jardin tout embaumé. Anne s'était rarement sentie si heureuse, bien que son esprit se troublât de plus en plus à la pensée du double jeu qu'elle jouait à ces êtres confiants, qui paraissaient unis par une sincère amitié, et tout disposés à recevoir la nouvelle venue au milieu d'eux. Lorsque le Révérend entraîna Manners dans son bureau, Anne se trouva seule avec l'épouse du Recteur, qui aborda nettement le sujet de ses préoccupations :

— Je suis heureuse qu'une jeune fille telle que vous ait réussi à faire sortir Selwyn de sa coquille. C'est un très chic garçon. Il a des principes plus élevés qu'aucun autre homme que j'aie



## VOTRE BONNE ÉTOILE

**Opiniâtreté et esprit de défense, tels sont vos atouts majeurs si vous êtes né(e) sous le signe du Capricorne**

Le Soleil entre dans le signe du Capricorne le 22 décembre et il en ressort le 21 janvier de chaque année. Êtes-vous né(e) pendant la période comprise entre ces deux dates limites ? Dans ce cas, il vous intéresse sans doute de savoir ce que la cosmobiologie pense de vous.

**Votre type hormonal : équilibre glandulaire à légère prédominance thyroïdienne**

On s'accorde à reconnaître que les personnes nées sous ce signe bénéficient généralement de fonctions endocrinales égales et, de ce fait, satisfaisantes. On admet pourtant une faible prépondérance de la thyroïde, ce qui implique d'autorité que vous êtes — parfois contre toute apparence — au bénéfice d'une énergie considérable, « concentrée », et qui devrait vous permettre des efforts soutenus et tenaces.

On ne saurait donc parler, en ce qui vous concerne, d'une énergie impulsive, mais plutôt statique. Vous êtes de ces gens dont on dit qu'ils viennent à bout des obstacles et des difficultés en les usant avec le temps. L'opiniâtreté, la ténacité et la persévérance que vous mettez dans la poursuite de vos ambitions doivent souvent vous permettre d'arriver au but, même si c'est à la manière de la tortue de La Fontaine qui arriva, vous vous en souvenez, bonne première devant le lièvre...

**Pourquoi ? Pourquoi ? ? Pourquoi ? ? ?**

Avec une intensité qui se modifie d'un Capricornien à l'autre, on observe que ce type zodiacal est enclin, d'abord, à rechercher les causes en toutes choses et à poser (et à se poser) constamment des *pourquoi* et des *comment*.

Ceci est le fait de votre esprit critique plus apte à l'analyse qu'à la synthèse, et qui, sur un plan supérieur, vous permettrait de réussir dans les études abstraites.

Il est certain qu'en regard des deux types psychologiques fondamentaux définis par le professeur C.G. Jung : l'*extraverti* et l'*introverti*, c'est en regard de ce dernier que l'on peut le mieux vous apparenter.

Cela implique que votre comportement en destinée est dominé par votre vie intérieure, par la prépondérance du psychisme et du spirituel.

Sensible et sentimental (e), vous éprouvez cependant de la difficulté à extérioriser vos sentiments : vous vous comportez souvent comme si vous étiez sous le coup d'inhibitions. Cette propension à vous replier sur vous-même peut être interprétée à tort comme de la froideur. Efforcez-vous donc de vous montrer plus expansif (ve), moins retenu (e) : le monde vous paraîtra moins sévère quand vous commencerez par lui sourire.

L'une de vos qualités innées est la prudence : vous n'agissez pas sans avoir longuement délibéré. Cette façon de procéder contribue à écarter risques et imprévus. Puis, lorsque vous avez mûrement réfléchi votre projet, vous en poursuivez la réalisation avec une rare opiniâtreté, même si les intérêts privés ou autres devaient en souffrir. Si l'on vous devine soucieux (se),

c'est que vous redoutez l'insécurité : vos actes dénotent une nature foncièrement prévoyante et économe.

Vos attitudes, votre manière d'être font que l'on vous apparente au *type* sérieux — parfois un peu trop — et très réfléchi.

**Savez-vous reconnaître vos amis et vos adversaires ?**

La loi des affinités électives, telle que l'astrologie permet de la formuler, nous amène à penser que vous aurez des chances de vous accorder et de vous bien entendre avec les personnes nées entre le 21 avril et le 20 mai (Taureau), le 24 août et le 23 septembre (Vierge) et, secondairement, 23 octobre et le 22 novembre (Scorpion), le 20 février et le 20 mars (Poissons).

D'une façon générale, les rapports avec les personnes nées entre le 24 septembre et le 23 octobre (Balance), et le 21 mars et le 20 avril (Bélier) appelleront davantage de prudence, c'est-à-dire de souplesse et de diplomatie pour éviter des heurts, des conflits ouverts.

Le *type* le plus « énigmatique » pour vous sera sûrement celui dont la naissance se situe entre le 22 juin et le 23 juillet (Cancer) car, en vertu de la loi voulant que les contraires s'attirent, ce *type* sera votre meilleur (e) collaborateur (trice), votre compagnon (ne) d'élection, comme il pourrait être votre adversaire ou votre antagoniste le plus redoutable, suivant les cas. Ici, vos « flairs psychologiques » réciproques, et vos concessions respectives seront souvent déterminants.

**Votre destinée sociale**

Il est établi que votre signe est l'un de ceux qui font éprouver le plus impérieusement le besoin de savoir et d'assimiler des connaissances nouvelles. Par conséquent, il laisse entrevoir la possibilité d'une vaste éducation. Ce signe n'a-t-il pas vu naître sous ses auspices des Képler, des Proudhon, des Pasteur et des Montesquieu ?

La forme particulière de votre intellect, ses aptitudes pour l'analyse, votre sérieux, votre sens aigu des responsabilités orientent tout en haut de l'échelle sociale, vers la politique, le droit (juge), vers les postes responsables : administrateur, fondé de pouvoirs.

A un autre échelon : aptitudes pour les mathématiques, l'astronomie, les sciences naturelles ; ingénieur. Lorsqu'il préside à des destinées hors-série, le Capricorne signe les femmes et les hommes qui embrassent les causes saintes : Jeanne d'Arc et Ste-Thérèse de Lisieux en sont les exemples les plus représentatifs. A un tout autre niveau de l'échelle sociale, les Capricorniens réussissent partout où les qualités d'organisation sont requises. Beaucoup d'entre eux s'occupent avec succès dans l'imprimerie et la typographie.

Les statistiques vous donnent 50% de chances d'occuper une situation indépendante et 15% seulement pour des fonctions administratives.

**Prenez garde à l'arthritisme**

Il est établi que l'appareil digestif est la localisation anatomique la plus exposée aux troubles en ce qui vous concerne. Les troubles digestifs peuvent retentir sur votre sensibilité. Si cela se

[ Lire la suite page 46 ]

rencontré — j'ose l'affirmer sans faire de tort à mon mari, qui le répète lui-même constamment. Mais il est épouvantablement obstiné et totalement indifférent à l'opinion d'autrui. Il vit en solitaire pour des raisons qui lui sont personnelles, mais il en souffre. Il ne l'avouera jamais : il ne méprise rien tant que la pitié envers soi-même.

Anne soupira d'un air rêveur :

— J'ai l'impression qu'il a éprouvé un grand désappointement, ou plutôt un grand chagrin ; il a fui le monde, mais il ne peut s'empêcher de le regretter parfois.

— C'est bien ce que je pense moi-même. Eh bien, je voudrais que vous me permettiez de vous dire une chose... Ne m'en veuillez pas. Je pourrais être votre mère, et Selwyn est un ami très cher. Il faut que vous le sachiez : Depuis cinq ans qu'il est ici, Selwyn n'avait jamais adressé la parole à une jeune fille... et il vous a introduite dans sa maison... il vous rend visite... il se promène avec vous ! Vous comprenez forcément ce que cela signifie ?

Anne secoua la tête sans répondre. Dans son cerveau, les pensées couraient en déroute et les mots se dérobaient. Mrs Strott continua posément :

— Je ne trahis aucun secret en vous disant que vous avez deviné le motif de son exil volontaire : Selwyn a éprouvé de grandes déceptions avec sa femme. Elle est morte il y a deux ans, mais elle l'avait quitté bien avant. Il a beaucoup souffert, parce qu'il prend la vie très au sérieux... Il n'admet pas qu'on traite à la légère les lois morales et les sentiments...

« Et, aujourd'hui, vous tenez une grande place dans sa vie... C'est pourquoi j'ai pris mon courage à deux mains... pour vous avertir qu'il est fort différent des jeunes gens que vous avez sans doute rencontrés jusqu'à présent ; s'il s'intéresse à vous, ce n'est pas un simple jeu... Voilà ce qu'une vieille femme, qui n'a aucun droit de se mêler de vos affaires, a cru pouvoir vous dire... parce que nous aimons beaucoup Selwyn, et qu'il a eu déjà plus que son compte de souffrances imméritées.

Anne avait peur de lever la tête ; elle n'aurait osé regarder en face cette vieille dame, qui lui donnait une telle leçon, car elle avait conscience d'être bien plus coupable encore que Mrs Strott ne pouvait le supposer. Elle resta silencieuse, la gorge serrée, puis se força à promettre :

— Il ne lui arrivera aucun mal par ma faute ; je vous ai fort bien comprise, et je vous remercie de m'avoir parlé avec cette franchise.

Assise à sa fenêtre, ce même soir, Anne s'interrogeait en vain : « Que vais-je faire, à présent ? » Les yeux perdus sur le bois sombre où s'estompait la toiture des Trois-Chênes, elle songeait à son aventure. Pouvait-elle se douter, quand elle accepta de tenter l'enquête, que ce qu'elle considérait alors comme une chasse amusante aux secrets d'un vieux misanthrope ladre et dur, prendrait une telle tournure ? Celui qu'elle espérait tromper n'était ni vieux, ni ladre, et il l'aimait ! Elle voulut se persuader que c'était un grand malheur, qui entravait sa carrière en faisant naître de regrettables scrupules dans son cœur, mais elle n'y parvint pas. Elle-même se sentait étrangement attirée vers Selwyn. Elle souhaitait le revoir le lendemain, puis lui rendre visite. Et elle savait aussi ce qu'elle désirait faire, avec cette enquête et avec Newton Abbey : lui confirmer qu'il n'y avait rien à attendre de cet espionnage et qu'en tout cas, elle ne le poursuivrait pas. Elle pourrait alors regarder Selwyn en face, la conscience claire. Elle lui avouerait

pourquoi elle était venue, mais elle lui annoncerait aussi que ce rôle d'espionne lui répugnait et qu'elle se méprisait de l'avoir accepté. Et il lui pardonnerait !

« Et s'il ne me pardonne pas ? S'il ne peut oublier toutes les petites ruses et tous les mensonges, petits ou grands ? S'il me repousse ? Ah ! quelle misérable petite folle j'ai été... Comment ai-je cru que je parviendrais à étouffer ma conscience et à être réellement sans cœur ? Pourquoi ne puis-je pas faire comme tant d'autres. Je suis sur le point d'abandonner mille livres par an... simplement parce que je suis amoureuse ! Nous nous croyons modernes et nous rions de nos grand-mères, mais lorsque l'amour nous appelle, nous renonçons à tout pour le suivre... »

Elle se coucha sans avoir pris de décision. Elle désirait revoir Selwyn, et oublier auprès de lui tout ce qui la faisait souffrir.

« Je suis lâche, affreusement lâche. J'ai peur de confesser la vérité. Au lieu de faire la seule chose vraiment digne, je me prépare à démissionner de mon poste, puis à passer le reste de mes jours à prier pour que Selwyn n'apprenne jamais la vérité sur moi. »

Le sommeil vint enfin, pénible et troublé, et elle se réveilla plus d'une fois, le visage baigné de larmes.

#### IV — Le Secret de Selwyn Manners

LE MATIN suivant, Anne prit la résolution de laisser aller les choses sans intervenir dans leur orientation. En certaines occasions, l'âge mûr consent à se laisser guider par les principes ou par l'expérience et à suivre le droit chemin en dépit des circonstances, mais la jeunesse comprend rarement que douleur et joie ont qu'une durée limitée : elle trouve bien difficile de s'engager dans la voie resserrée du devoir. Et Anne, qui rencontrait l'amour pour la première fois, était terrifiée à la seule pensée de lui faire courir un danger : Pour elle, avouer son mensonge, c'était s'aliéner à jamais l'affection de Selwyn... Perdre sa situation au *Courier*, en revanche, ne l'inquiétait plus guère, à présent qu'elle en avait accepté le risque...

Elle avait commencé par écrire à son patron une lettre assez sèche, car Anne Wayland ne peut laisser sans réponse ce qu'elle considère comme un manque d'égards. Et, quand il l'avait reçue, après le premier mouvement de colère, celui-ci avait souri en murmurant entre ses dents : « La petite est nerveuse, mieux vaut la laisser se calmer avant de la relancer ! » Il n'avait pas l'intention de permettre à qui que ce soit de discuter ses ordres, mais il ne désirait rien brusquer.

Ayant donc décidé de se confier à la Providence « puisque c'est elle qui m'a conduite dans cette impasse, c'est à elle de m'en sortir », Anne s'installa chaque jour dans la forêt avec un bloc de croquis pour attendre Selwyn. Son jeune esprit féminin, riche de plus de méandres que vous n'en découvririez dans le bois le plus inextricable, se persuadait sans peine que, lorsqu'elle se dirigeait vers les Trois-Chênes, la Providence, et non sa volonté, lui montrait le chemin.

La Providence aussi, sans doute, amenait régulièrement, à cinq heures un quart, l'écrivain et ses deux bergers à côté de la jeune fille, qui cessait bientôt de dessiner, en déclarant « qu'elle ne pouvait travailler quand on lui parlait ». Selwyn en déduisait qu'elle préférait parler que travailler. Il s'allongea sur l'herbe et entamait de passionnantes conversations, dans lesquelles

les il oubliait toute méfiance et se livrait sans détour.

Anne, alors, oubliait son dessein de percer les secrets de l'écrivain-misanthrope, pour ne s'intéresser qu'à l'homme, dont le mariage avait été une catastrophe, mais en solitaire agri. Rapidement, sa première impression s'était modifiée : Elle comprenait que si, sur certains points, Manners n'acceptait aucune concession, cette intransigeance, fondée sur de solides principes, prouvait une rare noblesse. Cette nature simple et droite ne tolérait aucun compromis, et se refusait à la moindre indulgence envers soi :

— Je ne puis admettre que le mal et le bien soient des valeurs relatives et je n'ai aucune estime pour les gens qui tentent de nous en convaincre. De nos jours, on se moque de l'homme qui monte sur le bûcher pour sa foi ; on oublie que, sans courage, l'homme n'est pas un être complet, et qui perd le courage a tout perdu.

Mais, après s'être échauffé à défendre cette théorie qui constituait visiblement le fondement de sa philosophie, il se calmait aisément et, dans ses moments de détente, Anne se sentait très fortement attirée vers lui, car il dévoilait ses sentiments chevaleresques et une tendresse étonnante. Le voir émietter du pain pour nourrir les oiseaux après avoir vitupéré les temps modernes et souhaité la mort de ceux qui ne partageaient pas sa manière de comprendre la morale le peignait sous son véritable aspect. Et, dans le cœur de la jeune fille croissait le regret de sa lâcheté : pourquoi ne pouvait-elle pas trouver le courage de lui avouer la vérité sur la mission qu'on lui avait confiée, et qu'elle refusait désormais d'accomplir ?

Le cinquième soir, toutefois, elle l'attendit en vain. Comme d'habitude, en le quittant la veille elle lui avait dit : « A demain, à la place accoutumée... si j'y arrive sans incident ». Aussi décida-t-elle, après quelques minutes, d'aller lui rendre visite : « Peut-être est-il malade, ou bien a-t-il eu un accident... je me suis bien foulé la cheville, moi ! »

Elle tira la sonnette et au bout de quelques instants perçut le pas de la servante traînant ses pantoufles le long du sentier. Puis la porte s'ouvrit et Nanie annonça :

— J'allais justement vous prévenir que Mr. Manners ne viendrait pas... Il est tombé sur la pelouse en jouant avec les chiens et s'est fait mal au bras.

La jeune fille se hâta de rejoindre Selwyn. Elle pénétra en coup de vent dans le bureau, l'empêcha de se lever du divan sur lequel il était allongé et, s'approchant de lui, dit pleine de sollicitude :

— J'espère que vous ne souffrez pas trop... Quand je ne vous ai pas vu arriver, j'ai cru pouvoir vous rendre visite, craignant je ne sais pourquoi un accident... et mon intuition ne m'a pas trompée, hélas !

Il répondit gaiement :

— Ce n'est pas bien grave, et cela me vaut le plaisir de vous voir chez moi. C'est gentil d'être venue... Anne !

Il s'était risqué, avec une légère hésitation qui précisait l'intention, à l'appeler par son prénom. Elle sourit, tandis qu'il gardait dans les siennes la mentotte qu'elle lui avait tendue. L'avenir attendait ; bien des choses pouvaient découler des mots qu'elle hésitait à prononcer. Elle se laissa emporter par son désir et annonça !

— Eh bien, Selwyn... comme je vous ai obéi quand ma cheville était tordue, vous m'obéirez maintenant que votre bras vous refuse ses services. C'est moi qui vais vous soigner. D'abord, laquelle de toutes ces pipes préférez-vous ?

Il se mit à rire et répondit :

— J'accepte votre aide, surtout si vous êtes capable de bourrer une pipe... savez-vous que c'est un art ? Si vous consentez à essayer d'y parvenir, le pot à tabac et ma meilleure vieille pipe sont sur la table à côté de la machine à écrire... Je vous regarderai faire, mais je m'abstiendrai de commentaires sarcastiques si vous ne réussissez pas du premier coup.

Il admira les doigts si fins qui tassaient le tabac dans le fourneau de bruyère, avec autant de soins que s'il s'était agi d'un explosif, et il la félicita en riant :

— A voir de quelle dextérité vous faites preuve, je me demande si vous ne fumeriez pas la pipe en cachette... cela s'est vu, naguère !

Elle lui tendit la pipe, flamba une allumette, et lui dit :

— C'est probablement bien mal fait, mais vous êtes trop poli pour être sincère. Mais vous ne m'avez pas raconté comment vous vous êtes blessé. Nanie accuse vos chiens d'en être cause.

— Oh, n'allez pas les blâmer, nous jouions ensemble sur la pelouse... Habituellement, ce sont eux qui gagnent quand nous luttons. Ils ne me mordent jamais. C'est en roulant dans l'herbe que je me suis un peu froissé un muscle... rien de grave, Dieu merci !

Les yeux de la jeune fille se firent très doux :

— Est-ce fort douloureux ?

— Pas trop, et je ne suis pas douillet. Le docteur est venu ce matin. Il me fait suivre le même traitement qu'à vous... Il doit avoir une prédilection pour les compresses d'arnica !

— Alors, je suis tout à fait compétente pour jouer à l'infirmière... N'est-ce pas le moment de renouveler le pansement ?

Les yeux de Manners brillèrent d'amusement :

— C'est exactement l'heure prescrite... Nanie allait s'en occuper.

Anne se précipita vers la cuisine pour chercher bandages et médicaments avant que Selwyn ait eut le temps de protester même pour la forme.

Pour qu'elle consentît à rester à dîner, l'écrivain dut user de beaucoup de persuasion. Ce fut un repas agréable, accompagné d'une conversation intéressante et confiante. Au café, Selwyn annonça, avec un soupçon de contrariété dans la voix :

— Vous pouvez le constater, Anne, cette blessure est en soi insignifiante ; pourtant, elle m'empêchera d'utiliser mon bras droit pendant plusieurs jours. Ce sont des vacances forcées dont je me serais bien passé... mes éditeurs écriront un grand nombre de lettres pour s'étonner de ne pas recevoir mon manuscrit... et je ne pourrai même pas leur répondre... Heureusement, comme je n'ai pas la téléphone, ils ne pourront pas m'assassiner de reproches oraux.

Anne répondit légèrement :

— Oh, vous pouvez bien vous permettre de les faire attendre une semaine ou deux... ils ne vous abandonneront pas !

Le front de Selwyn s'assombrit :

— Je ne crains pas qu'ils m'abandonnent, mais je supporte mal l'idée de manquer à une promesse, même pour un motif légitime. Enfin, supporter de bon cœur ce qu'on ne peut empêcher, c'est ce qu'on appelle la sagesse !

— Et c'est aussi la sagesse, de ne pas travailler sans arrêt comme vous le faites... Il faut vous reposer de temps en temps... Vous ne devriez pas attendre pour cela d'y être contraint par un accident ou une maladie.

Dans le crépuscule, elle le vit sourire, mais il gardait un air contrarié. Elle lui proposa gentiment :

— Eh bien, c'est très simple : Je viendrai chaque jour mettre votre correspondance en ordre... Je serai votre se-

crétaire pendant quelque temps. Qu'en dites-vous ? Pensez-vous que je puisse faire l'affaire ? Je tape assez mal à la machine, je dois le dire, et je ne suis pas absolument sûre de mon orthographe... Vous ne me regarderez pas et vous épellerez les mots difficiles !

Après une longue réflexion, Selwyn se décida à parler. Il paraissait ému : — Anne, vous êtes une merveilleuse petite personne ! Je suppose qu'on vous l'a dit déjà au moins cent fois !

— Oh, des milliers de fois, et cela me rend très consciente de ma valeur... mais tout de même, je suis une assez médiocre secrétaire, et je n'exigerai pas de gros honoraires. A quelle heure cois-je prendre mon travail ?

La voix de l'écrivain sonna joyeusement :

— A onze heures, s'il vous plaît. Naturellement, ma secrétaire déjeune et dîne avec moi, et en outre nous prenons le thé à cinq heures... et naturellement, j'ai le droit de donner des ordres !

— Oh, je m'y attends... les hommes profitent toujours d'une pauvre employée sans défense ! Mais il faut que je m'en aille. Bonne nuit, Selwyn. J'espère que votre bras ne vous fera pas trop souffrir.

Il lui répondit avec une profonde tendresse :

— Bonne nuit, ma chérie...

Elle ne trouva cela ni impertinent, ni désagréable.

Durant les jours qui suivirent, Anne découvrit le véritable Selwyn Manners ; le voile s'était déchiré ; sa réserve avait cédé la place à l'abandon et toute son attitude semblait dire : « Enfin, j'ai trouvé quelqu'un à qui je puis me fier, et je puis être naturel ».

Elle l'en aimait davantage, mais en même temps sa conscience lui reprochait sévèrement d'avoir, au début, voulu espionner cet homme et trahir son secret. Elle se réconfortait en pensant : « Dans quelques jours, j'aurai démissionné du *Courier* et je pourrai, l'esprit en repos, regarder Selwyn en face et attendre qu'il me propose de l'épouser... ce qui ne tardera guère !

Un après-midi, elle lui demanda brusquement, à propos d'une lettre urgente :

— Pourquoi, au fond, n'avez-vous pas le téléphone ? Si vous ne voulez pas être ennuyé par les importuns, vous n'aurez qu'à faire répondre par Nanie que vous êtes absent... et ceux qui auront le droit de vous déranger — moi, par exemple ! — s'empresseront d'annoncer leur nom ou un mot de passe !

Elle alluma une cigarette et se renversa sur sa chaise, attendant la réponse.

— Je puis fort bien me passer de téléphone, vous savez.

— Oh, sans doute... Et je pourrais me vêtir d'un sac et épargner la jolie somme que me coûtent mes vêtements... mais je devrais renoncer à gagner ma vie convenablement, parce qu'on ne paye pas beaucoup ceux qui semblent être pauvres.

L'écrivain se mit à rire :

— Je me demande de quoi vous auriez l'air dans un sac... Au fond, je pense que vous êtes assez jolie pour supporter n'importe quel accoutrement !

— N'en croyez rien, et ne soyez pas idiot. Et puis, ne détournes pas la conversation. Vous vous retranchez délibérément du monde. A votre âge, avec votre réputation, c'est ridicule et cela vous cause du tort... Il faut montrer plusieurs fois patte blanche pour entrer dans votre maison, comme si c'était le château de Barbe-Bleue. Je m'attends à découvrir tout à coup une chambre pleine de restes humains... Vous m'y surprenez parce que j'aurai crié d'épouvante... et ce sera la fin de la petite Anne. Les journaux annonceront avec de gros titres : « Une jeune fille de la Société disparaît mystérieusement dans

le Sussex ». Mais attention, on me retrouvera : l'aubergiste sait très bien que je suis venue aux Trois-Chênes.

Entrant dans le jeu, l'écrivain répondit froidement :

— Elle est au courant, mais elle ne dira rien, car c'est ma complice. Elle touche une livre par jolie fille qu'elle m'envoie. Et ne comptez pas que le Recteur me dénonce, il admettra fort bien que je collectionne les victimes comme lui les papillons... Donc, vous voyez bien que je ne puis laisser les gens, et surtout les reporters, circuler à leur gré dans mon château...

Elle lui sourit, mais lui dit avec un léger reproche :

— Vous plaisantez de ces choses, mais vous avez tort... qui sait si ce qu'on pense de vous ne se rapproche pas de ce conte affreux. En tout cas, on vous tient pour un avare, et il n'est jamais bon de donner cette impression. Moi, je souhaiterais que chacun pût vous connaître tel que vous êtes en réalité, qu'on vous vît sous votre meilleur aspect... celui que vous me montrez. J'affirme sincèrement que l'opinion du monde ne me semble pas la chose essentielle dans la vie, mais je suis convaincue qu'il faut éviter de donner aux gens une fausse impression de ce qu'on est.

Manners réfléchit, et Anne respecta son silence. Puis il haussa les épaules :

— On m'a reproché de ne pas cultiver davantage la popularité. Même dans ce village, à part le Recteur et sa femme, on ne me connaît guère. Jusqu'à maintenant, j'ai cru que j'avais raison de fuir le monde... je veux dire : j'avais une bonne raison de me cloîtrer. Mais, à présent, je me demande si je n'aurais pas dû agir autrement. C'est si nouveau, pour moi, de rencontrer quel-

qu'un qui s'intéresse sincèrement à moi... tous ceux qui m'ont approché depuis longtemps l'ont fait dans des intentions que je ne puis approuver... et je me suis écarté d'eux si je n'ai pu les écarter de moi.

— Habituellement, on récolte ce qu'on a semé... Vous fuyez les gens qui pourraient vous apporter de la sympathie, ne vous plaignez pas d'en manquer !

Il se fit un nouveau silence, puis Manners le rompit, d'une voix qui résonnait paisible et assurée : Il avait examiné un problème, et il allait annoncer sa conclusion :

— Il est évident que vous vous êtes demandé — le contraire serait étonnant — pourquoi je me suis montré si méfiant et si grossier avec vous, quand je vous ai trouvée sur la bruyère, et vous vous êtes demandé aussi pourquoi je mène cette existence retirée, en me privant de tant de choses qui vous paraissent nécessaires : le téléphone, la radio, une voiture, des visites ? Eh bien, je vais vous le dire, parce que je ne veux pas avoir de secrets pour vous.

Anne le regarda en silence, incapable de protester... De sa propre initiative, il allait lui confier ce qu'elle avait été chargée de découvrir... Dans le tourbillon de ses pensées, elle ne réussit pas à trouver les mots nécessaires. Une irrésistible envie lui vint de l'empêcher de livrer ainsi ce qu'il cachait à tous, en lui avouant qui elle était en réalité, et ce qu'elle s'était proposé de faire en pénétrant dans sa maison, mais ses lèvres ne parvinrent pas à s'ouvrir et il continua, souriant toujours avec confiance :

— Cela, donc, est naturel, mais maintenant il me semble nécessaire, devant l'intérêt que vous portez à ma pauvre vie et puisque vous m'offrez si genti-

ment votre amitié, de ne pas vous laisser vous méprendre gravement sur mon compte. Car, si je me préoccupe peu de ce qu'on pense de moi, en général, votre opinion m'importe au contraire énormément. Aussi vais-je tout vous expliquer, ma chérie, et vous me direz si vous me blâmez ou si vous m'approuvez.

« Je ne suis pas du tout un avare, et ce n'est pas par goût que je me suis retiré de la vie sociale. En réalité, j'aime le monde, comme j'aime le luxe dans lequel j'ai vécu longtemps. Mais quand je me suis, sans que ce soit par ma faute, trouvé devant une situation financière très grave, j'ai accepté, pour en sortir honorablement, de renoncer à tout cela pour en finir plus rapidement. Continuer à fréquenter la société, c'était à la fois dépenser mon argent et perdre du temps pendant lequel je pouvais en gagner. Or, j'avais besoin de beaucoup d'argent, Anne, et je vais vous dire pourquoi... Ce secret m'appartient, et je ne commets aucun mal en vous le révélant, puisque ma femme est morte depuis deux ans... D'ailleurs, je sais bien que vous ne le répéterez pas.

S'il lui en avait laissé le temps, Anne, même à ce moment, l'eût arrêté ; elle serait parvenue à calmer les palpitations de son cœur, à forcer ses lèvres desséchées à s'ouvrir. Mais il continua calmement cette sorte de confession :

— Naturellement, j'avais la plus grande confiance en ma femme ; je ne conçois pas le mariage dans la suspicion ou dans la jalousie, et elle en abusa sans ménagement. Elle emprunta, sous mon nom, des sommes énormes, fit des dettes un peu partout et disposa des fonds que je lui remettais au lieu de régler les dépenses de la maison. Quand je m'en aperçus, le total dépassait de loin toute ma fortune. Ma femme, voyant que j'étais ruiné, m'abandonna simplement pour un autre homme ; elle m'avoua qu'elle n'avait désiré de moi que le nom et la situation, et qu'elle ne m'avait jamais aimé... Ainsi, en un jour, j'appris que j'avais perdu tout ce qui embellissait mon existence : mon amour, la femme qui m'avait fait croire qu'elle m'aimait, l'argent hérité et celui que j'avais gagné... Je pouvais même perdre mon honneur, si je ne trouvais pas un moyen de régler les dettes faites sous mon nom...

Il s'arrêta, et Anne retrouva l'usage de la parole, mais c'était trop tard. Elle réussit à lui dire :

— Mais on ne pouvait pas vous obliger à payer les dettes contractées par votre femme sans votre assentiment... Enfin, pas toutes, je sais que la loi fait des différences entre ce qui est dû pour l'entretien du ménage et les autres achats.

Il la regarda de ses yeux clairs et résolus :

— Je le sais aussi, naturellement ; je pouvais me retrancher derrière des dispositions légales, et refuser de reconnaître les emprunts, les achats de bijoux, et bien d'autres choses... J'aurais pu aussi faire bloquer les comptes en banque de Dinah, qui n'avait pas un sou lorsqu'elle m'a épousé... Il me serait resté une belle somme et je n'aurais eu aucune dette. Mais, vous le savez, j'ai des principes ; je n'ai pas voulu divorcer et j'ai laissé ma femme s'enfuir avec ce qu'elle avait ramassé ; et, parce que mon nom était engagé, moralement sinon légalement, je me sentais responsable... On n'avait fait confiance à Dinah que parce qu'elle était ma femme, je ne pouvais me dérober en plongeant dans le maquis de la procédure. Je versai aux créanciers tout l'argent qui me restait et, pour le solde, ils furent tout heureux de m'accorder les délais nécessaires... Et depuis sept ans, je rembourse le capital et je paye les intérêts ; je retiens cinq cents livres par an et je m'en contente...

« Voilà tout mon secret, Anne. Je ne



## La cristallerie française

Ci-dessus, à g., la lampe *Lynx* de Daum brille même éteinte. Un objet d'utilité qui devient un objet d'art dans votre maison. — A. d., à tire-d'aile, troublé par on ne sait quel pressentiment, le canard sauvage de cristal semble fuir l'approche de l'homme dont le génie créateur lui a pourtant donné la vie. (Cristal de Baccarat). — Ci-contre, le grand *Coq* de Lalique est l'emblème d'un pays où la beauté vous guette à chaque pas. Comme l'écrivait Marc Lalique : « La poésie de Paris guide notre art ».



pourrais me respecter, si je n'accomplissais pas ce qui, pour moi, est un devoir. Ce n'est pas terrible, de vivre aux Trois-Chênes de cinq cents livres par an... il suffit de se priver de quelques petites choses : une voiture, la radio et la télévision, le téléphone, les réceptions, et de porter assez longtemps ses vieux habits.

Anne protesta :

— Mais comment est-ce possible, de renoncer à tout cela, quand on a été habitué depuis son enfance à vivre dans le luxe ?

Il lui sourit avec crânerie :

— C'est bien plus aisé que vous paraissez le croire... Aristote affirme que le bonheur s'atteint plus aisément par la modération des désirs que par la possession de grandes richesses, et il a dit là une chose dont j'ai eu l'occasion, depuis sept ans, de comprendre la profonde vérité. Ne prenez pas pour me regarder ces yeux où se mêlent l'admiration et l'horreur. Je ne suis un héros, ni un objet de pitié ; je vous ai raconté cela, parce que je ne veux pas que vous supposiez que je suis un avare et un misanthrope.

« Maintenant, vous connaissez tout mon secret : vous savez ce que les journalistes, incapables de comprendre pourquoi je vis en ermite et en miséreux alors qu'ils savent fort bien ce que me rapportent mes livres, s'acharnent à découvrir... Vous comprenez aussi pour quelles raisons je ne puis leur permettre d'étaler ma vie intime aux yeux du public... Les reporters écriraient des colonnes en style grandiloquent pour démontrer que je suis une sorte de héros ; ils me citeraient en exemple, et tous les prêteurs imprudents qui se voient opposer les textes légaux se serviraient de ces articles pour en appeler à la conscience des débiteurs rétifs. Mes confrères insinueraient que c'est un habile procédé pour me faire de la publicité... Non, je ne puis accepter qu'on fasse tant de bruit autour de moi. Je préfère me terrer ici et me taire. A présent, la fin de l'épreuve est en vue et, sans recourir à une agitation malsaine, je crois que mon public continuera à apprécier ce que j'écris... Dans une année, j'aurai réglé mes créanciers jusqu'au dernier sou, et je ferai ma rentrée dans le monde... »

« Voilà, chérie, ce qu'il fallait que je vous dise. Maintenant, je serais heureux d'avoir une tasse de thé. »

Anne se leva avec peine. Son cerveau n'était plus qu'un chaos et elle se sentait fort lasse. Elle souffrait, parce que l'homme à qui elle s'était efforcé de dérober son secret, avait eu assez de confiance en elle pour le lui révéler spontanément. Cet aveu signifiait forcément, pour elle, la fin de sa carrière au *Courier*, mais cela ne la troublait pas. Elle savait qu'elle aurait la force d'être loyale envers Selwyn et de se taire, quoi qu'il advint.

— Vous êtes bien tranquille, Anne ! Est-ce parce que vous pensez que je suis un imbécile d'envisager avec tant de sérieux des choses que la plupart des gens, aujourd'hui, traiteraient avec leaucous de légèreté ?

La réponse éclata brusquement. Avec des larmes d'émotion dans la voix, elle cria :

— Oh Selwyn... vous êtes un homme merveilleux... Jamais je n'aurais cru... Ce que vous faites est sublime...

Il répondit doucement, s'efforçant de railler, mais dans le ton une joie profonde se devinait :

— Voilà justement ce que je n'accepterais à aucun prix de voir publier dans les journaux... Mais c'est une de ces stupidités que nous, les hommes qui voulons jouer aux héros, aimons tant à entendre de vous, les femmes ! Merci, ma chérie, de me l'avoir dite !

Elle baissa la tête, confuse et joyeuse, puis annonça :

— Je vais chercher le thé...

Heureuse de se réfugier à la cuisine, pour tenter de mettre de l'ordre dans ses idées, Anne se mit à réfléchir. Elle avait peur : Elle n'avait pas osé lui avouer la vérité, et il fallait le faire sans tarder. Mais, puisqu'il l'aimait, qu'il s'était confié pour cette seule raison, il ne tarderait pas à déclarer son amour. Et alors, pensait-elle, quand elle serait blottie dans ses bras, tout deviendrait plus simple...

« Dès ce soir, j'écrirai à Newton Abbey. Je ne lui cacherai rien. Je lui dirai que j'ai éclairci le mystère, mais que nul pouvoir ne parviendrait à me le faire révéler, et je lui donnerai ma démission, pour ne plus dépendre de lui... S'il prétend envoyer un nouveau reporter pour continuer l'enquête, Selwyn sera prévenu et, à nous deux, nous saurons bien nous défendre... car nous serons deux, désormais ! »

Elle sourit à cette pensée et se mit à fredonner pendant qu'elle disposait les tasses et les soucoupes sur le plateau. La voix de Selwyn lui parvint du hall. Il parlait à un visiteur. Elle se dit que ce ne pouvait être personne d'autre que le Révérend et ajouta une tasse.

Elle traversa le hall, à présent désert, poussa la porte et entra, poussant le servir-boy. Manners l'accueillit avec un sourire. L'homme qui lui tournait le dos lui fit face et, dans un éclair, elle le reconnut. Glacée d'horreur, elle entendit une voix qui n'était pas celle du Pasteur lui crier joyeusement :

— Hello, Anne ! Quelle surprise de vous rencontrer ici, en train de jouer à l'hôtesse auprès de ce cachottier de Selwyn !

Celui qui jetait cette phrase au visage épouvanté de la jeune fille s'appelait Vincent Weldon, et c'était le plus gai, le plus insouciant et le plus gaffeur de tous les camarades de la fameuse Anne Wayland, gloire de Mayfair... Ils se connaissaient depuis des années et, depuis qu'elle collaborait au *Courier*, il tirait une singulière vanité de se compter parmi ses anciens amis et en rabattait les oreilles de tout un chacun.

Les yeux de Vincent exprimaient une admiration mêlée de surprise, ceux de Manners semblaient anxieux. Anne se força à répondre d'un ton léger :

— Pourquoi trouvez-vous étrange que nous ayons des amis communs ? Selwyn n'est pas le seul dans ce cas... Et plus que vous, je pourrais être surprise de vous voir ici ! Vous êtes la dernière personne que je m'attendais à y rencontrer !

— Bon, bon, mais je n'en démords pas : Il est surprenant de voir le chasseur et le gibier partager fraternellement un repas... le loup et l'agneau ne devraient pas s'entendre si bien, c'est contraire à toute raison.

Tout espoir fut arraché du coeur d'Anne par ces paroles imprudentes. Vincent n'avait pas l'intention de faire du mal, mais il ne pourrait se taire, et le drame éclaterait. La hideuse cruauté de ce hasard frappait la jeune fille en plein coeur. Manners paraissait ne rien deviner encore. Il souriait en disant :

— Je suis surpris et heureux que vous vous connaissiez, j'allais vous présenter. Eh bien, c'est fait !

— Tout de même, c'est étrange... Vous, Selwyn, en compagnie d'une charmante jeune fille ! Ah ! vous ne me prenez plus avec vos affirmations d'un besoin de solitude ; je commence à comprendre que, si vous n'acceptez plus de recevoir vos vieux camarades, c'est parce que vous ne désirez pas qu'on apprenne que vous flirtez avec les jolies journalistes. Et dire que vous vous faites passer pour l'ennemi juré de tout ce qui touche à la presse, et que vous avez la réputation d'accueillir à coups de bâtons les reporters qu'on vous envoie !

C'est à croire, dit-on à Fleet Street, que vous avez assassiné une douzaine de personnes, dont les corps sont enterrés dans votre jardin...

Anne servait le thé ; elle sentait, la mort dans l'âme, que la fin de l'aventure était imminente. Encore quelques phrases comme celles-ci, et tout serait accompli. Déjà, Manners interrogeait son ami, et sa voix n'avait plus rien d'affectueux :

— Qu'est-ce que la presse vient faire là-dedans ? J'ai horreur des reporters, comme de toute publicité, et quand un journaliste tente de forcer ma porte, il trouve à qui parler...

Vincent haussa les épaules, conciliant :

— Bah, à moi, ça m'est égal... Excusez-moi... quand j'ai vu que vous étiez avec Anne Wayland, j'ai pensé que vous faisiez une exception pour elle, ou pour le *Courier*, voilà tout.

Anne chancela, tandis que Manners se tournait vers elle, les yeux hors de la tête. Elle ne sut jamais comment elle réussit à articuler douloureusement :

— Excusez-moi, je vous en prie ! et à sortir en titubant tandis que Vincent Weldon, atterré, murmurait :

— Par le Diable ! que se passe-t-il, Anne ? Qu'ai-je fait ?

Dans le regard de l'écrivain étincela quelque chose qui faisait penser au désir de tuer ; il serrait les dents et fermait les poings ; sa respiration saccadée sifflait dans le silence pesant. Puis il interpella brutalement son ami :

— Ce que vous venez de dire de cette jeune personne est-il exact ? J'exige la vérité... que Dieu vous protège si vous mentez. Son nom est-il Anne Wayland ou Anne Travers ?

— Mais, Selwyn, pourquoi cette violence ? Je ne vois pas de raison de ne pas répondre sincèrement. Elle s'appelle Anne Wayland, tout le monde le sait... Je l'ai toujours connue. Je connaissais fort bien son père, un chic type ; il avait une cave épatante, un porto exceptionnel, une femme assez autoritaire, mais très bien. Anne est une fille de la bonne société, qui a été présentée à la Cour à sa sortie de l'école. Tout le monde l'aime dans notre coterie, à Mayfair. Les garçons tourbillonnent autour d'elle comme les abeilles autour du rucher... Personne ne comprend pourquoi elle n'est pas encore mariée. Elle a des masses d'argent, son père lui a laissé une fortune colossale. Elle conduit à toute vitesse une Bentley de sport, habite un appartement très original et elle donne des réceptions très courues... Voilà ce que je puis dire d'elle, et que des milliers de personnes vous confirmeront quand vous voudrez. Anne Wayland, c'est... le dessus du panier !

Manners reprit, un peu moins durement :

— Bien, mais rien de cela ne se rapporte à la presse... Pourquoi parliez-vous de reporter à son sujet ?

Vincent parut hésiter, puis se décida :

— Naturellement, Anne n'est pas une véritable journaliste... elle n'a pas besoin de gagner sa vie, vous comprenez. Mais depuis six ou huit mois, elle collabore au *Courier* de Newton Abbey... Elle donne un « billet » hebdomadaire, où elle raconte ce qui se passe dans notre monde : Qui se marie, qui divorce, ce qu'on y porte et ce qu'on n'y porte plus, qui assistait à telle partie, bref tous ces papotages qui intéressent tant de gens. Elle doit faire cela pour s'amuser. En tout cas, le billet connaît un grand succès et Anne est en train de se faire une solide réputation.

— Je n'en doute pas, elle a les mauvaises qualités nécessaires pour réussir dans cette profession. Mais saviez-vous qu'elle venait m'espionner ?

— Oh ! certes pas ! Elle a annoncé un peu partout que son billet ne pa-

raitrait pas pendant quelques semaines, parce que le patron l'expédiait à la campagne pour une mission importante. Elle n'a pas donné de détails, mais elle ne cachait pas que, si elle réussissait, son enquête, on en entendrait parler !

— Je vois ! Merci, mon vieux. Je sais tout ce qu'il me fallait savoir, à présent.

Vincent, inquiet, tenta de retenir Manners qui se dirigeait vers la porte :

— Je disais, mon vieux... enfin... j'espère que je n'ai rien gâté, entre Anne et vous, en racontant cette histoire... tout est vrai, je puis le jurer...

La mâchoire de Manners se desserra à peine quand il répondit, sans cordialité :

— Je vous remercie... Vous m'avez rendu service en me disant la vérité. Je vous suis reconnaissant d'être venu si à propos.

Mais, quand la porte se fut refermée sur son hôte, Weldon se gratta le menton d'un air de doute :

— Reconnaissant ? Il a une singulière façon de le montrer, en tout cas... et j'ai plutôt l'impression d'avoir fait un beau gâchis. Mais j'aimerais pourtant savoir en quoi j'ai gaffé !

Dans le hall, Anne, immobile, le coeur glacé, attend, appuyée au chambranle de la porte. D'abord, elle n'eut qu'une idée : S'enfuir, cacher n'importe où, loin des yeux implacables de Selwyn, la douleur atroce que le Destin vient de lui infliger. « Pourquoi ne m'a-t-il pas laissé le temps d'expliquer mon histoire ? Pourquoi Weldon est-il si stupidement arrivé ? Maintenant, il est trop tard. Jamais Selwyn ne me croira ; il pensera que, si je n'avais pas été démasquée par hasard, je n'aurais pas parlé, et tout ce que je lui avouerais ne servira de rien », se dit-elle tristement.

Elle sait qu'elle ne trouvera aucune excuse, qu'elle ne pourra rien alléguer pour sa défense, quand l'homme qu'elle a trompé viendra lui demander des comptes, mais elle sera là... elle ne peut se dérober, sa dignité ne le lui permet pas. A l'heure des explications et des reproches, elle affrontera courageusement sa colère. Mais elle ne conserve guère d'espoir de le fléchir.

Anne se ressaisit en entendant s'ouvrir la porte du bureau. Elle tourna la tête et vit Selwyn Manners s'avancer vers elle. C'était le même air, le même visage, que lors de la rencontre, dans le bois, et elle se sentit condamnée sans appel. A côté de cette conviction, rien ne compta plus pour elle. Pourtant, elle fit face, très pâle, les jambes molles, mais le regard emplí de dignité.

Il parla, et sa voix, sèche et dure, la frappa en plein coeur :

— Weldon m'a appris que votre vrai nom est Anne Wayland et non Anne Travers ? Le niez-vous ?

Si, dans le ton de Selwyn, une toute petite note de tendresse déçue, ou de regret, s'était glissée, la fierté et la révolte auraient été balayées. Anne se serait jetée contre sa poitrine et il n'aurait pu la repousser avant de l'avoir entendue. Elle aurait eu la force de confesser sa triste histoire, elle lui aurait avoué combien elle regrettrait son acte, elle aurait crié son amour... Après, rien n'aurait plus compté ; Selwyn ne pourrait se méprendre à ces accents, résister à ces larmes de repentir. Mais il se présentait, implacable, fermé, comme le juge impitoyable qu'il avait décidé d'être pour elle ; il allait prononcer une sentence ; le jugement, déjà, était prêt, et l'enquête qu'il faisait ne pourrait rien changer à sa décision. Anne, à son tour, se cuirassa d'hostilité pour répondre, comme un défi :

— Weldon a raison. Je suis Anne Wayland.

Il respira plus fort, et ses yeux se rétrécirent. Puis la voix inexorable brisa le silence lourd :

— Il m'a dit que vous êtes une jeune fille très connue de la société, qui faites le métier de journaliste non pour gagner votre vie, mais pour le plaisir d'écrire. Il m'a raconté que, depuis quelques mois — pour vous amuser ! — vous collaborez au *Daily Courier* à qui vous donnez un « billet » hebdomadaire étalant les ragots de votre « société » ? Est-ce vrai ?

Anne hésita un instant. Pouvait-elle avouer que, si elle écrivait, c'était non pour se distraire, mais pour gagner son pain ? Cela, c'était son secret ; elle ne put se résoudre à jouer cette carte et répondit :

— Oui, c'est exactement ce que je fais.

— L'éditeur du *Courier* vous a-t-il envoyée chez moi, sous une fausse identité, pour tenter de découvrir, coûte que coûte, la raison de ma retraite ? Ne mentez pas. Je veux la vérité, et je saurai l'obtenir.

La voix d'Anne fut à peine perceptible quand elle reconnut :

— C'est absolument vrai, mais, si vous vouliez m'écouter...

Alors, il s'emporta et lui jeta au visage :

— Vous écoutez ? J'ai trop entendu vos mensonges. Je vous ai reçue, parce que j'ai cru votre histoire, parce que j'ai admis qu'il pouvait exister une jeune fille loyale et probe... Je fus un aveugle et un pauvre fou. Maintenant, je sais ce que vous êtes et ce que vous vouliez obtenir de moi en me jouant cette odieuse comédie. Je pense que votre patron va vous féliciter, vous avez été habile et sans scrupules, et vous lui apporterez ce qu'il souhaitait : mon histoire s'étalera demain dans la presse... Rien ne vous interdit d'ajouter que, non seulement je me suis laissé berné par une jolie fille qui se moquait de moi, mais encore que je suis tombé amoureux d'elle, que je l'avais placée sur un piédestal parce que je la voyais différente de toutes les autres, et que j'allais lui demander sa main... Ça aussi, c'est de la bonne copie, et du beau travail ! Mais vous n'ajoutez certainement pas la suite, parce que la copie serait moins bonne : Je vous dis en face que maintenant je vous connais, Anne Wayland, menteuse, fourbe et méchante... De toute ma vie, je désire ne plus vous revoir... Vous n'aurez pas le courage d'écrire cela, sans doute. Et pourtant, chaque mot est vrai et sort de mon cœur. Maintenant, veuillez vous en aller, s'il vous plaît !

Si la colère ne l'avait rendu aveugle, même en cet instant, il eût éprouvé de la pitié pour ce pauvre être agonisant sous ses yeux. Elle ne dissimulait plus sa souffrance ; il aurait vu qu'elle oscillait sur ses jambes, qu'elle se cramponnait à la porte pour ne pas s'abattre à ses pieds. Mais il avait tourné le dos et, les poings serrés, attendait qu'elle sortît. Lorsqu'elle se traîna vers l'extrémité du hall, il ne fit pas un mouvement. Elle lui dit, d'une voix brisée :

— Je veux que vous sachiez quelque chose... Je ne livrerai pas votre secret à la presse.

Il ricana sauvagement et, par-dessus son épaule, il jeta :

— Vous m'avez bien assez menti ! Je ne croirai jamais cela. Si vous faisiez votre métier pour de l'argent, je vous aurais offert d'acheter votre silence, mais je ne serai jamais assez riche pour empêcher Anne Wayland de « s'amuser » à mes dépens... et je ne suis plus assez fou pour espérer d'elle un mouvement de pitié. Allez-vous-en !

Selwyn attendit, sans bouger, que le bruit de la porte du jardin lui annon-

çât le départ de la jeune fille puis, le visage sévère, il regagna le bureau et dit à Weldon :

— Excusez-moi de vous avoir fait ainsi attendre ; prenez-vous du lait ou du sucre ? J'ai oublié vos goûts !

Vincent parut ne pas se soucier de cette question. Il traitait clairement son trouble. Il avait de la sympathie pour Anne Wayland et il craignait de lui avoir causé du mal... Peut-être son intervention malencontreuse avait-elle entravé le déroulement d'une idylle.

— Je disais, mon vieux, à propos de cette jeune fille...

Manners l'interrompit d'un geste indifférent :

— Je vous en prie, laissons tout cela... Votre venue providentielle m'a rendu un très grand service. J'ai fait, vous le savez, il y a quelques années, une expérience matrimoniale désastreuse ; j'étais sur le point de répéter cette erreur ; vous m'en avez empêché, Dieu merci, en m'éclairant sur le caractère de cette femme.

— Mais, Selwyn, croyez-vous vraiment qu'elle tentait de vous passer la corde au cou ? Vous savez, elle n'aurait qu'à choisir, et je ne comprends pas pourquoi elle devrait recourir à la ruse et au mystère pour convaincre un homme de l'épouser... elle est assez jolie pour se passer de tels moyens !

Manners se mit à rire amèrement :

— Eh non, elle ne voulait pas se faire épouser, c'est évident ; elle me le laissait supposer, elle m'encourageait, mais c'était pour m'arracher le sujet d'un tel article, en captant ma confiance. Vous m'avez renseigné sur elle, mais j'ai voulu, pour être loyal, lui demander de me le confirmer : tout ce que vous m'avez appris, elle l'a reconnu... Elle a admis, en particulier, qu'elle n'avait pas été obligée de faire du journalisme pour gagner sa vie, mais que c'est pour s'amuser, tout simplement, qu'elle espionne les honnêtes gens, et trahit leurs confidences.

Vincent voulut protester et défendre son amie contre l'évidence :

— J'avoue, sincèrement, que cela m'étonne beaucoup d'elle... Je ne la croyais pas capable de tels actes... Noblesse oblige ! Elle a toujours aimé les choses et les actions élégantes ; je n'imaginerais même pas qu'elle puisse tricher au jeu !

— Eh bien, moi, je ne puis croire à rien de tout cela... Je sais à présent trop bien ce qu'il faut penser de sa noblesse ! et je la crois parfaitement capable de tricher au jeu... Le Révérend Strott et sa femme sont au courant de toute ma vie. Anne est allée chez eux avec moi, et je sais fort bien que Mrs Strott lui a parlé de moi, en des termes qui, si elle avait été même simplement une jeune fille normale,

l'auraient fait renoncer à poursuivre cet espionnage. Après cet entretien, elle aurait dû m'avouer toute l'histoire et nous pouvions rester amis, ou bien s'en aller sans me pousser aux confidences... Qu'elle se soit laissée tenter par la perspective d'un beau reportage, qu'elle ait obéi aux ordres de son patron, je le comprends, mais qu'elle n'ait pas renoncé à me faire parler en sachant le mal qu'elle me causerait, c'est ce que je ne lui pardonnerai pas... Vous-même ignorez pourquoi je vis en reclus ; c'est un secret qui a pour moi un tel prix que, pour le sauvegarder, j'ai depuis sept ans abandonné le monde... Eh bien, Anne Wayland, du *Courier*, le connaît ; non parce qu'elle l'a découvert, ce qui l'autoriserait peut-être à s'en servir, mais parce que je le lui ai confié. Et, pour provoquer ces confidences, elle m'a joué une indigne comédie... celle, justement, qu'une honnête fille ne joue pas !

Atterré, Weldon baissa la tête :

— Mon cher Selwyn, je suis navré, absolument navré... je viens si rarement vous voir ! pourquoi fallut-il que ce fût précisément à ce moment ? J'arrivais plein de gaieté, et j'ai causé une catastrophe... Ah ! si seulement j'avais eu l'intelligence de me taire... Mais, avoua-t-il piteusement, c'est justement ce que je ne suis jamais capable de faire... Je parle à tort et à travers, j'accumule les gaffes ; on me l'a toujours dit, sans me guérir !

Manners fit un effort pour surmonter sa douleur et il s'efforça de reconforter son ami, qu'il sentait profondément désolé :

— Allons, n'attachez pas trop d'importance à cela... Je suis heureux que vous soyez arrivé à temps... Si vous n'aviez pas parlé, je devrais encore supporter le choc ; maintenant, il est derrière moi, et c'est mieux ainsi... je n'avais pas eu le temps de faire trop de bêtises. N'en perdez pas le sommeil, mon vieux. Dans ma vie, les coups durs n'ont pas manqué, et je suis encore là. Cette trahison est une chose terrible, mais je crois que je la surmonterai avec le temps et la volonté. Si vous désirez m'être agréable, vous ne me parlerez plus jamais de cette femme ; j'espère pouvoir l'oublier !

#### V — Selwyn Manners va en ville

Il était plus de dix heures quand Anne Wayland pénétra dans son appartement, après sa fuite des Trois-Chênes. Tout semblait s'être déroulé en dehors de sa conscience : la route, à travers les bois dépouillés de toute leur beauté, le départ précipité de l'auberge, le retour à Londres dans l'autobus cahotant, ne lui laissaient qu'un souvenir imprécis d'actes

accomplis machinalement, pendant que le cœur souffrait et refuse de se laisser distraire de sa douloureuse méditation, au milieu de choses naguère encore chéries, et qui maintenant ne sont plus que reproches et regrets. Elle n'avait songé qu'à l'homme aimé qui venait de la chasser, à celui qu'elle avait déçu alors qu'il avait tant besoin d'elle.

Toute sa joie de vivre s'était éteinte ; elle était blessée, mais aucune pensée amère pour Selwyn ne se glissait dans son âme ; tant de choses la condamnaient ! Comment lui reprocher cette attitude cruelle ? Il ne pouvait savoir !

Désespérée, Anne se promena longtemps dans son appartement, fumant cigarette après cigarette. Elle tenta de rassembler ses idées, de décider ce qu'elle ferait le lendemain, devant Newton Abbey... Elle ne redoutait pas de le voir, mais elle aurait préféré demeurer solitaire dans son logis, sans avoir besoin de faire bonne contenance et de mentir en cachant sa peine aux yeux indifférents ou cruellement scrutateurs. Ne voir personne, c'était son instinctif désir, après le choc terrible qu'elle avait reçu.

Alors, elle songea au téléphone, et l'impatience la prit de se débarrasser aussitôt de cette corvée. Elle n'avait que bien peu de chances de trouver Abbey chez lui à cette heure, mais elle composa le numéro, tout en pensant : « Et, pour comble de malchance, si je le dérange, ce qui est bien probable, il sera de mauvaise humeur... Mais, comme de toute façon il va me congédier, je ne risque rien de plus en le sortant de son lit ou en interrompant une réception... »

— Oh, Hello, Newton. C'est Anne Wayland. J'arrive à l'instant de Bar-den Minor.

A l'ouïe de la voix aimable et intriguée, Anne baissa la tête. Evidemment, pour qu'elle l'appelât à cette heure et dès son retour, elle devait, à son avis, avoir obtenu d'excellents résultats.

Elle s'efforça de lui annoncer, d'une voix parfaitement calme :

— J'ai peur de vous décevoir, cette affaire ne donne rien.

La voix qui lui répondit l'atteignit violemment. Newton Abbey n'était pas content, et ne le cachait guère :

— Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes-vous permis de lâcher une enquête sans même me demander mon avis ?

Anne ne connaissait que trop cette voix dure et glacée... Jusqu'à ce jour, elle ne l'avait entendue que lorsque le patron s'adressait à d'autres qu'à elle, mais son tour était venu. Cela ne l'émut pas trop — que risquait-elle de plus ? — et elle répliqua paisiblement :

— Oui, c'est bien ce que j'ai fait... Je n'ai rien à vous dire sur le secret de Selwyn Manners.

Après un silence de mauvais augure, la voix courroucée retentit :

— Pourquoi me téléphonez-vous maintenant au lieu de venir me parler au bureau ? Je veux savoir une chose : Avez-vous découvert ce fameux secret, ou avez-vous abandonné votre travail avant de réussir ?

Anne sentit qu'elle allait exploser. Devant Manners, qu'elle aimait, elle s'était tue, mais pourquoi devrait-elle supporter les reproches de cet homme qui, de toute façon, ne sera plus son patron dans quelques instants ? Elle lui lança :

— Oui, sachez-le, j'ai découvert une chose que Manners cache à tout le monde. Je n'avais pas songé que cela pût être la raison de son exil. Mais c'est une chose qu'aucun journal digne de ce nom ne peut désirer imprimer, par égard pour un homme vraiment chic et qui ne mérite pas d'être offert en pâture à la curiosité du public.



Chaque matin, chaque soir, à toute heure du jour, confiez à « Velva Moisture Film » d'Elizabeth Arden votre visage. Vos épaules, que les nouveaux décolletés veulent découvertes, en bénéficieront aussi. « Velva Moisture Film » assure un épiderme doux et frais comme un pétale. Ainsi votre peau rayonnera de jeunesse et de vie !

Et pour vous débarrasser une fois pour toutes de ces détestables comédons et boutons, Elizabeth Arden lance son « Blemished Skin Kit ». C'est un traitement qui comporte huit lotions ou crèmes très faciles d'emploi et qui font à votre teint ce qu'un régime bien balancé fait à votre taille : un miracle, quoi ! Autre nouveauté Elizabeth Arden, et celle-là d'extrême importance : le nouveau parfum, *Mémoire Chérie*, créé et mis en flacon en France.

Elle l'entendit crier :

— Je suis le seul et le meilleur juge de ce qui doit paraître dans mon journal ; je vous paye pour me fournir des renseignements et non pour me faire la morale. Votre devoir est de me dire tout de suite ce que vous avez appris. Je verrai ce que je dois en faire.

— Vous vous trompez, je suis aussi bon juge que vous... et je refuse de vous exposer à la tentation de manquer d'élégance pour la satisfaction de publier un article sensationnel.

Très ferme, et d'un calme effrayant, la voix retentit dans l'écouteur :

— Puis-je me permettre de vous demander si vous ne seriez pas devenue folle ?

— Oh, vous le pouvez certainement... mais cela ne modifiera pas ma décision : Je ne vous dirai rien, même pour tout l'or du monde. C'est ma réponse définitive.

— Bien ; alors voici la mienne : Vous ne faites plus partie du *Courier* à partir de cette minute. Compris ?

Elle l'entendit raccrocher le récepteur. Elle posa son appareil et soupira :

— Et voilà ma carrière terminée... Je crois que je suis la fille la plus idiote de Londres... Je perds en un jour mon amour et ma place !

Newton Abbey, le lendemain matin, arriva à son bureau d'une humeur exécrable. Quand le patron était dans cet état, il parcourait l'immeuble du haut en bas et faisait passer à tout son personnel de bien désagréables moments. Ses décisions rapides et surprenantes faisaient trembler tous ses collaborateurs. Chacun d'eux savait qu'il était alors dangereux de le contrarier : il pouvait affirmer que le noir était blanc, personne n'osait émettre un doute...

Sa secrétaire, rudoyée pour des vétilles ou mêmes sans aucun prétexte, ne fut que trop heureuse, le courrier dicté, de s'enfermer dans son petit bureau. Mais, un instant plus tard, elle reparut et annonça timidement :

— Un monsieur demande à vous voir tout de suite. C'est une affaire personnelle. C'est un Mr Selwyn Manners.

Abbey bondit de son siège, puis frappa sur la table et cria au visage de la jeune femme :

— Vous dites : Selwyn Manners ? L'écrivain ? Il demande à me voir !

— Oui, Monsieur, c'est le nom qu'il a donné à la réception.

Le patron fit un terrible effort sur lui-même pour se calmer avant de répondre :

— Ecoutez-moi bien, et ne vous trompez pas, ou sinon... Si c'est le célèbre romancier, je le recevrai immédiatement ; si c'est n'importe quelle autre personne, flanquez-la à la porte... enfin, dites ce que vous voulez, mais ne m'en parlez plus ce matin. Le romancier, c'est un grand diable avec des cheveux grisonnants et frisés. Il a un air sévère et il fume la pipe... débrouillez-vous !

— Oui, Monsieur, répondit la jeune fille, toute tremblante. Elle s'esquiva rapidement pendant que le patron se frottait la nuque en murmurant :

— Le monde entier doit être devenu fou... Anne m'envoie promener et Manners vient me voir ! Je me demande ce que cela signifie.

Dès qu'il pénétra dans son bureau, Newton reconnut le romancier. Il l'accueillit avec un sourire désarmant... Tout cela était si étrange qu'il se refusait à faire des suppositions et attendait de savoir ce que l'homme, si féroce pourchassé et qui se dérobaient avec tant d'habileté, pouvait bien vouloir dire à son persécuteur.

— Mr Selwyn Manners ! Quel plaisir inattendu vous me causez. Veuillez me faire l'honneur de prendre un siège.

Sèche, brutale comme un coup de fouet, la voix du visiteur claqua :

— Ici, je préfère rester debout. Abbey leva les sourcils, mais il se contint :

— Comme il vous plaira. Un cigare ? — Non... pas de cigarette non plus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, entre nous.

Dans son fauteuil, Abbey se carra ; il regarda fixement, à travers le bureau, le visage crispé de l'écrivain. Il comprit que celui-ci venait dans le dessein de causer du scandale, et cela n'était pas pour lui déplaire. Pas davantage pour l'effrayer, d'ailleurs. Newton Abbey, plus d'une fois dans sa vie, avait joué au matamore, et pourtant, ce n'était pas un lâche. S'il fallait se battre, il rendrait coup pour coup. Mais, pour le moment, son intérêt en éveil le guidait vers une attitude conciliante. Il demanda doucement :

— Voulez-vous me dire ce que je puis faire pour vous, Mr Manners ?

— Me renseigner, simplement. Vous avez, parmi vos collaboratrices une certaine Anne Wayland ?

— Oui. — Vous l'avez envoyée à Barden Minor avec la mission de m'interviewer coûte que coûte, en se présentant sous un faux nom et une fausse qualité, et d'obtenir, sans me dire ce qu'elle se préparait à en faire, des renseignements sur ma vie privée ?

Un très léger sourire détendit la lèvre de Newton Abbey. Il commençait à comprendre ce qui avait dû se passer, aux Trois-Chênes, et il se rendit compte qu'en manoeuvrant habilement, il obtiendrait des indications intéressantes... Manners, évidemment, ne pouvait savoir qu'Anne refusait de livrer le secret qu'elle disait avoir surpris.

— Mon cher Monsieur, répondit-il aimablement, pourquoi me regarder comme si j'avais mis le feu à votre maison ou assassiné votre chauffeur ? Je suis le directeur d'un journal d'information, et je dois informer le public. J'utilise pour cela des reporters, que je laisse libres du choix de leurs méthodes... Mais je suis convaincu que Miss Wayland n'a fait rien d'autre que son métier. Depuis sept ans, un homme de votre réputation se soustrait totalement à la curiosité publique et jette les journalistes à la porte... C'est devenu, dans la profession, une sorte de gageure : tous les reporters ne rêvent à rien d'autre qu'à réussir où tant d'efforts ont échoué... Il n'y a là

rien de répréhensible... Je vous dirais, même, que le plus sage serait de nous donner vous-même une déclaration... vous éviteriez des malentendus, des interprétations inexactes et des ragots, inévitables lorsqu'on doit recourir à des sources d'informations douteuses.

Manners protesta nettement : — Vous n'avez pas le droit d'espionner ma vie privée. Je refuse de recevoir les journalistes ; j'ai mes raisons et c'est mon droit. Si vous aviez envoyé cette Miss Wayland sous son nom et en sa qualité, je ne l'aurais pas reçue ; vous le savez parfaitement.

— Oh, je ne conserve aucune illusion... Bien que ce soit une très jolie fille, et qu'elle appartienne à la meilleure société, vous auriez bien été capable de lui fermer la porte au nez... Alors, c'est votre faute, si elle a dissimulé son identité.

— L'avez-vous déjà vue ? Abbey répondit doucement : — Pas encore, mais elle m'a téléphoné hier, dès son retour de mission, comme elle devait le faire.

On prétend, à Fleet Street, qu'il est bien difficile d'étonner Newton Abbey, et cette opinion se fonde sur une longue expérience. Pourtant, Selwyn Manners y parvint lorsqu'il dit :

— Vous m'avez fait remarquer qu'une déclaration personnelle est le moyen le plus sûr lorsqu'on désire que seule la vérité soit publiée. Eh bien, je suis contraint de parler, maintenant. Vous pouvez prendre note de ce que je vais dire.

Le directeur du *Courier* eut la présence d'esprit de mettre sa main devant son visage pour dissimuler sa surprise. Il répondit aimablement :

— C'est en effet de loin la meilleure solution. Le public sera très intéressé d'apprendre la vérité de votre propre bouche. Dois-je appeler ma secrétaire ?

— Non, certainement pas. Je me flatte peut-être en espérant que, lorsque vous connaîtrez cette sordide histoire, vous aurez la décence de la garder pour vous ; je ne veux pas contrarier un éventuel bon mouvement en mettant une personne de plus dans la confiance. Voici ce que je tiens tant à cacher :

Abbey écouta attentivement. Puis il dit :

— Vous venez de me présenter toute la question sous un angle nouveau. Je ne désire pas fermer la porte à toute discussion. Essayons de trouver un terrain d'entente. Tout d'abord, il faut

## UNE JOURNÉE avec Jean-Louis Barrault...

[ Suite de la page 6 ]

A quatre heures, je le revois sur la scène de Marigny, la cravate dénouée, le col déboutonné, les cheveux en broussaille. Il fait répéter Jacques Dacqmine, qui sera Titus dans quelques jours. Huit fois, dix fois, ils répètent l'un après l'autre, corrigent, essaient d'exprimer la plus intense langueur, le chemin du cœur le plus déchirant.

A cinq heures, la scène est la même mais tout a changé. Après « Férémece », « Volpone », Jean-Louis Barrault est Mosca (plus tard il se décidera pour le rôle de Corsaccio).

A sept heures, Jean-Louis remonte dans sa loge, visiblement éreinté. Il a droit à une heure et demie de repos : c'est-à-dire qu'il avale une tasse de thé, une pomme, une tartine de miel, entre deux visites ou deux lectures de manuscrits. Déjà il faut qu'il se maquille, et change de personnalité pour la troisième fois de la journée : dans

une demi-heure, il jouera l'étudiant, dans « La Cerisaie » de Tchekov.

\* \* \*

Chez les Barrault, on ne dîne pas ; on soupe, à une heure du matin. Madeleine, au retour, se précipite dans la cuisine, dispose sur la table un reste de poulet froid, une salade ou un légume. La nuit, tous deux doivent rêver d'une maison près d'Honfleur, blanche aux volets verts, au jardin plein de roses — ce Clos Normand qui est leur havre, leur repos béni. On y lit bien quelques manuscrits, on a bien surnommé les vaches Célimène, Cléopâtre, Araminte. Tout de même c'est là seulement qu'on peut les regarder, les vaches, rêver, s'étendre sur l'herbe ; mais depuis deux ans les Barrault n'ont pas eu de vraies vacances. Ils s'en plaignent, mais on ne les en plaint pas trop. Plus encore que les roses et l'herbe verte, la poussière de la scène et les soleils de la rampe leur tiennent aux entrailles. CLAUDINE CHONEZ

que vous compreniez une chose : Nous devons tous gagner notre vie, et mes collaborateurs doivent ou m'obéir, ou perdre leur emploi... Miss Wayland travaille pour le *Courier* ; elle n'est pas libre de choisir ses tâches ; comme ses collègues, elle doit exécuter mes ordres...

Manners interrompit sèchement : — Je vous en prie, laissons Miss Wayland en dehors de tout cela.

— Oh, nous ne le pourrions pas, sans doute... Elle est au courant de votre secret, n'est-ce pas ? Elle devrait en faire un article ! Ni elle ni moi ne travaillons dans un dessein philanthropique. Nous devons fournir au public ce qu'il désire, ou mettre la clé sous la porte... Il serait ridicule de notre part de prétendre réformer le goût de nos lecteurs ou d'entreprendre dans le *Courier* une croisade pour élever le niveau moral de la nation ! M'accordez-vous au moins cela, Mr Manners ?

— Eh ! je suis bien forcé de l'admettre, si je me place à votre point de vue...

Newton se renversa sur son siège et entrelaça les doigts puis, les yeux ancrés dans ceux de son visiteur, il déclara calmement :

— Nous autres, journalistes, nous sommes en état de guerre contre les hommes qui, tels que vous, refusent de laisser la presse parler de choses que le public souhaite connaître... Or, la guerre ne peut se faire sans espions, comme elle ne peut se faire sans traîtres. Un espion, c'est assez méprisable, pensez-vous. Mais quand il fait face au peloton d'exécution en criant le nom de sa patrie, après avoir risqué sa vie la sourire aux lèvres, cette bravoure force notre admiration, n'est-ce pas ?

— Indiscutablement. Mais je ne vois là aucune analogie avec mon cas. Miss Wayland a essayé de garder son poste, je ne puis la blâmer de vous avoir obéi en tentant de m'interviewer. Si je me place à votre point de vue, je ne puis pas non plus vous blâmer de chercher à percer mon secret pour le jeter en pâture à la curiosité de la foule. Mais il y a des choses qu'une honnête fille ne fait pas. Miss Wayland, sous un faux nom, a été reçue chez moi ; elle a partagé mes repas, accepté mon hospitalité, provoqué mes confidences, et cela dans le dessein de les livrer pour de l'argent, alors qu'elle savait fort bien quel mal cela me causerait. En dépit de tous les raisonnements qu'on essaiera de m'opposer, je dis et je répéterai toujours que cette créature commet une action lâche, vile et mesquine, et cette action me permet de juger la femme.

Tout en l'écoutant, Abbey réfléchissait, et la lumière se faisait dans son esprit... Anne refusant de dire un mot, la fureur de Manners le poussant à dévoiler son secret pour devancer les révélations de la jeune fille, la manière dont il l'attaquait, tout cela n'était que trop significatif. Il se retint de sourire et répondit froidement :

— Nous n'allons pas discuter plus longtemps de tout cela, nous ne nous entendrions pas. Mais, sur un autre point, nous devons pouvoir nous arranger... à condition que Miss Wayland soit d'accord ; nous ne pourrions rien faire sans elle, quelque répugnance que vous sembliez avoir à la mêler à cette affaire. Je vous propose un compromis...

Manners sursauta, incrédule, et Abbey continua :

— Parfaitement : Supposons que je garde le silence sur cette histoire pendant un certain temps ?

Absolument abasourdi, Manners bredouilla :

— Voulez-vous... répéter... s'il vous plaît ?

Souriant, Abbey réferra à ce désir :

— Je suis prêt à garder l'histoire pour moi un certain temps, à des conditions parfaitement acceptables pour vous, et je vous dirai pourquoi je suis certain que Miss Wayland se taira également. Combien de temps vous faudra-t-il pour payer complètement les dettes de votre femme ?

— Je compte que tout peut être réglé dans une année.

Abbey regarda le plafond, puis il reprit :

— Eh bien, imaginons que cette année soit déjà passée. Vous ne devez plus rien, et vous êtes encore, naturellement, un auteur en vogue, mais vous avez repris votre vie sociale. Il n'y a plus aucun mystère autour de vous... Vos droits d'auteur vous reviennent intégralement et vous êtes un homme riche... Il n'y a plus à ce moment de si gros inconvénients à révéler au public ce que vous avez fait, n'est-ce pas ?

— Ça me sera encore fort désagréable, mais beaucoup moins qu'aujourd'hui... Vous avez parfaitement compris ce que je me répugne, dans cette publicité de mes difficultés, c'est qu'on y pourrait voir une sorte de mendicité... Je me ferai l'effet de l'homme qui crie : « Aidez-moi dans une noble tâche en achetant mes oeuvres ». Je me comparerais alors au pauvre estropié qui tend la main en disant : « La charité, s'il vous plaît, j'ai quatre enfants à nourrir » !

— Nous sommes d'accord. Quoi que vous pensiez de moi, je suis capable de reconnaître la noblesse de votre caractère, et je ne veux pas rendre inutile le sacrifice que vous avez consenti. Je garde votre interview dans mes papiers personnels. Et je ne la publierai pas avant que vous soyez libéré de vos engagements. Ainsi, j'annoncerai à la fois la raison de votre retraite et la fin de vos difficultés.

Manners soupira :

— C'est déjà beaucoup ! Naturellement, il est inutile que je vous demande de ne pas publier cela avant ma mort ?

Abbey se mit à rire :

— Je crois que, parfois, je puis faire un acte héroïque, mais je ne suis pas un saint ! J'ai vingt ans de plus que vous, et je ne veux pas être obligé de souhaiter votre mort chaque fois que je penserai au papier qui dormira dans mon coffre ! J'attendrai donc au moins une année. Donnez-moi votre parole que vous me préviendrez quand le moment sera venu de publier l'article.

— Vous avez ma parole... et je vous dis merci.

Newton Abbey se leva et regarda le romancier bien en face :

— Et maintenant, Mr Manners, dites-moi si vous avez le sens de l'humour ? Etes-vous capable de rire de vous-même, ou vous prenez-vous trop au sérieux pour cela ? J'aurais une chose plaisante à vous raconter... plaisante pour les autres, évidemment... Souvenez-vous toujours qu'on rit moins de celui qui, le premier, rit de ses mésaventures...

L'étonnement arqua les sourcils de Manners. Il répondit :

— Allez-y ! Je crois que je supporterai n'importe quoi, après ce qui m'est arrivé.

— Ce ne sera pas long. Je vous ai dit que Miss Wayland m'a téléphoné hier soir, à son arrivée... Vous avez supposé que c'était pour me raconter votre secret. Eh bien ! pas du tout... Elle m'a dit qu'il n'y avait pas assez d'argent dans toute l'Angleterre pour parvenir à lui faire trahir un homme qui a eu confiance en elle... et elle m'a donné sa démission sans rien me révéler... Et maintenant, riez... s'il vous plaît !

Avant même d'avoir achevé, Abbey

se demanda s'il n'avait pas commis une imprudence, car il vit les mains de Manners se contracter et l'homme fit un pas en avant... Il le regarda sans baisser les yeux. Peu à peu, sous ce regard courageux, l'écrivain se détendit. Alors, Abbey reprit :

— Vous vous demandez pourquoi je vous raconte cela ? Ce n'est pas pour me gausser de vous. C'est parce que, ayant durement lutté toute ma vie, j'aime ceux qui ont du caractère... comme vous... et comme Anne Wayland. Renvoyer une collaboratrice parce qu'elle refuse d'exécuter mes ordres est une chose, mais la laisser insulter est une chose très différente. Je veux que vous sachiez qui est cette jeune fille : Quand elle m'a téléphoné, elle savait qu'elle allait perdre une situation qui lui rapporte déjà mille livres par an et qui s'améliorait constamment. Eh bien, fiez-vous à mon expérience des hommes et des femmes : Quand vous rencontrerez quelqu'un qui renonce à cela pour ne pas commettre une indiscretion, tirez-lui votre chapeau et ne vous recoiffez pas trop vite.

Une longue minute s'écoula avant que Selwyn ne répondît, et Abbey eut le temps de voir passer sur son visage toute une série de sentiments qu'il interpréta sans peine. Enfin, l'écrivain abaissa ses yeux troublés et, d'une voix que le remords bouleversait, il avoua :

— Je vous remercie de cela aussi... Je me suis conduit comme un idiot et comme un goujat... Vous l'avez vraiment congédié ?

— Oui, je ne pouvais faire autrement ; il faut que mes reporters m'obéissent, vous le comprenez... Mais je la regrette, et si elle faisait le moindre geste, je crois que je la reprendrais... Mais vous, qu'allez-vous faire, à présent ? Puis-je vous le demander ? Je m'en doute un peu, si je ne me suis pas trompé sur votre compte.

Pour la première fois, un sourire détendit le dur visage de Manners qui répondit :

— Question pour question : Pourquoi tenez-vous à le savoir ?

Avec une grimace comique, il avoua :

— J'ai toujours eu envie d'assister au mariage d'Anne... Longtemps, j'ai cru que je serais le marié ; mais je vois que je devrai me contenter d'être le garçon d'honneur...

## VI — Au marché de Berwick

Ce fut un Selwyn Manners absolument effondré qui descendit l'escalier du *Courier*. Il avait aisément obtenu l'adresse d'Anne Wayland et il s'était promis d'aller chez elle sans tarder. Mais il ressentait une peur terrible à l'idée de la rencontrer. Peut-être refuserait-elle simplement de le recevoir, d'ailleurs... Il avait été si dur et si insensible ; ne lui rendrait-elle pas la monnaie de sa pièce ?

Le taxi cheminait lentement, dans un quartier où il ne se serait pas attendu à trouver le domicile de cette jeune fille de la bonne société... Comment pouvait-on qualifier « d'extrêmement original, ma chère » un appartement dans un bloc de Park Lane, alors que pour rien au monde ces mêmes femmes n'accepteraient de loger à Tooting ou à Kilburn, « en raison du voisinage absolument inacceptable » ? Il ne comprenait pas ce qui avait pu inciter une jeune fille riche et mondaine à habiter dans un pareil lieu et quand personne ne répondit à son coup de sonnette, il demeura perplexe. Il s'était préparé à voir paraître une élégante soubrette...

Après une assez longue attente, il se souvint que Weldon lui avait parlé d'une voiture de sport... sans doute le garagiste pourrait-il le renseigner.

— Miss Wayland ? Certainement, Monsieur, elle gare habituellement sa

voiture chez nous. Elle l'a prise ce matin, pour se rendre à la campagne, a-t-elle dit.

Désappointé, Manners fronça les sourcils. Il interrogea encore :

— Sauriez-vous si elle restera longtemps absente ?

— Oui, Monsieur, plusieurs semaines... elle nous a autorisés à disposer de sa place.

Le visage de plus en plus sombre, Manners demanda :

— Savez-vous qui pourrait m'indiquer l'adresse de Miss Wayland ? J'ai absolument besoin de l'atteindre immédiatement.

L'employé réfléchit un instant, puis dit d'un air dubitatif :

— Peut-être Mrs. Jenks, au numéro trente-trois... Je sais qu'elle s'occupe d'entretenir l'appartement de Miss Wayland.

Le romancier se précipita à l'adresse indiquée. Mrs. Jenks lui répondit volontiers, sans pouvoir lui être d'un grand secours :

— Je ne puis vraiment vous dire où est allée Miss Wayland... non, pas même si vous me donniez cent livres... elle ne m'a rien dit, à part : « Vous n'aurez plus besoin de vous occuper de l'appartement pendant un mois ou deux ; je m'absente. Quand j'aurai besoin de vous je vous écrirai. » Et je lui ai répondu : « Vous pouvez écrire ou passer quand vous voudrez, vous me trouverez toujours chez moi. » Parce que vous comprenez, Monsieur, les pauvres gens comme nous ne s'en vont guère en vacances !

Sans grand espoir, Manners demanda encore :

— Voulez-vous s'il vous plaît noter mon adresse et le numéro de téléphone de mon club ? Je vous demande de m'avertir du retour de Miss Wayland dès que vous la verrez. Mais il faudra le faire discrètement, c'est-à-dire ne pas l'informer que je l'ai demandée. Ne craignez pas que je lui veuille du mal, je suis un de ses amis... et voici pour vos frais, ajouta-t-il en lui tendant un billet de banque.

Selwyn se rendit ensuite chez Weldon, le manqua, mais le rejoignit à son club. Brièvement, il lui expliqua ce qu'il désirait :

— J'ai commis une grosse erreur au sujet d'Anne Wayland, et je tiens à réparer mes torts. Voulez-vous m'aider ?

— Oh, naturellement... je ferai ce que vous voudrez, pour vous et pour elle... répondit-il en sautant sur ses pieds.

— Calmez-vous ; vous ne pouvez rien faire tout de suite ; elle a quitté le *Courier* et elle est partie à la campagne, on ne sait où. Je désire être averti immédiatement de son retour. Vous en serez certainement informé ; je compte que vous m'enverrez un mot. Je compte aussi que vous tiendrez votre langue car si vous racontez ce qui s'est passé aux Trois-Chênes, je reviendrai spécialement à Londres pour vous flanquer une correction. Je le ferai, soyez-en certain.

— Bon, c'est entendu, mais je ne travaille pas pour rien... Je veux en récompense... une invitation à la noce !

D'abord, Manners regarda son ami avec un air sévère, puis il sourit en disant :

— J'ai déjà entendu quelque chose comme cela ce matin... Il ne me reste plus qu'à apprendre que, vous aussi, l'avez demandée en mariage !

— Oh, une douzaine de fois au moins ! Je n'ai jamais eu le moindre espoir, d'ailleurs... Mais je l'aime beaucoup et, si j'avais été vraiment un homme, je vous aurais cassé la figure, pour la façon dont vous l'avez traitée...

Manners inclina tristement la tête et répondit, avec une évidente sincérité :

— Et moi, si je croyais que cela effacerait mes torts, je vous laisserais le faire !

Quatre semaines plus tard, Anne se glissa doucement dans son appartement. Elle venait de passer un mois dans le Devon, désespérée, s'efforçant d'oublier Selwyn et ne parvenant pas à penser à autre chose. A présent, elle faisait ses comptes, et ce n'était pas réjouissant... a peine lui restait-il quatre cents livres ! Ces singulières vacances lui coûtaient cher.

Naturellement, une masse de lettres l'attendaient. En lisant celle de Newton Abbey, qui la priait de passer au plus vite à son bureau, elle eut un sourire douloureux : « Il est clair qu'il n'a pas renoncé à m'arracher ce que je sais au sujet de Selwyn. Je n'irai pas, à quoi bon ? Je suis décidée à ne rien lui dire. »

Sa résolution restait inébranlée, elle ne trahirait pas Manners. Mais comment ne pas regretter les mille livres qu'elle gagnait au *Courier* ? Avec un pareil gain, sa petite réserve lui donnait une sécurité ; quatre cents livres d'économies, quand on touche chaque semaine de bons honoraires, c'est tout autre chose que cette même somme lorsque rien ne vient boucher les trous qu'y creuse chaque jour de vie, même modeste ! Elle se sentait un peu dans la situation d'une place investie que l'armée ennemie encerclait à chaque instant plus étroitement, et qui voit s'épuiser ses réserves sans grand espoir d'un secours extérieur. Et pourtant, il fallait trouver une solution, et sans attendre la ruine complète.

« Personne ne connaît mon retour ; je pense qu'il sera bon de le tenir secret aussi longtemps que je le pourrai, pour que je puisse inventer une explication capable de sauver la face... Abbey sera peut-être discret au sujet de mon départ du *Courier*. Il me faudra en tout cas trouver un autre emploi. Pourquoi n'en serais-je pas capable, après tout ? Il y a d'autres journaux que celui de Newton. »

L'optimisme persiste, heureusement, chez certains êtres, même dans des circonstances tragiques. Il produit rarement des résultats immédiats, mais donne le courage d'entreprendre et de lutter... Et, tout autant que d'argent peut-être, Anne avait besoin d'un dérivatif à ses pensées qui s'évadaient trop volontiers vers Selwyn Manners. Elle eut l'idée d'écrire un roman, qu'elle espérait pouvoir placer chez un éditeur. C'était à peu près le seul travail qu'elle pût faire... encore n'était-elle pas trop sûre d'y parvenir. Mais elle se mit à sa machine, attendant que les idées jaillissent...

Le malheur, c'est que ces fameuses idées ne se pressaient point. Edison aimait à répéter : « Je connais la formule du génie : Un pour cent d'inspiration et quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration ». Anne, qui était une jeune fille bien élevée, se contentait naturellement « d'avoir chaud » pour un pourcentage extrêmement élevé... L'inspiration se montrait rétive. Elle ne se laissa pas décourager, se persuadant que, si elle la cherchait assez longtemps, la grande idée qui devait constituer la trame de l'histoire viendrait infailliblement se présenter à son esprit...

Mais combien de temps faudrait-il attendre ? Serait-il même possible de vivre, jusqu'à l'achèvement du roman, avec ces malheureuses quatre cents livres ? Durant ces longues semaines, Miss Anne Wayland apprit que les pence peuvent avoir, en certaines désagréables circonstances, autant d'importance que les livres à d'autres moments et même bien davantage... Une année plus tôt, cent livres n'étaient pas

grand-chose pour l'insouciant fille de l'insouciant George Wayland !

Un samedi, vers la fin de l'après-midi, Anne s'accordait un instant de repos avant de faire une chose qui, s'ils l'avaient apprise, aurait choqué jusqu'au fond de l'âme les « gens du monde » qui étaient accoutumés à voir Miss Wayland évoluer gracieusement dans les salons, pareille à un bibelot précieux, brillante et inutile comme lui. Ces gens-là n'imaginaient même pas que leur amie pût se lever chaque jour à sept heures du matin, qu'elle faisait elle-même son ménage, accomplissait courageusement les mille tâches réservées aux domestiques, faisait son marché... Et quel marché !

C'était sans doute cela qui semblait le plus pénible et le plus périlleux, pour une jeune fille qui désire à tout prix cacher sa gêne matérielle... Il lui fallait bien s'approvisionner, et elle avait choisi, pour cela, le marché de Berwick... Elle y trouvait deux avantages : Tout s'y vendait à bon compte, et les domestiques de ses relations n'y allaient certainement pas... les rencontres compromettantes n'étaient pas à redouter. Mais Anne détestait ces promenades, ces marchandages indispensables ; elle évoquait alors, pleine de tristesse, l'époque où elle n'avait qu'à mettre le pied dans un magasin chic pour voir un vendeur empressé se précipiter à sa rencontre ; il lui suffisait de choisir, et l'objet désiré se trouvait bientôt chez elle... tout le reste ne la concernait pas.

Elle fit la grimace en passant un costume usé et déformé, qui injurait sa silhouette parfaite ; mais c'était nécessaire. Aller, trop bien vêtu, au marché des pauvres gens lui attirerait des observations dépourvues d'amabilité. L'expérience lui avait appris que, sous l'aspect d'une modeste dactylo, elle rencontra au contraire prévenances et compréhension.

Sans chapeau, dissimulant son tailleur défraîchi sous un élégant cache-poussière, Anne se dirigea vers le garage en fumant une cigarette. Un mécanicien s'approcha pour sortir la voiture. Il demanda :

— J'ai vu Mrs. Jenks ce matin. Elle serait heureuse de savoir si vous aurez prochainement besoin de ses services.

Anne répondit d'un air indifférent :

— Dites-lui que je la prévien drai. Pour le moment, j'ignore encore si je resterai dans mon appartement. Il est possible que je retourne à la campagne.

Tout en s'éloignant, la jeune fille soupira :

— Pourquoi tant de gens s'efforcent-ils de vous empêcher d'épargner votre argent, même quand vous avez absolument besoin de faire des économies ?

Un grand nombre de personnes, sans aucun doute, doivent chaque jour se poser cette même question ! Anne ne pouvait pourtant pas avouer au mécanicien, en prenant le volant d'une auto de luxe, qu'elle était forcée d'économiser les quelques shillings que demande pour sa peine une femme de ménage !

Dans son petit salon encombré de mille chose sans valeur, Mrs. Jenks explique à Selwyn Manners :

— J'en suis certaine, Monsieur, elle est revenue. Je ne puis pas vous dire combien de temps elle restera, mais elle était ici avant-hier. Elle ne m'a pas encore fait appeler et ce n'est naturellement pas à moi d'aller la déranger. Mais, quand je l'ai aperçue, je me suis dit : « Mrs. Jenks, tu as promis d'écrire à ce gentleman... il faut le faire immédiatement ». Et je l'ai fait, Monsieur, le jour même.

— Je vous en suis très reconnaissant, Mrs. Jenks, mais je suis allé plusieurs fois sonner chez Miss Wayland et je n'ai pas obtenu de réponse. A l'instant même, j'y suis retourné, puis je me suis

renseigné au garage. On m'a dit qu'elle est partie en voiture et on ignore quand elle reviendra. J'ai pensé qu'elle vous avait donné rendez-vous pour nettoyer l'appartement.

Mrs. Jenks répondit, d'un ton où perçait un léger ressentiment :

— Non, je n'ai pas de rendez-vous. Auparavant, j'y allais régulièrement deux fois par semaine et, pour être tout à fait franche avec vous, Monsieur...

Selwyn, qui n'était pas d'humeur à écouter des clabaudages, l'interrompit presque impatiemment :

— Bon, je vous remercie... si vous ne savez pas quand elle rentrera, je n'ai qu'à l'attendre... Je resterai à Londres cette nuit, de toute façon et si vous voyez rentrer Miss Wayland, même très tard, je vous prie de me téléphoner aussitôt...

Sur le dos d'une enveloppe tirée de sa poche, Selwyn indiqua le numéro auquel on pouvait l'atteindre. Il tendit à la femme un billet de dix shillings... les amoureux sont habituellement prodigues, et cela explique sans doute l'empressement avec lequel les concierges et les femmes de ménage leur viennent en aide dans la poursuite de leurs intrigues.

Mrs. Jenks remercia beaucoup, promit de téléphoner, puis ajouta :

— Mais, si vous êtes pressé, je crois que je puis vous dire où vous avez beaucoup de chances de trouver Miss Wayland, en ce moment même... je sais où elle va d'habitude, le samedi...

Brusquement, le romancier releva la tête et regarda avec des yeux pleins d'espoir le visage ingrat de la femme :

— Mais je ne vous demande rien de plus... si vous savez où je puis la rencontrer, dites-le-moi... J'y vais de ce pas !

D'une voix embarrassée, Mrs. Jenks commença :

— Voilà, Monsieur... D'abord, je ne suis pas sûre qu'elle y soit... Et puis, je ne devrais peut-être pas vous le dire. Miss Wayland ignore certainement que je sais qu'elle y va et, comme elle le fait toujours si discrètement, je suppose qu'elle ne désire pas que cela soit connu... Pourtant, il n'y a pas de mal à faire des économies et, comme je le dis toujours à mon mari, ce n'est pas à nous de la blâmer de s'approvisionner au meilleur marché... les magasins demandent des prix qui sont tellement exagérés... c'est honteux. Et puis, Miss Wayland est peut-être serrée, comme tout le monde à peu près en ce moment, ou bien elle est économe... C'est un bon principe... Je le dis souvent à mon mari, Monsieur : Quand on surveille bien les pennies, les livres s'épargnent d'elles-mêmes !

Pendant tout ce récit, Manners regardait la femme d'un air abasourdi... Où voulait-elle en venir avec ces considérations sordides, qui ne devaient jouer aucun rôle dans l'existence luxueuse de la riche Miss Wayland ? Il demanda, incrédule :

— Mais enfin, Mrs. Jenks, que voulez-vous dire ? Où Miss Wayland va-t-elle donc s'approvisionner ?

— Oh, je ne l'aurais pas pensé, mais je l'ai vue, plusieurs fois, et mon mari aussi... Elle doit y aller chaque samedi. Mais, comme elle est toujours habillée très simplement, et qu'elle se promène à la vue et, pour peu qu'on se soucie pensé qu'elle ne désire pas être reconnue ! Naturellement, nous ne l'aurions pas mal jugée de faire elle-même son marché à Berwick... des tas de gens le font, et c'est plus honorable que d'avoir des dettes dans les magasins chics... C'est à son honneur, de porter ses paquets et...

Une fois de plus, Manners interrompit Mrs. Jenks, en lui demandant d'une voix ferme :

— Dites-moi simplement comment je la trouverai là-bas.

— Eh bien, le plus simple je pense sera de chercher sa voiture, dans une rue à proximité... elle doit la laisser pas bien loin du marché... Le garagiste vous dira la marque et le numéro pour la retrouver si vous ne la connaissez pas...

Le marché de Berwick se tient à la lisière arrière de Shaftesbury Avenue. Il offre un spectacle pittoresque et constitue un intéressant sujet d'étude sur la vie laborieuse des employés et des ouvriers. Mais, surtout le samedi soir, il vaut mieux, si l'on redoute le bruit et si l'on n'apprécie pas les senteurs violentes des viandes et des poissons, se tenir à l'écart de son animation haute en couleurs et en odeurs. C'est le centre très actif d'un commerce exercé sous l'éclatante lumière de milliers de lampes qui éclairent honnêtement toutes les marchandises largement offertes à la vue et, pour peu qu'on se soucie de les palper, aussi aux doigts experts ou tâtonnants d'une foule compacte.

Des lumières crues, des voix rudes, des questions et des appels qui s'entre-croisent : ici, tout une humanité entreprenante et pressée lutte pour sa nourriture. Ce sont de bonnes gens ; leurs manières manquent souvent de poli, mais leur cœur s'ouvre tout grand. Ils illustrent un adage dont on rit souvent : « Le pauvre aide le pauvre » et une solidarité réellement agissante s'établit d'instinct entre ceux qui peinent côte à côte. Ils n'ont rien de commun avec les lis des champs, qui ne travaillent ni ne filent — non, rien pas même le vêtement ! — et Salomon, jamais, ne fut vêtu comme l'un d'eux. Mais ils ne jugent pas les gens sur la mine et sur leurs habits. Une mise élégante ne susciterait que sarcasmes et ferait monter les prix... Tandis que l'acteur besogneux, au veston râpé et aux façons timides se verra souvent qualifié d'un titre réconfortant. La pâle et frêle dactylo devient « petite demoiselle » et les marchands plaisantent volontiers avec elle. Tous ces gens ont une perception plus rapide et plus juste des valeurs effectives que bien des personnages importants, enclins à juger ce la qualité des produits par l'éclat d'un emballage...

Au milieu de tout ce bruit et de toute cette clarté, Anne avance lentement, examinant et comparant. Les étalages de fruits luisants artistement élevés en pyramides offrent de premiers rangs extrêmement tentants. Ceux qu'on vous vendra, et qui proviennent de l'arrière de la pile, ne seront pas du tout pareils, sans doute... Les poissons à la peau claire, les aiglefin dorés et les harengs couleur de feuillage automnal, le saumon qui rougit sur de grandes plaques de marbre blanc, des merlans brillants qui se tiennent tout droits, s'offrent aux regards comme une tentation permanente. Les choux-fleurs sont étonnamment clairs, les pommes de terre emportent à leur robe l'humus de leur champs natal, les radis, les concombres, les oignons, s'étalent dans une profusion déroutante...

Rien ne semble plus aisé que de faire ses emplettes dans une telle profusion de tout ce qui pousse sur la terre ou dessous... Les marchandises sont en vue, les prix sont affichés... On voit tout cela d'un coup d'oeil... mais il vaut mieux, souvent, y regarder de plus près. Qu'une belle affiche indique en grosses lettres : MEILLEUR MARCHÉ, 6d et LIVRE, ne signifie pas forcément que les mots s'appliquent à la fois au prix, à la qualité et au poids... Peut-être n'avez-vous pas discerné une très petite « demi » devant le très gros « livre »... Vous aurez à déboursier un shilling au lieu de 6 pences... et cela vous ouvrira les yeux pour la prochaine fois... Vous apprendrez ainsi à vos dépens qu'il convient d'être circonspect avant de conclure une affaire et cette expérience

vous rendra de grands services pour toute votre vie... Vous cesserez d'être de ces gens qui ne découvrent que trop tard ce dont ils auraient dû s'apercevoir tout de suite !

Promiscuité... marchandages... économies... Il fut une époque, et ce n'est pas fort loin, où Anne détestait de telles choses... Aujourd'hui d'ailleurs, elle ne les aime pas, mais elle en comprend mieux la nécessité. Elle a appris à circuler sans contrainte au milieu de ces hommes et de ces femmes, elle admire leur gaieté et leur courage, elle s'amuse avec eux de ce spectacle truculent :

— Approchez, mes belles, approchez, ne soyez pas timides... Nous liquidons tout ce soir, profitez...

Devant l'étalage de ce boucher, Anne sourit. Le garçon, gai et gras, au visage rubicond, l'interpelle :

— Eh bien, Madame, que prenez-vous ce soir pour régaler le patron ?

Elle se met à rire, en dépit de sa tristesse, à cette manière imagée de parler d'un mari et répond :

— Je regrette, je n'en ai pas... Je veux quelque chose pour moi.

Avec une sollicitude paternelle, il déclare :

— Ne vous désolerez pas, cela viendra bientôt... Alors, un petit rôti ? je vous en donnerai un fameux, qui fondra dans la bouche...

Sur sa paume largement ouverte, il tend une rouelle d'un beau rouge vif et l'offre à l'admiration de la jeune fille :

— Voici un morceau parfait... seulement onze pence la livre. Il fera environ deux shillings et demi.

Elle répondit d'un signe de tête...

Puis ce fut le tour des légumes. Le grand sac à provisions en est bientôt rempli. Sur la liste qu'elle consulte tout a été biffé. Anne a terminé ses emplettes et pousse un soupir de soulagement :

— Dieu merci ! c'est fini ! murmure-t-elle en se frayant, d'un air las, un étroit passage au milieu de la foule affairée. A chaque pas, les deux lourds cabas lui battent les jambes, et les poignées lui coupent les mains.

Dans la rue transversale où elle a garé sa voiture, loin de la multitude bruyante, elle pose un instant, pour se reposer, les deux sacs pesants. Alors, une voix douce murmure à son oreille :

— Vous ferez mieux de me laisser porter ces paquets.

Selwyn Manners est à côté d'elle et lui sourit.

Immobilisée par la surprise, elle le contemple en silence. Son cerveau a cessé de fonctionner et les mots refusent de se concrétiser sur ses lèvres soudain desséchées. Dans ses yeux largement ouverts qui la regardent, elle voit un monde entièrement différent de celui qu'elle s'attendait à y découvrir... Comment ce qu'elle peut y lire est autre que ce qu'ils exprimaient, la dernière fois que l'écrivain frémissant d'indignation, chassait de sa maison la journaliste condamnée sans appel...

Elle éprouve un immense soulagement mais, parce qu'elle est femme, et parce qu'elle est Miss Anne Wayland, elle ne peut accepter si simplement cette présence qui la comble de joie et d'espoir, ce retour si follement désiré. Elle se raidit et interroge, sèchement :

— Que faites-vous ici, Monsieur, et que me voulez-vous ?

Sa réponse, et surtout le sourire qui l'appuie, la déconcertent :

— C'est à peu près ce que je vous ai demandé, lorsque je vous ai découverte étendue sur la bruyère, dans le bois qui entoure ma maison... et pour vous interroger, ma voix était, je suppose, encore plus dure que la vôtre en ce moment... J'ai donc mérité cette question et ce ton et je vous réponds sans

ressentiment : Je vais porter ces cabas chez vous... Quel chemin prenons-nous ?

Sa voix est ferme, comme s'il parlait à un enfant récalcitrant. Il a ramassé les deux sacs et attend. Anne ne dit mot. Un sourire amusé naît sur les lèvres du romancier. La jeune fille se sent à présent très faible, et aussi obscurément très heureuse. Mais elle n'accepte pas encore de se rendre et oronne :

— Voulez-vous avoir simplement l'obligeance de mettre ces provisions dans ma voiture ; puis vous voudrez bien poursuivre votre route et me laisser.

Toujours souriant, il secoue la tête : — J'ai dit que je vous accompagnerai chez vous et je le ferai... Je veux vous parler.

Un sentiment de soulagement s'empara de l'âme de la jeune fille. Elle essaya de toutes ses forces de le repousser, pour lutter encore. Mais déjà elle sentait que, si elle était parvenue à chasser Selwyn, elle en aurait pleuré... Son cœur lui criait : « Ne partez pas ! » et sans doute ses yeux le laissaient-ils deviner. En tout cas, le romancier manifestait clairement qu'il ne se souciait nullement d'obéir. Il attendait, balançant légèrement au bout de ses bras musclés les deux sacs qu'Anne trouvait si pesants... Elle se décida à dire :

— Suivez-moi, s'il vous plaît... ma voiture n'est pas bien loin.

Il ouvrit la portière, et elle s'installa derrière le volant. Il attendit encore, sans lâcher les cabas. Elle lui jeta :

— Mettez donc cela dans le coffre... et si vous persistez à m'accompagner, vous pourrez monter... je ne tiens pas à vous voir courir derrière la voiture...

— Je vous remercie. Il est certaines choses que je dois absolument vous dire... quand vous les aurez entendues, vous prendrez une décision. Si vous le désirez encore, vous me chasserez... mais pas avant !

Ils roulèrent en silence, par les rues encombrées. Devant son appartement, Anne arrêta la voiture. Selwyn descendit rapidement, prit les provisions et suivit la jeune fille. Elle ouvrit la porte et demanda — première parole qu'elle lui adressait depuis leur départ du marché :

— Savez-vous conduire ?

Il inclina la tête et elle ajouta :

— Voulez-vous amener la voiture au garage Lawson... Un employé la rentrera... Si vous tenez vraiment à me parler, vous pourrez revenir ; je vous ouvrirai.

Lorsqu'il sonna, Anne le fit entrer dans son studio. Elle avait eu le temps de revêtir une robe de soie et, bien qu'elle fût très pâle, Manners pensa qu'il ne l'avait jamais vue si jolie. Elle ne s'assit pas et ne lui offrit pas de prendre un siège. Simplement, elle alla s'accouder au marbre de la cheminée, regarda par la fenêtre, sans plus lui jeter un coup d'oeil, et attendit. Comme il se taisait aussi elle interrogea, d'un ton impatient :

— Alors, qu'avez-vous à me dire ?

— Oh, tellement de choses... que je ne sais pas bien par laquelle commencer ! répondit-il doucement.

— Est-il bien nécessaire que vous les racontiez ? Je croyais que nous n'avions plus rien à nous dire... et vos paroles ne serviraient probablement de rien...

— Il se peut qu'elles soient inutiles, mais je dois parler... et vous devez m'entendre, affirma-t-il catégoriquement. Sa voix, fort calme, débordait de sincérité.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, j'ai été tellement injuste envers vous que ce souvenir me torturera jusqu'à la fin de mon existence... à présent que j'ai découvert mon erreur. Je suis venu vous dire que je regrette infiniment et vous demander pardon, Anne. Je ne sais pas si vous pourrez

un jour oublier ce que je vous ai fait, et je n'espère même pas que vous me pardonniez, mais je dois vous affirmer que je déplore ce que j'ai dit et que je voudrais que pas un seul mot n'en eût franchi mes lèvres... Je veux vous dire aussi que je vous suis profondément reconnaissant de votre loyauté envers moi... vous savez être très généreuse... et j'aurais dû le comprendre.

Elle n'avait pas fait un mouvement ; elle n'osait tourner son regard vers lui... il se serait aperçu du frémissement de ses lèvres ; il aurait vu qu'elle retenait avec peine les larmes qui voulaient s'échapper de son cœur trop lourd, des larmes de joie qu'elle n'aurait pu renier, et qui auraient trop éloquemment parlé. Elle ne parvient pas à empêcher sa voix de trembler quand elle demanda :

— Vous parlez de générosité ? Que voulez-vous dire ?

— Mais... vous n'avez pas revu Newton Abbey !

— Non... je lui ai téléphoné à mon retour des Trois-Chênes... après que vous m'avez chassée... je lui ai annoncé que je n'avais rien à lui apprendre... Je n'avais aucune bonne raison d'aller affronter personnellement sa colère... De toute façon, ça m'a coûté ma situation. Une situation qui...

Elle s'interrompit soudain, avalant ses derniers mots. Manners soupira, d'un ton désolé :

— Oh mon Dieu... si vous saviez quel gâchis j'ai fait... parce que je n'ai pas pu croire à votre loyauté.

D'une voix infiniment lasse, Anne reprit :

— Vous aviez le droit de douter de moi... d'après les apparences. Je ne puis vous en vouloir. C'est bien de venir vous excuser. Moi aussi, j'ai été coupable... et vous ne pouvez pas savoir...

Sa voix s'évanouit dans un imperceptible murmure quand elle acheva :

— Mais, à présent, il faut que vous partiez.

Il ne broncha pas, ne fit pas un geste, mais continua, comme s'il n'avait pas entendu cette invite :

— ...veuillez achever, je vous en prie... je ne puis pas savoir... quoi ?

Elle ne répondit pas. Alors il fit un pas et se plaça entre elle et la fenêtre pour la regarder bien en face :

— Anne... ma chérie !

Elle frissonna, mais resta silencieuse. Selwyn savait qu'il allait la blesser, mais il savait aussi que c'était le seul moyen de sortir de cette situation absurde... Il fit un effort pour interroger :

— Répondez-moi sincèrement, Anne. Weldon, qui vous connaît bien, affirme que vous êtes la plus loyale des femmes qu'il ait jamais rencontrées, et que vous ne voudriez pas me refuser une réponse dont tant de choses dépendent pour moi, et sans doute aussi pour vous : Je désire savoir pourquoi une riche jeune fille, appartenant à la bonne société, va s'approvisionner au marché de Berwick.

Anne ne pouvait ne pas comprendre... Ce n'était pas simplement pour lui demander pardon que Selwyn l'avait pourchassée, et il désirait lui dire autre chose. Elle savait bien qu'elle-même souhaitait l'entendre. Pourtant, elle voulait lutter encore et répondit :

— Quel droit avez-vous, de me poser une telle question ?

Sa voix parut s'excuser, mais il insista :

— Vous pouvez penser que c'est une pure indiscretion, mais ce n'est pas cela. J'ai besoin de me rendre compte de toute l'étendue du mal que je vous ai causé. Anne, je suis un homme désespéré... et c'est ce qui me permet de me

conduire de cette façon impolie... Souvenez-vous que je vous ai confié volontairement mon secret... Vous en avez un, vous aussi... et je vous demande de me le révéler, en échange... et vous pouvez être assurée que je serai aussi discret et loyal que vous l'avez été !

Alors, Anne se décida, et se sentit aussitôt plus heureuse. Elle avoua, sans amertume :

— Mon secret et le vôtre se ressemblent un peu... Tout le monde me croit fort riche... alors que mon père ne m'a pratiquement rien laissé, et je n'ai pas voulu détronner mes amis, parce que, ruinée, j'aurais été exclue de la société où j'ai toujours vécu, et je n'aurais eu aucune chance de me refaire une situation... Je commençais à me débrouiller au *Courier*... J'espère que je trouverai une autre solution pour gagner ma vie, avant qu'on apprenne que je n'ai plus le sou !

Il la regarda, un peu incrédule... Pourtant, il se doutait déjà, depuis qu'il avait rencontré la jeune fille s'approvisionnant au marché de Berwick, que ses ressources devaient être bien limitées. En cherchant un peu ses mots, il demanda :

— Alors... cette situation au *Courier*, c'était un travail nécessaire ? Pas seulement un amusement ? C'était tout pour vous ?

Elle annonça d'une voix résignée :

— Matériellement, c'était... à peu près le seul moyen de gagner ma vie... mais ce n'était pas assez pour me faire renoncer au respect de moi-même. Je m'étais promis que je ne révélerais à aucun prix ce que vous m'aviez confié... et Newton ne m'achètera pas cette confiance, quelque prix qu'il y veuille mettre !

Selwyn fit un pas en avant et se trouva tout près de la jeune fille. Il lui posa les mains sur les épaules, puis commença à l'attirer doucement à lui. Elle ne résista pas, mais balbutia :

— Laissez-moi... je vous en prie !

Elle baissait la tête. Les mains resserrèrent leur étreinte et Selwyn murmura, près de l'oreille d'Anne :

— Chérie... nous ne pouvons en rester là... à présent. Il y a encore une question, à laquelle vous devez répondre.

Presque imperceptible, un mot frémir le long de la poitrine de l'écrivain :

— Laquelle ?

Une tendresse infinie fit frémir la voix de Selwyn quand il reprit :

— C'est si important, chérie... Vous avez renoncé à un travail bien payé, à une carrière qui vous plaît... vous avez perdu tout cela pour avoir refusé de livrer mon secret. Mais je ne conçois que deux motifs à ce geste : La pitié... ou l'amour.

Il s'interrompit et, en levant les yeux, Anne eut l'impression que dans le regard de l'homme qui l'aimait passait tout l'émerveillement de celui qui plonge très loin dans le pays des rêves. Elle laissa tomber sa tête contre la poitrine de Selwyn qui acheva :

— Si c'est la pitié qui vous a guidée, Anne, vous avez droit à ma gratitude... mais naturellement, je ne vous importerai plus... Je partirai dès que vous me l'aurez dit... Est-ce simplement par pitié, que vous n'avez pas parlé ?

Très pur et rappelant un doux roucoulement, le rire de la jeune fille fit vibrer sa poitrine. Sa voix, infiniment tendre, répondit :

— Que vous êtes bête, Selwyn ! Est-ce que je resterais ainsi... dans vos bras... par pitié ?

F I N

« Le Mystère des Trois-Chênes » de Valentine a été adapté de l'anglais par René d'Aguy. Tous les droits sur la version française appartiennent à *Mirabelle Dejean & Robert Alix*, Agents Littéraires. Monnetier-Mornex (Hte Savoie) et Genève (Suisse).

#### LA FEMME DEVANT LA LOI :

### Des obligations de la mère de famille envers ses enfants.

Le père de famille est obligé de pourvoir aux besoins de ses enfants. S'il les néglige ou leur refuse le nécessaire, il peut être traduit en Cour sous une accusation de refus de pourvoir. La pratique quotidienne des Cours de Justice nous démontre que telle accusation est excessivement rare contre une mère de famille.

Elle peut toutefois être portée. C'est arrivé récemment.

A la suite de mésentente, s'aggravant de jour en jour, un mari quitte sa femme et ses enfants. C'est la grand-mère paternelle qui recueille les petits. La mère travaille et verse une pension à sa belle-mère pour l'entretien des enfants.

Voilà cependant qu'elle cesse de payer pendant un mois et la grand-mère la traduit en Correctionnelle sous une accusation de refus de pourvoir.

Pour sa défense, la mère accusée établit qu'elle a été malade pendant un mois, n'a pas pu travailler et n'a donc pas gagné. C'est pourquoi elle s'est arriérée dans la pension.

L'accusée établit en outre que son mari s'est récemment engagé dans les Forces Armées canadiennes et est maintenant en mesure de pourvoir aux besoins de ses enfants. L'accusée soutient donc qu'il appartient au père de payer la pension et non à elle. Dans le cas où le père peut payer la pension, la mère ne peut y être forcée. Son obligation est donc subsidiaire de celle du père. Ref : Jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, en date du 14 juin 1956.

ROBERT MILLET, B.A.

## J'ai reçu le monde entier

[ Suite de la page 7 ]

Je ne peux être impartiale, quand il s'agit d'Ali, autant l'admettre moi-même. A mon point de vue, Ali est un homme fatal, et c'est l'avis de nombreuses femmes qui me seront reconnaissantes de ma discrétion. Depuis son divorce d'avec Rita Hayworth, Ali n'a cessé d'être calomnié par la presse et je m'en trouve quelque peu responsable, puisque c'est à l'une de mes réceptions qu'ils se sont rencontrés pour la première fois.

Lors de notre première rencontre à New York, en 1947, je ne m'intéressai à lui que parce qu'il venait d'acheter sur la Côte d'Azur la maison de Maxime Elliott, que je connaissais fort bien. Naturellement il se montra charmant, mais comme la plupart des étrangers, je le pris pour un viveur superficiel, et je ne le revis plus avant l'été de 1948. Je l'invitai alors, je le dis franchement, pour réhausser un dîner que je donnais en l'honneur de feu l'amiral Forrest P. Sherman au Palm Beach de Cannes. Sachant son goût pour les jolies femmes, je m'efforçai d'en réunir un grand nombre. Moi aussi, j'aime qu'il y ait de jolies femmes dans une soirée, elles sont moins chères et plus décoratives que les fleurs. La plus jolie des femmes disponibles était Rita Hayworth qui, mariée à Orson Welles, attendait au cap d'Antibes que son divorce fût régulièrement prononcé.

Rita broyait du noir, car elle aimait encore Orson et elle voulait s'excuser en prétextant qu'elle n'avait rien à se mettre. Je lui donnai l'adresse d'une bonne couturière à Cannes et je la persuadai d'accepter mon invitation :

— Le dîner est à neuf heures trente, mais je vous demande d'arriver en retard. Faites une entrée à sensation, cela vous remontera le moral.

Le soir du dîner, je bavardais avec Ali qui était mon voisin de table, quand soudain je le vis sursauter et tomber littéralement en arrêt :

— Grand Dieu ! Qui est-ce ? s'exclama-t-il.

Rita venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, plus belle qu'il n'est permis de l'être, vêtue d'une exquise robe blanche.

— C'est votre voisin de table.

— Ma voisine ? dit-il incrédule.

— Oui, je l'ai invitée spécialement pour vous.

Ali tomba aussitôt sous le charme de Rita et après le dîner il l'emmena au *California*, le cabaret qui est au-dessus de Cannes, « pour admirer les étoiles ». J'affirme qu'il ne se passa rien de plus cette nuit-là, parce qu'Ali prit l'avion peu après minuit pour assister à une course importante en Irlande. Le lendemain matin, je téléphonai à Rita pour savoir ce qu'elle pensait d'Ali :

— Un gentil garçon, dit-elle négligemment.

Trois semaines plus tard, je déjeunais chez Ali. Rita s'y trouvait, mais on ne pouvait en tirer aucune conclusion, car Ali tient table ouverte, et, de plus, il ne comblait pas Rita de prévenances ainsi qu'il a coutume de le faire quand il est amoureux. Quelques jours plus tard, Ali se rendait en Amérique pour les ventes de yearlings de Saratoga, et je crus bien que c'était la fin de son ébauche de roman — si roman il y avait — avec Rita. Je ne pensais pas qu'il y ait eu quelque chose de sérieux lorsque Ali vint à Hollywood, et qu'on signala qu'il était de façon quasi permanente en compagnie de Rita. Légèrement, Ali était toujours marié à sa première femme Joan, fille de lord et lady Churston. Lorsqu'ils s'étaient séparés, d'un commun accord, Ali lui avait versé trois millions de dollars, mais à une condition. Connaissant sa propre

faiblesse pour les femmes, Ali avait demandé à Joan de ne pas divorcer jusqu'à ce qu'il le lui demandât. C'était là une sorte de garde-fou contre un mariage inconsidéré. Mais après avoir courtoisement Rita pendant quatre mois à Mexico, à Cuba, en Irlande et en Suisse, Ali décida de supprimer cet obstacle. Lui et Rita se marièrent le 27 mai 1949.

Ali vécut les mois suivants dans une sorte d'extase, mais Rita semblait triste et mal à l'aise. J'attribuai cette sorte d'abattement au fait qu'elle attendait un enfant, mais la naissance de Yasmina n'améliora pas son moral. Ali décida Rita à l'accompagner en Afrique, où il rendait visite à ses co-religionnaires, mais, au milieu du voyage, Rita lui annonça qu'elle rentrait à Paris pour acheter des robes. Et ce qu'il apprit d'elle, ensuite, c'est qu'elle était retournée en Amérique avec Yasmina, en annonçant publiquement qu'elle l'avait quitté.

L'échec de ce mariage est facile à expliquer. Rita n'avait pas, comme Ali, le goût des mondanités, pas plus qu'elle n'avait les goûts intellectuels d'Orson Welles, son mari précédent. Rita est la gentillesse et la simplicité même. Rien de son passé ne la préparait à ce rôle de princesse et l'on ne peut lui en faire grief, mais on peut lui reprocher d'avoir fait au sujet d'Ali des déclarations susceptibles de compromettre la succession de ce dernier au titre de son père.

L'Aga Khan aimait beaucoup Rita, et il en voulut à son fils de cette rupture. Il avait lui-même mené une vie mouvementée et joyeuse, mais il s'était toujours montré intraitable sur les principes de la dignité familiale.

Il est admis qu'Ali, qui est son fils aîné, doit hériter de la fortune de l'Aga et devenir, après lui, le chef spirituel des Ismaéliens. Mais cet ordre de succession n'a rien d'obligatoire. L'Aga peut très bien déshériter Ali et désigner comme son successeur Kharim, l'aîné des fils d'Ali. Mécontent de la déplaisante publicité faite autour du deuxième divorce d'Ali, l'Aga m'a chargée, l'été dernier, de prévenir son fils, alors amoureux de Gene Tierney, qu'il ne considérerait pas cette dernière comme une belle-fille possible. C'était une commission bien désagréable, car j'adore Ali. Je n'en cédai pas moins aux sollicitations de l'Aga, tout en l'assurant que Gene était plus intelligente et présentait plus de sécurité que Rita. Mais l'Aga fut inébranlable.

— Je ne peux accepter qu'il épouse encore une actrice. Personnellement je n'ai rien contre Miss Tierney. Le devoir essentiel d'Ali envers son peuple est de se conformer aux obligations de sa religion. Depuis treize siècles la pureté de notre hérédité a été un symbole plein de sens aux yeux de mon peuple, et je ne permets pas à mon fils de le détruire par un mariage inconsidéré. Je le lui ai répété maintes fois, mais il ne semble pas avoir conscience de ses responsabilités. Peut-être vous écouterait-il.

Je me fis donc l'interprète de l'Aga et Ali s'en montra réellement désolé. Mais il continua à voir Gene jusqu'à son départ, pour l'Amérique, au moment de Noël, puis il fit spécialement le voyage de Californie pour la retrouver. Je lui souhaite de ne pas se remarier du vivant de son père. C'est un aimable Roméo, qui aime trop les femmes pour être fidèle à la sienne. Comme je lui demandais un jour de m'expliquer ce besoin d'aventures :

— Quand j'aime une femme, me répondit-il, je ne pense qu'à son plaisir.

## 24 heures à Bordeaux...

[ Suite de la page 12 ]

Mais que vois-je ? Vous avez oublié votre appareil de photo ? Il faut en acheter un autre ! Allons vite rue Ste-Catherine !

Non, je n'oublie pas que nous ne sommes pas à Montréal. Mais il se trouve qu'à Bordeaux aussi la rue Ste-Catherine est l'artère principale, la grande rue commerçante de la ville. Seulement, à Bordeaux, elle ne mesure que 40 pieds de large, trottoirs compris, ce qui fait d'ailleurs le désespoir de tous les bordelais qui s'y entassent chaque jour à la sortie des bureaux comme harengs en baril.

Il va être temps, hélas, de songer à rentrer. Le soir tombe, et je suppose que vous êtes attendu à Montréal pour

dîner. Moi-même suis rappelé au Canada pour affaires...

Et au moment de nous séparer, cher lecteur, pour retourner chacun à nos occupations, je me rends compte que dans ce voyage beaucoup trop court, je n'ai pas eu le temps de vous montrer les grandes industries de la ville. Que d'oublis ! Que d'omissions !

Mais je suis tranquille. Je sais que maintenant que vous connaissez un peu ma ville et que vous avez appris à l'aimer, vous reviendrez sans moi.

Vous aussi prenez votre tapis volant.

J'en connais un qui s'appelle Air France...

## Existe-t-il une clé des mariages heureux ?

[ Suite de la page 13 ]

Scorpion-Poissons TAUREAU-VIERGE	CAPRICORNE (22 décembre-20 janvier)	BELIER-BALANCE
Bélier-Sagittaire GEMEAUX-BALANCE	VERSEAU (21 janvier-19 février)	SCORPION-TAUREAU
Capricorne-Taureau CANCER-SCORPION	POISSONS (20 février-20 mars)	GEMEAUX-SAGITTAIRE

La lecture de ce tableau est facile : Supposons que vous soyez né(e) entre le 21 avril et le 20 mai (TAUREAU), vous voyez, en regard, dans la colonne de gauche, que vous vous accorderez surtout avec les personnes nées sous le signe de la VIERGE, du CAPRICORNE, et secondairement, celles du Cancer et des Poissons.

Dans la colonne de droite, vous trouvez les signes du LION et du VERSEAU, dont les natifs présentent des risques de désaccord avec vous. Il vous est facile de trouver, dans la colonne centrale, les dates en relation avec chaque signe.

### Votre "type" complémentaire

On pourrait discourir longuement sur les affinités électives dont a si bien parlé Goethe.

Avec d'autres auteurs encore, on pourrait dire que les « types » opposés s'attirent et se complètent. Mais il est exact aussi de préciser que si vous éprouvez une impérieuse attirance vers votre « type » opposé et que s'il découvre en vous son heureux complément, vos relations réciproques ne sont cependant pas à l'abri d'accrochages ou de heurts.

Du point de vue de cette loi des affinités, les « types » opposés sont les suivants :

BELIER — BALANCE (naissances du 21 mars au 20 avril) (24 septembre-23 octobre)
TAUREAU — SCORPION (21 avril-20 mai) (24 octobre-22 novembre)
GEMEAUX — SAGITTAIRE (21 mai-21 juin) (23 novembre-21 décembre)
CANCER — CAPRICORNE (22 juin-23 juillet) (22 décembre-20 janvier)
LION — VERSEAU (24 juillet-23 août) (21 janvier-19 février)
VIERGE — POISSONS (24 août-23 septembre) (20 février-20 mars)

En admettant que vous soyez né(e) sous le signe du Bélier, vous pourrez vous attendre à trouver chez les personnes nées entre la fin septembre et la fin octobre votre meilleur(e) époux(se), vos meilleurs(es) collaborateurs(trices) ou, au contraire, vos

adversaires les plus redoutables.

A défaut des lumières d'un psychologue, vos qualités de jugement et d'intuition vous permettront de discerner très facilement entre les « types » très tranchés et sans demi-mesures que seront, pour vous, les personnes nées sous le signe opposé au vôtre.

### La clé du bonheur

Les observations de Hadaller, que corroborent si bien les données de l'astrologie, ne doivent pas être considérées comme un schéma rigoureux et définitif.

Elles seraient sans utilité si elles ne permettaient pas de tirer un parti, un enseignement valables tant sur le plan de nos relations sociales, amicales, professionnelles et, surtout, affectives.

L'utilité de ces données est de nous permettre d'agir en connaissance de cause. Voici comment :

Lorsque nous disons que les « natifs » de tel signe zodiacal sont en désaccord avec ceux de tels autres signes, cela n'implique pas nécessairement, fatalement, qu'ils s'entendront comme chien et chat. Non, cela signifie — et les raisons astrologiques qui nous font dire cela sont péremptoires — qu'il y a une plus forte propension aux conflits ouverts et aux luttes de caractères. Connaissant cela, nous devons nous efforcer d'agir avec plus de souplesse et de diplomatie afin d'éviter les heurts et les crises.

Par exemple, si vous êtes né entre le 21 mars et le 20 avril et que vos affaires vous obligent à traiter avec des personnes nées entre fin juin et fin juillet ou entre fin décembre et fin janvier que notre tableau vous désigne comme étant en désaccord avec votre type psychologique, il vous suffira, dans bien des cas, d'agir en connaissance de cause pour éviter d'éveiller des susceptibilités et d'écarter ainsi tout ce qui pourrait susciter des conflits.

Si votre époux, Madame, ou votre épouse, Monsieur, se trouve être précisément dans une catégorie réputée en désaccord avec vous, cet exposé vous aura peut-être apporté une explication à certaines tensions ou à certains malentendus.

On ne saurait mieux conclure et, si vous faites un usage judicieux de cette clé, vous verrez votre univers social et affectif s'épanouir harmonieusement. C'est le bonheur que je vous souhaite.

# CE DONT ON PARLE

[ Suite de la page 9 ]

chain. Les onze créateurs n'emploieront que des tissus de fabrication canadienne pour ce défilé de modes qui sera tenu, lors d'un déjeuner, dans la salle de bal de l'hôtel Ritz-Carlton ••• Le film le plus discuté sera *The Ten Commandments* auquel l'adjectif « colossal » sera appliqué pour le bon comme pour le pire — plus fréquemment, hélas! pour ce dernier. Cecil B. de Mille a dépensé, dit-on, treize millions et trois années de travail, pour cette hisitoire de Moïse faite en super ceci et cela, dont pas une image n'est une oeuvre d'art. Le truquage du passage de la mer Rouge est d'une évidence enfantine avec ses flots de gélatine et l'image superposée de la chaussée sur laquelle se sont engagés les Hébreux; celui du colosse de celluloid (pour imiter le marbre, alors qu'en réalité on les faisait en pierre) trainé par des centaines d'esclaves vous laisse tout ébahi par la figuration plutôt que par le tableau. Une musique accompagne la voix ennuyeuse de Cecil B. de Mille commentant la Bible des Juifs, et vous ne gardez de cette dépense et de cet effort colossal qu'un colossal ennui ••• Danièle Brady est la présidente du Cercle des Jeunes Naturalistes de Montréal qui tenait récemment une exposition au Mt-St-Louis. Danièle — qui a 15 ans et fait ses études au Pensionnat Ste-Anne de Lachine — y présentait un herbier de plantes sauvages et des dessins préparés à Montréal et au Camp d'été du Lac Ouareau. Elle s'intéresse à la botanique depuis deux ans, ainsi qu'à la musique et au dessin. Ses parents, Suzanne et Gérard Brady, ont fondé *L'homme libre*

de Drummondville auquel ils ont travaillé ensemble pendant seize ans. M. Brady est, aujourd'hui, chef du Secrétariat de la Fédération libérale provinciale et dépouille chaque semaine cent quinze hebdomadaires pour y trouver la matière de « La revue des Hebdo »



ANDREE CHAMPAGNE, l'héroïne des Belles histoires des Pays d'en-haut. (Photo Jac-Guy)

qu'il lit chaque dimanche (1 h. p.m.) à Radio-Canada ••• Au prochain concert de l'Orchestre symphonique de Montréal, vous entendrez le violoniste Isaac Stern qui n'avait pas joué dans notre ville depuis quelques saisons. Au pupitre, le maître et doyen Pierre Monteux les 22 et 23 janvier ••• Je recommande avec le plus grand enthousiasme à nos lecteurs *l'Histoire du Canada en Images* de Clarke Hutton (traduction française de Ilinca Bossy) éditée conjointement par le Cercle du Livre de France et l'Oxford University Press. Les faits y sont racontés avec simplicité et objectivité et les illustrations abondantes et faites avec goût (celles des pp. 19, 27, 35 particulièrement); excellente vue d'ensemble et modèle de concision.

CLAIRE-FRANCE, auteur d'un premier roman *Les Enfants qui s'aiment*. (Photo Audet, Québec)



DANIELE BRADY, présidente des Jeunes Naturalistes.



## Exigez le seul et véritable ONGUENT CANET-GIRARD

souverain contre

### CLOUS, PANARIS, ABCÈS, etc.

Pas une nouveauté jouissant d'une réputation surfaite  
mais un produit ayant fait ses preuves.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

## UNE DATE À RETENIR

Mercredi, le 30 janvier, vous pourrez vous procurer, chez tous les marchands de journaux et magazines du Québec et d'ailleurs, VOTRE numéro de février de

### LA REVUE POPULAIRE

Vous y trouverez, en plus de la chronique mensuelle de Lucette Robert: "Ce dont on parle" et de nombreux articles illustrés un roman d'amour complet qu'on vous recommande:

**Quand l'amour refléurit** par MARCEL DOVET

## LES 25 GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

LA REVUE POPULAIRE — NOVEMBRE 1956

Mme Anita Arcand,  
8414, des Belges, Montréal, P. Q.

Mme Aline Aubre,  
152, Doilier, St-Jean, P. Q.

Mlle Gilberte Beaudin,  
Ecole Normale St-Joseph,  
Havre-St-Pierre, P. Q.

Mlle Yvette Bellevau,  
7339, Boul. Pie IX, Montréal, P. Q.

Mme Thérèse Casavant,  
10066, 39e Avenue, Rivière-des-Prairies,  
R. R. No 1, Co. Hochelaga, P. Q.

Mlle Micheline Chalifoux,  
No 66, rue St-Joseph, C. P. 564,  
Ste-Agathe-des-Monts, P. Q.

Mme Evelyn Cholette,  
C. P. 165, Rigaud, Co. Vaudreuil, P. Q.

Mlle Pierrette Chouinard,  
521, 6e Rue Sud, Charny, Co. Lévis, P. Q.

Mlle Huguette Dubuc,  
Glen Robertson, Ont.

Mme Lucien Gagnon,  
Ste-Marie-Salomé, Co. Montcalm, P. Q.

Mlle Cécile Gagnon,  
Bon-Désir, Co. Saguenay, P. Q.

M. Jean Girard,  
4318, Chemin de la Côte St-Michel,  
St-Léonard-Port-Maurice, P. Q.

Mme Lorraine Hamel,  
21, rue Langevin, Beauport 5, P. Q.

Mlle Lily Labbé,  
St-Georges-Ouest, C. P. 30,  
Co. Beauce, P. Q.

Mme René Laventure,  
Ste-Madeleine, Co. St-Hyacinthe, P. Q.

Mme Germaine Lebeau,  
103, rue Richelieu, St-Jean, P. Q.

M. Yves Munger,  
171A, St-Dominique, Jonquière, P. Q.

Mme Arthur Pelletier,  
124, rue Millette, Magog, Co. Magog, P. Q.

M. Sylvestre Pesci,  
6960, rue Chambord, Montréal 35, P. Q.

Mlle Marie-Paule Prévost,  
Ste-Louise, Co. L'Islet, P. Q.

Mme Lucienne Rhéaume,  
85, Boulevard-des-Laurentides,  
Pont-Viau, P. Q.

Mme J. S. Rousseau,  
3365, Barclay, Apt. 7, Montréal, P. Q.

Mme Eddy Sauvageau,  
45, de l'Eglise, Rimouski, P. Q.

Mlle B. Shannon,  
950, Agnès, St-Henri, Montréal, P. Q.

Dr Henri van Ginkel,  
Mount Saint Vincent College,  
Halifax, N.-S.

### Solution du mois de novembre

J	A	N	T	E	I	L	S	T	U	L	L	E
N	S	O	U	R	A	M	A	R	I	E	N	
E	S	E	R	S	L	I	S	U	M	E	L	E
R	A	S	C	D	U	T	O	R	E	P	O	U
V	I	A	U	M	C	O	L	I	S	H	A	U
U	N	S	P	A	L	N	E	Y	E	U	F	E
R	E	M	E	S	I	E	C	E	T	A	R	O
E	C	O	N	S	E	N	T	I	R	P	R	E
B	O	R	N	E	T	E	S	E	R	A	T	O
P	U	S	E	D	E	R	M	A	T	O	S	E
O	S	E	M	I	R	E	P	I	N	E	S	A
N	E	O	F	E	N	I	L	T	E	E	F	I
T	R	I	N	S	A	N	A	S	R	B	O	N
I	R	E	P	R	E	P	A	S	P	C	A	L
F	A	B	A	R	I	S	T	O	P	I	L	E
E	B	A	R	I	L	N	S	E	R	I	E	E
C	A	R	T	E	T	E	R	E	N	T	E	

## TRAVAIL À TEMPS PARTIEL POUR DAMES

### \$100 PAR MOIS

et vos propres robes sans déboursier un sou!

Voilà la chance qui vous est donnée dans vos loisirs, celle de porter et d'exhiber les modèles FASHION, si populaires au Canada et aux E. U. Il suffira que vous fassiez voir à vos voisines et amies nos modèles aguichants, nos magnifiques couleurs, nos tissus exquis et nos valeurs incroyables. Elles trouveront profit et plaisir à vous donner leurs commandes que vous nous ferez tenir. Nous assurons la livraison et la perception et vous recevez votre commission à l'avance. Postez le coupon ci-dessous pour obtenir — gratuitement — plus de détails sur notre offre ainsi qu'un album volumineux de nos modèles.



NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.  
3425 Industrial Blvd., Dept. X-138, Montréal 12.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.  
3425 Industrial Blvd., Dept. X-138, Montréal 12.

• Votre offre m'intéresse. Veuillez m'envoyer — sans obligation ni déboursé de ma part — plus de détails la concernant.

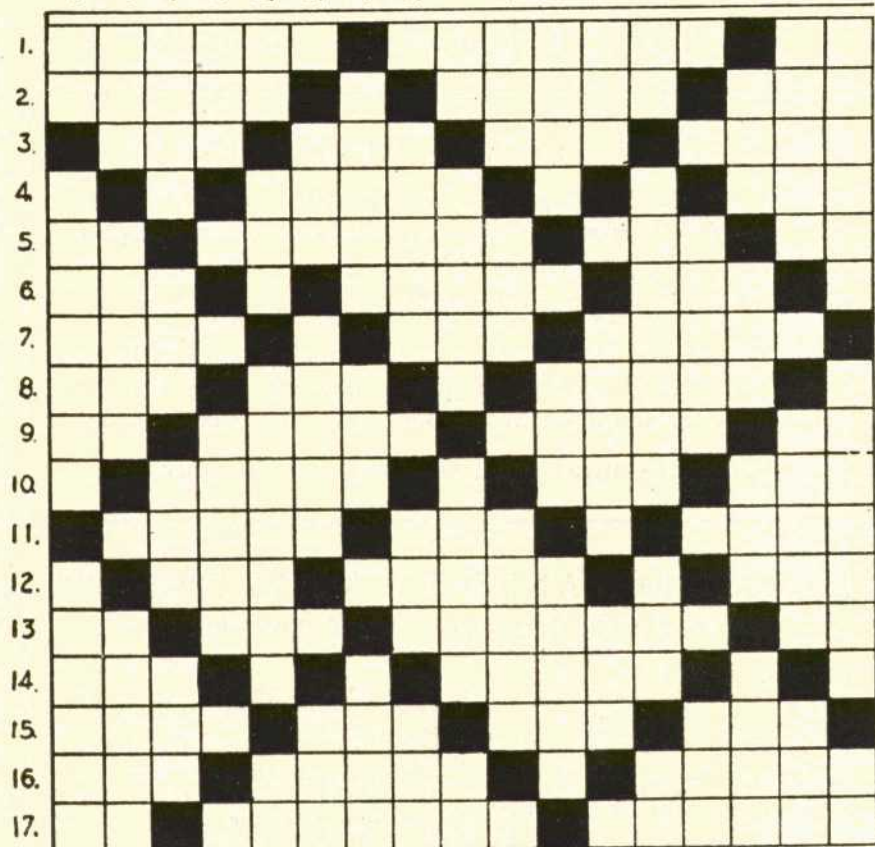
Nom \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_  
 Age \_\_\_\_\_ Pointure \_\_\_\_\_

Un choix de  
78 robes  
GRATUITEMENT

# NOS MOTS CROISÉS

## 25 JEUX DE CARTES PAR MOIS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.



DECOUPEZ ICI

La Revue Populaire — janvier 1957. Les réponses doivent nous parvenir avant le 15 février 1957.

Nom .....  
(M. Mme ou Mlle)

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Adressez :

Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal, 18, Qué.

DECOUPEZ ICI

## HORIZONTALEMENT

- Figure burlesque de carton. — Trace profonde que les roues des voitures laissent dans les chemins. — Dans.
- Belle constellation de la zone équatoriale. — Pareillement, de plus. — Ville de Belgique.
- Démonstratif. — Roi de Hongrie. — Point cardinal. — Chemin que l'on suit.
- Grosse pluie de peu de durée. — Unité monétaire bulgare.
- Conjonction copulative. — Ouverture d'un volcan. — Sans mélange. — Petit ruisseau.
- Pieu aiguë par un bout. — Femme de lettres française, née à Saint-Petersbourg. — Pronom.
- Ancienne ville d'Italie (Lucanie). — Fâcheux. — Genre de mollusques lamelli-branches.
- Ile du Dodécaneze italien. — Fleur blanche. — Premier mot du Symbole des apôtres.
- Dans. — Arc-boutant servant à amurer la misaine. — Sombre. — Qui est à moi.
- Abondance de paroles inutiles. — Fleuve de Suède. — A travers.
- Turner et retourner l'herbe d'un pré nouvellement fauché. — Plante textile. — Excédent de la dépense prévue.
- Titre anglais. — Clairsemé. — Caractère du style.
- Adverbe de lieu. — Saison. — Mauvaise chance persévérante. — Négation.
- Seule. — Planète habitée par l'homme.
- Meubles de repos. — Grosse pilule. — Bison d'Europe. — Massue de gymnastique.
- De l'alphabet grec. — Machine à roue qui servait autrefois à filer le chanvre. — Cour dallée d'une maison.
- Ile de l'Atlantique. — Qui n'est pas ce qu'il paraît être. — Genre rosacées.

## VERTICALEMENT

- L'Eridan des Anciens. — Mettre en pièces. — Gorgier de nourriture ou de boisson.
- Courbe décrite par une voûte. — Dernier morceau d'une chose entamée. — Principe de tout nombre.
- Commune de Belgique (Anvers). — Article. — Inférieur. — De l'alphabet grec.
- Au bout de peu de temps. — Folie partielle.
- Préfixe privatif. — Sale, hideux. — Indépendance. — Dans la gamme.
- Gros perroquet. — Achever. — Billet qui autorise à toucher de l'argent.
- Mouvements folâtres. — Terrain sur lequel on marche. — Extrémité.
- Vieilles. — Garçon d'écurie de courses. — Général américain.
- Nom du soleil chez les Egyptiens. — Petit ongle du coq. — Petit trait horizontal. — S'emploie dans l'intimité.
- Nuage. — Possédât. — Fils du frère ou de la soeur.
- Descendu d'une race. — Partie du corps qui joint la tête aux épaules. — Local vitré destiné à abriter les végétaux.
- Le Levant. — Somme que l'assuré doit payer à l'assureur. — Colère.
- D'un verbe gai. — Ce qui éclaire les objets. — Mammifère solipède. — Fleuve d'Italie.
- Chanscn de table. — Maison de campagne.
- Dans la gamme. — Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Marmite de cuisine. — Gamin de Paris.
- Se former en épi. — Opéra-comique de Massenet. — La plus vile populace.
- Lésion de la peau formant saillie, comme les taches de vin. — Dé à jouer, marqué sur une seule face. — Métal.

(Voir en page 45 les noms des gagnants du mois de novembre)

## MES MEILLEURES RECETTES

[ Suite de la page 23 ]

me voudrait savoir du même coup quel produit laisse à la viande salée une belle couleur rouge.

Mettre dans une casserole 4½ gallons d'eau, 5 livres de gros sel, 1 livre de sucre ou de cassonade, 1 livre de salpêtre, 15 grains de poivre, ½ c. à thé de thym, 1 feuille de laurier et 15 baies de genièvre que vous pouvez vous procurer à la pharmacie.

Faire bouillir la saumure durant 25 minutes environ. Essayer la densité de la saumure en mettant dedans une pomme de terre pelée. Si cette dernière surnage, ajouter de l'eau, la proportion de sel étant trop forte; si, au contraire, tout de suite, la pomme de terre tombe au fond de la casserole, faire réduire la saumure jusqu'à ce que la pomme de terre flotte entre deux eaux. Laisser refroidir.

Verser cette saumure froide sur les langues ou autres pièces de viandes que vous aurez soin de piquer, de frotter de sel et de salpêtre et mettre dans un pot de grès. Couvrir d'une planchette faisant pression. Conserver dans un endroit frais.

Il faut compter 6 jours de saumure en été et 8 en hiver. Après ce temps, la viande est sortie de la saumure et conservée avec du sel dans des pots de grès ou des barils.

## LES COCHONNAILLES

La viande de porc est d'un goût agréable, très nourrissante. Elle est plus difficile à digérer que celle des animaux de boucherie, mais, par contre, plus assimilable.

Elle a aussi des propriétés légèrement échauffantes, c'est pourquoi il convient, dans un repas, de l'associer aux légumes.

C'est à l'âge de huit à douze mois que le porc donne la meilleure viande. La race a une grande influence sur la qualité de la chair mais, quelle qu'en soit l'espèce, la viande doit être ferme et rosée; la peau est mince, douce au toucher et la graisse blanche.

La chair du porc, grasse et ferme tient beaucoup plus des viandes rouges que des viandes blanches, elle n'a cette couleur que parce que l'animal a été tué par saignée complète.

Le porc, si précieux par tout ce qu'il fournit, est sujet à diverses maladies qui rendent la viande dangereuse à consommer. C'est par sa chair que se transmettent à l'homme le ténia (ou ver solitaire) et la trichinose, deux maladies assez graves. C'est pour ces raisons qu'il est toujours plus prudent de ne consommer que de la viande très cuite.

## VOTRE BONNE ÉTOILE

[ Suite de la page 35 ]

révèle nécessaire, n'hésitez pas à vous en remettre aux bons conseils de votre médecin traitant. Lui seul saura vous conseiller utilement une hygiène alimentaire et de vie appropriée à votre tempérament et à votre constitution. Il y a une prédisposition à l'arthritisme, aux troubles du métabolisme, aux rhumatismes et aux affections de la peau. Les genoux constituent une localisation délicate, plus exposée en cas de risques accidentels.

## Votre prochaine grande période de chance

L'astrologie a fait la démonstration que certains « transits » de planètes sur les positions astrales de notre ciel de naissance se traduisent par des événements remarquables à quelque titre.

Ainsi, lorsque Jupiter revient sur la position solaire de notre ciel de nais-

## LA TÊTE FROMAGÉE

- 1 tête de porc
- 1 patte
- 2 oignons piqués d'un clou de girofle
- 1 carotte
- Feuilles de céleri
- Épices au goût
- Eau chaude pour couvrir
- 1 gousse d'ail
- 1 petite feuille de laurier
- sel et poivre

Bien gratter la tête, enlever les yeux, les dents, et griller les poils. Bien laver. Mettre dans une casserole avec tous les ingrédients ci-haut mentionnés. Laisser cuire à petit feu, 3 ou 4 heures. Lorsque la viande se détache bien des os, la retirer et la hacher finement. Passer le bouillon au tamis, y remettre la viande, bien assaisonner de nouveau, ajouter les épices et laisser mijoter ¼ d'heure. Verser dans des bols passés à l'eau froide, laisser prendre à la température de la pièce, puis mettre au froid. Ne pas faire geler.

## COTELETTES DE PORC CUITES AU FOUR

- 6 côtelettes
- 2 oignons blancs coupés en rouelles
- Mélanger
  - 1 c. à tb. de farine
  - 1 c. à tb. de cassonade
  - 1 c. à thé de moutarde en poudre
  - ¼ de c. à thé de sel
  - ⅓ de c. à thé de poivre
- 1½ tasse d'eau chaude

Prendre un poëlon ou une lèche-frite et y ranger les côtelettes bien essuyées avec un linge humide. A l'aide d'un tamis, saupoudrer sur les côtelettes le mélange des ingrédients secs. Mettre au four, à 400° F. jusqu'à ce que les côtelettes soient dorées. A ce moment ajouter les oignons, puis l'eau chaude et cuire jusqu'à ce que bien tendres.

## CRETONS CANADIENS

- 4 livres de panne de porc
- 1 petit oignon émincé finement
- ½ gousse d'ail coupée finement
- Sel et poivre
- Épices au goût

Essuyer la panne avec un linge humide. La couper en gros dés après avoir enlevé la peau. Faire cuire à feu doux sans ajouter d'eau jusqu'à ce que la graisse soit fondue et les résidus croustillants. Couler la graisse, faire refroidir.

Il suffit alors d'agir en connaissance de cause, conformément à ce sage adage : Aide-toi, le ciel t'aidera, pour tirer le meilleur parti de telles connaissances. Ainsi, en ce qui vous concerne, Jupiter passera sur le Soleil de votre ciel de naissance, à un moment donné, entre le 2 mars 1960 et fin octobre 1961.

Soyez donc attentif (ve) lors de cette échéance et veillez à tirer le meilleur parti des circonstances qui se présenteront alors. Et surtout, ne l'oubliez pas : si vous voulez d'un monde souriant, ne lui froncez pas trop les sourcils...

WERNER.-H. HIRSIG,  
astrologue-conseil de Québec.

dir les résidus puis les passer au hachevielle. Faire revenir dans un peu de graisse l'oignon et l'ail. Ajouter aux résidus ainsi que les assaisonnements et les épices au goût. Ecraser le tout à l'aide d'un pilon, verser dans des petits moules et laisser figer au froid.

#### PAIN DE VIANDE GLACE A L'ORANGE

- 1½ livre de porc maigre haché
- 1½ livre de jambon cuit haché
- 1½ tasse de lait
- 2 oeufs légèrement battus
- 1½ tasse de mie de pain fraîche
- 1 c. à thé de sel
- ¼ de c. à thé de poivre

Mélanger légèrement dans un bol tous les ingrédients ci-haut mentionnés. Préparer le moule de la façon suivante : fondre 4 c. à tb. de beurre, y ajouter ½ tasse de cassonade ; étendre ce mélange dans le fond du moule et couvrir avec 2 oranges pelées et tranchées en rondelles. Verser ensuite la préparation à la viande sur les fruits. Cuire au four à 350° F., durant 1 heure environ. La cuisson terminée, renverser la pain de viande sur un plat de service et couper en carrés pour servir.

#### COTELETTES DE PORC AU RIZ

- 6 à 8 côtelettes de porc
- ½ tasse d'oignon émincé
- ½ tasse de piment vert coupé en filets
- 1 boîte de crème de champignons (soupe)
- 1 tasse d'eau
- 3 tasses de riz cuit
- 2 tasses de pois verts en conserve
- Sel et poivre

Chauffer une poêle et y faire dorer les côtelettes sur un feu doux. Il n'est pas nécessaire d'ajouter du gras pour le rôtissage des côtelettes. Lorsque la viande est bien dorée, la retirer de la poêle et la conserver au chaud. Dans la même poêle, faire revenir les oignons et le piment durant 5 minutes. Ajouter aux légumes tous les autres ingrédients à l'exception des côtelettes. Dans un plat allant au four, mettre la moitié du mélange au riz, puis quelques côtelettes. Couvrir avec le reste du riz, terminant avec les côtelettes. Cuire au four, à 350° F. durant ½ heure.

Remarque : Lorsque le piment est rare, on peut le remplacer par ½ de tasse de persil que l'on fait cuire avec les oignons. Dans ce cas, ajouter 1 c. à tb. de persil haché finement.

#### CÔTES DE PORC AUX LEGUMES (Spareribs)

- 2 livres de côtes de porc coupées en bouts de 2 pouces
- 1 c. à thé de sel d'ail
- 1 c. à thé de sel d'oignon
- 1 c. à thé de sel de céleri
- 1 c. à thé de sauge
- ½ c. à thé de marjolaine
- Sel et poivre
- 4 pommes de terre moyennes coupées en deux
- 4 carottes coupées en filets
- 4 oignons coupés en deux

Mêler dans un bol tous les assaisonnements ; y rouler les côtes de porc de façon à les enrober complètement. Chauffer une casserole, y faire fondre 2 c. à tb. de beurre et faire dorer les côtes de porc en tous sens. Déposer les côtes dans une casserole, mouiller avec l'eau chaude, couvrir et cuire doucement durant 1 heure. Tout autour des côtes, ajouter les légumes, assaisonner ces derniers, couvrir et laisser cuire encore durant 1 heure. Remuer souvent les légumes durant la cuisson et ajouter de l'eau si nécessaire. La cuisson terminée, enlever la viande et les légumes, et épaissir la sauce avec un peu de farine délayée avec de l'eau.



"Le meilleur pouding au monde et je peux le faire moi-même!"

N'importe qui peut faire

**JELL-O**

New  
**INSTANT  
PUDDING**  
Rien à cuire  
CINQ SAVEURS

Rien de surprenant qu'elle ne puisse pas attendre pour goûter SON POUDDING JELL-O INSTANTANÉ! C'est la façon la plus délicieuse de servir des desserts nourrissants à un moment d'avis!

Cinq merveilleuses saveurs dont la nouvelle saveur délicate et piquante de Citron! Ayez des Poudings Jell-O Instantanés à portée de la main pour toutes les occasions où seul un Pouding Jell-O Instantané, léger et mousseux, délicieusement crémeux et d'une saveur riche, fera l'affaire! . . . et ces occasions ne manquent pas.

Jell-O est une marque déposée, appartenant, au Canada, à General Foods, Limited

V-117MF

## AUTRES RECETTES DE CUISINE

### PETITS GATEAUX AU CHOCOLAT

- 1¼ tasse de farine
- ¼ de tasse de cacao
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- ¼ de c. à thé de sel
- 4 c. à tb. de shortening
- ½ de tasse de sucre
- 1 oeuf
- ½ tasse de lait
- 1 c. à thé de vanille

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. D'autre part, défaire la graisse en crème, ajouter le sucre graduellement puis l'oeuf et battre au moins 5 minutes avec la lait. Aromatiser. Verser la

pâte dans des moules à gâteaux bien beurrés et cuire au four de 375° F. 20 à 25 minutes. Garnir d'une glace mousseuse au miel fait comme suit : Mettre au bain-marie ½ tasse de sucre, 2 c. à tb. de miel, 2 c. à tb. d'eau et 1 blanc d'oeuf. Battre au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à ce que la glace garde sa forme. En garnir les petits gâteaux au chocolat.

### TARTE AUX POMMES MERINGUEE

- 3 c. à tb. de farine
- 4 c. à tb. de sucre
- 2 jaunes d'oeufs

- 1 tasse de lait
- ½ c. à thé de vanille

Mettre le tout au bain-marie et cuire jusqu'à épaississement. Laisser refroidir légèrement et verser dans une croûte de tarte préalablement cuite. Faire un sirop avec 1 tasse de sucre et 2 tasses d'eau. Colorer avec de la cochenille si l'on en a. Y faire cuire des pommes coupées en quartiers, mettre sur la crème pâtissière. Battre les blancs d'oeufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Ajouter 4 c. à tb. de sirop de pomme refroidi. Remettre au four pour dorer la meringue. Laisser refroidir et servir bien froid.

Les mamans modernes apprennent

# à acheter les **MELLEURES** ORANGES!



Les meilleures oranges au monde viennent de Californie et d'Arizona. Et Sunkist choisit les plus excellentes d'entre elles... fraîches de l'arbre, à pelure éclatante et dotées de cette riche saveur que préfèrent les Canadiens. Elles sont estampillées Sunkist pour votre protection... sur la pelure même de l'orange.



Les oranges Sunkist fraîches et entières sont une excellente source de vitamine C et de précieux bio-flavonoïdes et protopectines.

## RECHERCHEZ LA VIVE TEINTE NATURELLE D'ORANGE

Elle indique une meilleure qualité et une plus riche saveur.

## LE NOMBRIL (sans pépins)

Les oranges Navel Sunkist sont absolument sans pépins.

## LE NOM SUNKIST

Toute orange non marquée Sunkist n'est pas une orange Sunkist... elle n'est pas 'tout aussi bonne'.



Vérifiez bien le nom

# Sunkist

Marque déposée

Les meilleures oranges portent la  
marque déposée Sunkist sur leur peau même.  
N'en acceptez pas d'autre.

↖ **Le nombril signifie SANS PÉPINS!**

Quelle commodité! Plus  
Et c'est tellement plus s

MME R BISSON  
1077 DELORIMIER AVE  
MONTREAL SUD

Consommez des oranges fraîches entières—buvez le jus d'

0-57-R-55297